

64e année, No 38

Montréal, 31 janvier 1953

A-C
Le Samedi

PER
S-400
E-2
MAGAZINE NATIONAL DES CANADIENS

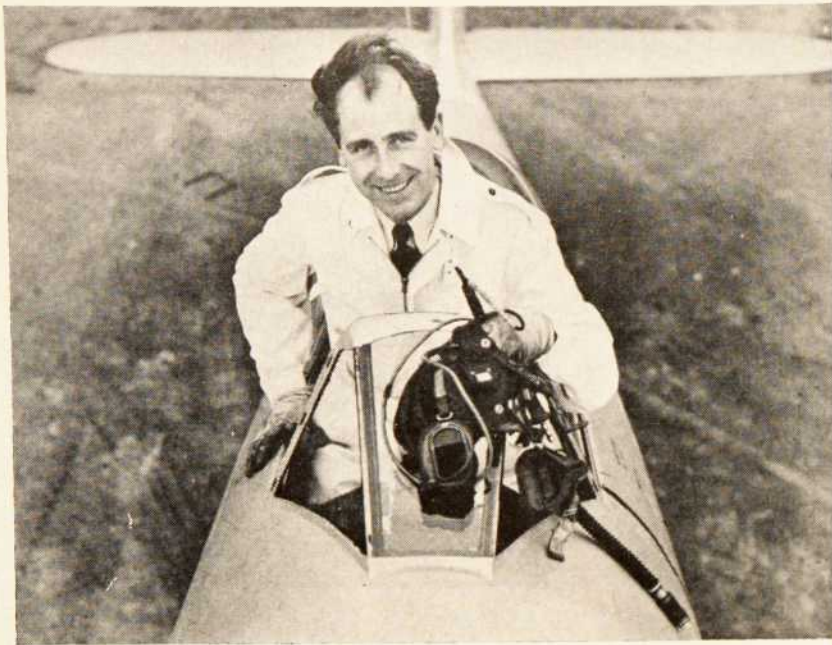
10 cents

DANS CE NUMERO :

- MICHEL NOEL, COMEDIEN
par CHERUBINA SCARPALEGGIA
- LA SCALA DE MILAN
- LES BELLES-DE-NUIT par RENE CLAIR
- AU BORD D'UN SECRET
Un roman sentimental par JEAN MIROIR



Danièle Delorme



Avant de franchir le mur du son, Neville Duke prend place à bord d'un Hawker "Fury".

CE QU'ON RESSENT EN FRANCHISSANT LE MUR DU SON

par ERIC BURLEY

QUAND NOUS AVONS POSÉ LA QUESTION : « Quels effets ressentez-vous en approchant, en traversant le mur du son, et en en sortant », à Neville Duke, squadron-leader, commandant de réserve de la R.A.F., le chef des pilotes d'essais de la maison Hawker nous a répondu :

« Vous allez être déçu. Tout le monde croit que le pilote et l'appareil subissent des réactions violentes, mais, en vérité, il n'y en a presque pas. Heureusement pour nous », a-t-il ajouté en souriant.

J'insiste : « Comment avez-vous su que vous aviez percé la « barrière du son » ? ... Si vous ne ressentez pas d'effets physiques vous-même. Du moins votre avion doit réagir ? »

Les yeux brillants et perçants de ce jeune homme prématurément vieilli (29 ans, et il en paraît 36) semblent indiquer qu'il préférerait ne pas répondre à cette question.

Il m'a expliqué alors, qu'aussi longtemps que le « Hawker Hunter », l'appareil sur lequel il a franchi le mur du son, ne sera pas mis en service par la R.A.F. il ne pourra dire tout ce qui se passe au moment décisif. Cependant, il révèle qu'il y a un léger mouvement dans le palonnier du gouvernail de direction et aussi dans le guignol d'aileron.

« L'effet sur l'appareil dépend de sa forme », a-t-il expliqué. « Les divers types d'avion réagissent de manière différente. Le Hawker Hunter, du point de vue aérodynamique, est supérieur aux autres, et, par conséquent, ne subit pas de violentes réactions ».

— Pourquoi ne savez-vous pas quand vous passez la barrière du son en jetant un coup d'oeil sur votre compteur de vitesse ?

— A de telles allures », répond Duke, la grande force du vent sur le Pitot tube » cause des variations sur le compteur et il est impossible de connaître la vitesse exacte.

Et il anticipe sur ma question suivante en m'apprenant que le pilote n'entend pas l'explosion qui se produit quand l'avion frappe le mur !

« Je n'entends rien du tout », dit-il. « C'est seulement lorsque les spectateurs, à terre, ont entendu une explosion aérienne que je sais que l'avion a franchi la barrière sonique ».

Naturellement, il n'y a pas de barrière au sens physique du mot. C'est l'avion lui-même qui crée une barrière, une résistance autour de lui en volant à des vitesses aussi élevées. Pendant un moment, poursuit-il, le « mur » suit l'avion à une centaine de mètres en arrière. S'il s'agissait d'un mur de couleur, visible, je pourrais l'apercevoir en me retournant. C'est quand la vitesse du son est atteinte que la résistance autour de l'avion éclate, en provoquant la grande explosion.

Cette explosion décrit une courbe vers la terre et s'entend, en ligne droite devant l'avion, sur une trentaine de kilomètres. En largeur, l'effet de l'explosion n'est ressenti que sur une quinzaine de kilomètres. Voilà un phénomène que les savants eux-mêmes n'ont pas encore réussi à expliquer de façon satisfaisante », a ajouté Neville Duke.

On sait qu'une deuxième explosion se produit lorsque l'avion ralentit et arrive de nouveau à la vitesse du son. Le mot « ralentit » doit être pris d'ailleurs de façon tout à fait relative, car, après ce « ralentissement », l'appareil parcourt encore près d'un kilomètre en trois secondes.

Sans pouvoir expliquer pourquoi, Duke me dit qu'on entend la deuxième explosion avant la première. « Généralement », dit-il, « les explosions se suivent de très près. Entre « Mach I » et « Mach II », il n'y a que quatre secondes de différence, et entre « Mach II » et « Mach IV » seulement quatre secondes et demie. Il faudrait que les avions atteignent des vitesses de plus de 1,600 kilomètres à l'heure, pour qu'il y ait un espace de temps plus sensible entre les deux explosions ».

Jusqu'ici, croyons-nous savoir, les traversées de la barrière sonique se sont effectuées en chutes verticales ou à grand angle, en passant généralement de 12,000 mètres environ à 6,000. Celles du « Hawker Hunter » est toujours en angle, mais Duke ne nous en révèle pas l'ouverture. Cependant, on croit aussi savoir que cet angle sera de plus en plus diminué, jusqu'au moment où on pourra franchir sans difficulté le mur du son en vol horizontal.

« Cela se fera un jour », dit Duke. — « Dans quelques années ? » — « Non, avant cela », répond-il, vivement, comme s'il n'y avait plus longtemps à attendre.

Quant aux réactions, Duke estime que, dans le cas d'un franchissement horizontal, elles devraient être différentes des phénomènes observés en piqué.

En sortant du piqué, poursuit le chef-pilote, le Hunter subit les mêmes réactions, mais dans le sens inverse qu'en franchissant le mur du son.

Pendant que toutes les réactions, tensions, positions des gouvernails, etc. de l'appareil sont enregistrées photographiquement, celles de Duke sont enregistrées électriquement. Chaque pilote d'essai porte attaché à la cuisse, un bloc-notes sur lequel il consigne ses impressions. Duke parle aussi dans un micro. Ses paroles sont enregistrées et on a fait repasser la bande sonore après son retour. Mais le plus souvent il n'a pas le temps de décrire ses réactions, tant le rythme des événements est hallucinant.

Nous avons essayé d'interviewer Bill Waterton, chef-pilote d'essais de la maison Gloster, afin de comparer ses réactions avec celles de Neville Duke. Waterton procède actuellement à des essais sur le Gloster Javelin, le nouveau chasseur intercepteur à réaction. Il estime que le moment n'est pas encore propice et qu'il vaut mieux reporter l'interview à plus tard.

Il n'y a pas longtemps que le « Javelin » a vu le jour : l'avion a fait ses débuts publics au meeting de septembre, à Farnborough. Waterton craint peut-être qu'on puisse, d'après sa relation des expériences dans le domaine supersonique, déterminer des caractéristiques secrètes du nouvel appareil.

Notre couverture. — DANIELE DELORME, vedette de « La Jeune Folle » que nous verrons sur nos écrans prochainement. Ce nouveau film d'Yves Allégret qui fut présenté hors compétition au dernier Festival de Venise, avait fait une très forte impression. Le scénariste Jacques Sigurd a pris son sujet dans une nouvelle de Catherine Beauchamp qui est le récit d'un épisode de la révolution irlandaise à Dublin, en 1922. Le rôle principal est interprété par Danièle Delorme qui joue avec une intensité saisissante. Son interprétation, au-dessus de tout éloge, la classe parmi les très rares comédiennes de l'écran capables d'atteindre à la tragédie. Son prochain film « Les Dents Longues » vient d'être terminé sous la direction de son mari, Daniel Gelin. Ils ont un fils, Xavier.

LES PUBLICATIONS POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE

Membres de l'A. B. C., et de l'Association des Magazines du Canada

LE SAMEDI — LA REVUE POPULAIRE — LE FILM

975-985, rue de Bullion, Montréal 18, P. Q., Can. — Tél. : PL. 9637*

GEORGES POIRIER
Président

JEAN CHAUVIN
Directeur

CHARLES SAURIOL
Chef de la publicité

GERARD VIOT Secrétaire de la rédaction
ODILON RIENDEAU Chef du tirage

ABONNEMENTS

Canada		Etats-Unis	
1 an	\$3.50	1 an	\$5.00
6 mois	2.00	6 mois	2.50

AU NUMERO : 10 CENTS

Entered March 23rd 1908, at the Post Office of St-Albans, Vt., U.S.A.
as second class matter under the Act of March 3rd 1879.

Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa.

DANS L'INTIMITE DE NOS VEDETTES



Michel Noël est au service du poste C.K.A.C. depuis la guerre. Il nous a avoué qu'il y était entré par hasard mais notre photographe l'a pris plutôt de justesse. (Photos L. Alain, Le Samedi).

MICHEL NOËL, chanteur fantaisiste, a appris son métier... à la guerre. Avouez que cela vous surprend un peu. Moi aussi d'ailleurs. Mais monsieur Noël qui, soit dit en passant, accorde les entrevues avec autant de gentillesse qu'il présente les dernières chansons, s'explique vite et aplanit les sourcils froncés. « C'est bien simple, quand j'ai été dans l'armée, j'ai fait presque constamment partie de l'Army-Show ». Voilà tout de même une fameuse expérience pour un comédien. Les soldats étant des spectateurs assez particuliers et passablement tapageurs. C'est le cas de dire qu'entre une bataille et une alerte, Michel Noël a véritablement essuyé les feux... de la rampe. Les amateurs de calembours diront peut-être que cela explique tous les bons mots que Michel Noël, annonceur, fait fuser « à la mitraille ». Car c'est vrai qu'il est enjoué et spirituel comme un diabolin lorsqu'il agit comme M.C. soit dans un cabaret, soit au micro. Sa physionomie rieuse et éveillée se prête bien à l'exécution de ce rôle aussi visuel qu'auditif.

Est-ce son allure qui a décidé les autorités militaires (qui n'ont rien d'enjoué) à classer le lieutenant Noël dans l'équipe de théâtre ? « Non, pas tout à fait ! On m'a fait prendre part à ce théâtre improvisé parce que avant d'être appelé (en 1940) je faisais déjà un peu de théâtre. Et puis mon père était, lui aussi, comédien amateur, à Québec. Les « grands gradés » se sont probablement dit qu'avec une telle hérédité et un tel passé, j'étais sûrement plus apte à tuer le cafard de mes camarades qu'à tuer des Allemands... Et c'est comme ça que j'ai débuté dans cette étrange carrière de comédien de l'armée, qui doit chanter et blaguer pour faire oublier le prochain ou le dernier bombardement. Je vous assure que comme expérience, c'est une expérience ! »

MICHEL NOËL aime bien faire de la musique mais pas comme tout le monde. Nous ne savons pas encore si M. Bach aurait approuvé son doigté !

MICHEL NOËL

annonceur, chanteur, fantaisiste et comédien

par Cherubina Scarpaleggia

Un moment, les yeux habituellement si clairs de Michel Noël se voilent de souvenirs imprécis. Revoit-il ses copains qui, comme lui, essayaient de faire oublier la guerre à ceux mêmes qui la subissaient le plus cruellement ? Reconnaît-il, estompé dans le passé un profil de fier soldat canadien mort au champ d'honneur ? Alfred Vaillancourt peut-être, un camarade tué en Allemagne, ou se rappelle-t-il la fidèle collaboration de Roger Côté, de Rosaire Grenier et de tous les autres jeunes canadiens de la troupe ambulante ? Nous ne le saurons jamais car, avec son fin sourire, monsieur Noël revient à la conversation et nous dévoile quelques lignes de son intéressante biographie.

— C'est étrange mais figurez-vous que lorsqu'un messenger officiel vint me transmettre l'avis expliquant en somme que « Sa Majesté le roi avait besoin de mes services » j'étais à l'Arcade où, dans une pièce intitulée : *Maman*, je jouais justement un messenger ! Quand j'ai vu l'autre j'ai cru à une farce qu'on me faisait. Seulement je me suis vite aperçu que c'était pas des farces !

Il faut dire que ces bribes de confidences me

sont données à bâtons rompus car il me faut interviewer Michel Noël dans un studio de CKAC pendant une émission de disques présentés par mon interlocuteur qui doit s'occuper simultanément des annonces, du micro, des tables tournantes et de ma curiosité. Ce qu'il réussit à accomplir d'ailleurs avec une agilité de prestidigitateur. J'en suis quitte pour lui accorder dans mon estime encore plus de... prestige. (pardon !).

Sans doute nos lecteurs en admireront-ils davantage Michel Noël, songeant qu'il a fait la guerre durant dix longues années et que, c'est le cas de le dire, il l'a faite en chantant !

— Tout ce temps, vous l'avez passé, cantonné dans l'Army-Show ?

— Oui, tout le temps. A un moment même, nous étions dans les îles Aléoutiennes, j'ai été directeur-scripteur-comédien-chanteur du poste de radio de l'armée, le poste KISKOL. C'était la grande variété quoi ! Et en fait de fantaisies, je m'en suis payé de savoureuses, (toujours radiophoniquement parlant...)

[Lire la suite page 29]





La façade extérieure de la Scala qui, à quelques nuances près, demeure telle qu'elle était lors de l'inauguration, en 1778.



Automne 1951, Igor Stravinski dirige le grand orchestre de la Scala à l'occasion d'un gala.



Une scène du ballet "Silfidi" de Chopin. Chorégraphie de Fokine, costumes et mise en scène par Alessandro Benois.

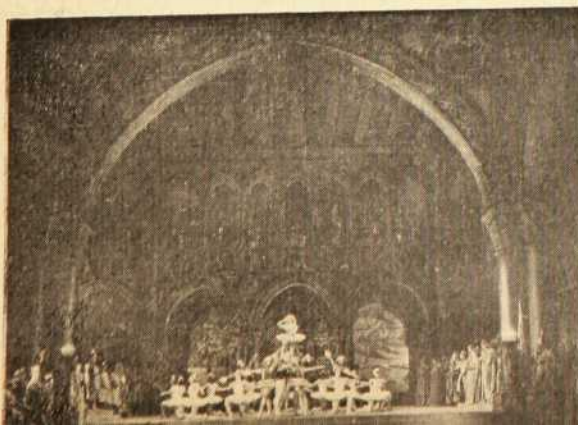
LA SCALA . . .

Une scène du ballet "Coppelia" de Delibes. Chorégraphie de A. M. Milloss. Décors et costumes de Nicola Benois.



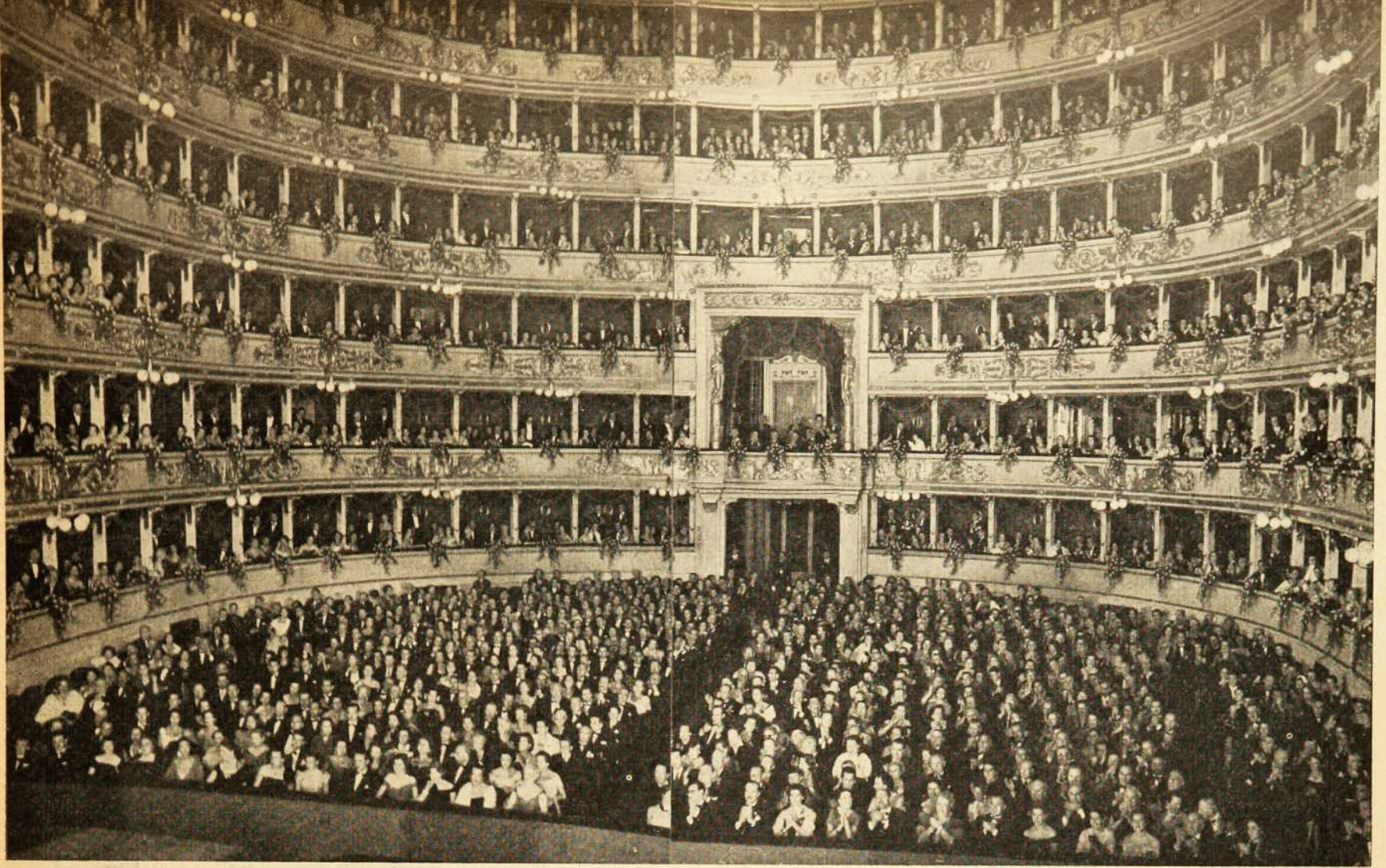
Une composition dans le ballet "I Vespri Siciliani" de Verdi. Chorégraphie de A. M. Milloss.

La tradition demeure dans la façon d'interpréter "Falstaff" de Verdi.



Un tableau de l'opéra "Maestri cantori di Norimberga" de Wagner.





Vue d'ensemble de la salle de la Scala. (Photos ENIT : Office National Italien du Tourisme.) Ci-contre, Maria Menecchini Calias dans "Norma" de Verdi.

... DE MILAN

Une institution qui sera bientôt tricentenaire et reste le témoin de la plus pure tradition italienne en matière d'opéra.

par le Dr ANDREA VALENTINO
délégué de l'ENIT à Montréal

L'ÉDIFICE d'un style néo-classique que nous contemplons encore de nos jours a été construit par l'architecte G. Piermarini. Les travaux commencés le 5 août 1776 furent menés à bien dans le délai record de 2 ans. L'inauguration officielle eut lieu le 3 août 1778 avec la représentation de l'Europe Découverte, un drame musical de Antonio Salieri.

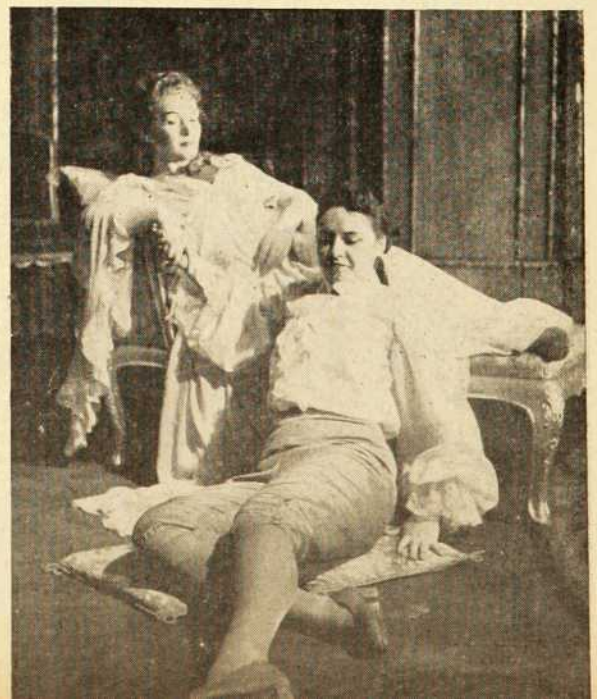
L'aspect de la Scala demeura inchangé jusqu'en 1798, date à laquelle les propriétaires aristocrates furent priés, en raison des nouvelles idées politiques, de retirer les tentures armoriées qui ornaient leurs loges. La façade, modeste quoique imposante, s'imposa d'elle-même en fonction de l'espace disponible à la construction. Elle n'a subi que de très légères transformations. Seules les décorations des plafonds ont dû être refaites à plusieurs reprises en raison de la détérioration que leur faisait subir le chauffage.

La Scala n'est pas la propriété d'une quelconque école. C'est une vaste institution, une ruche toujours active dans laquelle retentissent les plus belles oeuvres musicales d'hier et d'aujourd'hui, où triomphent les maîtres de demain. Depuis le XVIIe siècle, la Scala a toujours attiré les foules du monde entier, public select, riche ou pauvre et dont tous les membres

vienent s'abreuver à la source d'une tradition très pure. Cette réputation internationale est bien antérieure à notre époque ; dès sa fondation, être joué à la Scala a été considéré par les auteurs comme la plus noble des consécérations. Seuls les grands noms figurent au programme.

De Cymarosa, Cherubini et Mayr, nous allons à Rossini qui orienta la tradition dans le répertoire classique. Nous pouvons dire que Rossini est né à la Scala, qu'il en est le fils et qu'en même temps il a su lui imprimer un style nouveau. Après lui, un autre grand nom s'impose, celui de Meyerbeer. Donizetti eut une influence moindre, de ses six opéras, Lucrèce Borgia reste qui assure à lui seul sa réputation. Avec Bellini, la Scala connaît un renouveau. Ils se servent étroitement l'un de l'autre, personne ne pourra combler heureusement le vide qu'occasionna sa mort. La Scala, toujours difficile quant à [Lire la suite page 35]

Elisabeth Schwarzkopf (la Marescialla) et Sena Jurianac (Ottaviano) dans "Cavaliere della rosa" de Strauss.



LES BELLES-DE-NUIT

par RENÉ CLAIR



MARTINE CAROL



MAGALI VANDEL

GERARD PHILIPPE



SI VOUS DESIREZ savoir à l'avance ce qu'est le film que nous vous présentons, ouvrez d'abord le Dictionnaire Larousse.

Vous y apprendrez que la belle-de-nuit est « une plante de la famille des nyctaginées dont les fleurs ne s'épanouissent que le soir après le coucher du soleil ». Vous y apprendrez aussi que le même nom désigne « le rossignol de rivière qui a l'habitude de chanter la nuit dans les roseaux, au moindre bruit qui trouble son repos ».

Ouvrez ensuite les « Pensées » de Pascal. Vous y trouverez les lignes suivantes :

« Si nous rêvions toutes les nuits la même chose, elle nous affecterait autant que les objets que nous voyons tous les jours. Et si un artisan était sûr de rêver toutes les nuits, douze heures durant, qu'il est roi, je crois qu'il serait presque aussi heureux qu'un roi qui rêverait toutes les nuits, douze heures durant, qu'il serait artisan ».

Vous connaissez à présent l'essentiel de nos *Belles-de-Nuit*. Mais aux références que nous venons de citer, il convient d'ajouter une remarque : en notre temps, beaucoup d'auteurs se croiraient coupables si la moindre de leurs oeuvres ne prétendait résoudre quelque grave problème ou tout au moins décrire quelque sombre réalité. C'est pourquoi nous éprouvons quelque embarras à confesser que notre film n'est pas une oeuvre sérieuse et que sa seule prétention est d'amuser. De toutes les époques qu'il évoque, il nous semble que c'est la nôtre qui a le plus grand besoin de divertissement.

Nous admettons volontiers que nous n'avons cherché qu'à vous divertir en vous racontant dans *les Belles-de-Nuit*, une aventure imaginaire qui ne tend pas à prouver quoi que ce soit, qui ne soutient aucune thèse et qui est, en un mot, aussi parfaitement inutile qu'un rossignol ou une fleur.

A travers l'imagination du héros, nous remontons donc de la partie réaliste du film située de nos jours, vers quatre époques antérieures : 1900, 1830, le temps de la Révolution et celui des Mousquetaires. Il ne s'agit pas d'un film à sketches. L'exposition et le développement de l'intrigue sont menés parallèlement pour ces diverses époques vers le dénouement. C'est cependant à la faveur de ces « imaginations » de mon héros que se développe surtout la partie musicale.

[Lire la suite page 35]

GERARD PHILIPPE et MARTINE CAROL



LYON

La troisième ville de France, célèbre par ses souvenirs de l'époque romaine, ses soieries, ses vingt-six ponts sur le Rhône et la Saône et ses spécialités gastronomiques.

par MAURICE ROY

SITUÉE au confluent du Rhône et de la Saône, la ville de Lyon se présente comme une véritable « plaque tournante » de la France, aussi est-il bien rare que le voyageur étranger n'ait pas l'occasion, au cours d'une visite de notre pays, d'emprunter la vallée du Rhône et de passer par Lyon.

A celui qu'attirent les souvenirs de notre Histoire et de notre passé la visite de Lyon, dont la fondation remonte à 43 avant Jésus-Christ, ne saurait être décevante.

De la conquête romaine, Lyon conserve encore sur la colline de Fourvières, un théâtre qui, avec ses trois cents pieds de diamètre, est une des plus grandes constructions de ce genre connues en France.

Lyon fut par la suite le lieu d'élection de l'avènement du Christianisme, dont l'influence emprunta la vallée du Rhône pour se propager en Gaule; l'abbaye d'Ainay, dont la construction remonte au VI^e siècle de notre ère est un admirable ensemble architectural, ainsi que la Cathédrale Saint-Jean, achevée au XIII^e siècle, et véritable joyau de l'art gothique.

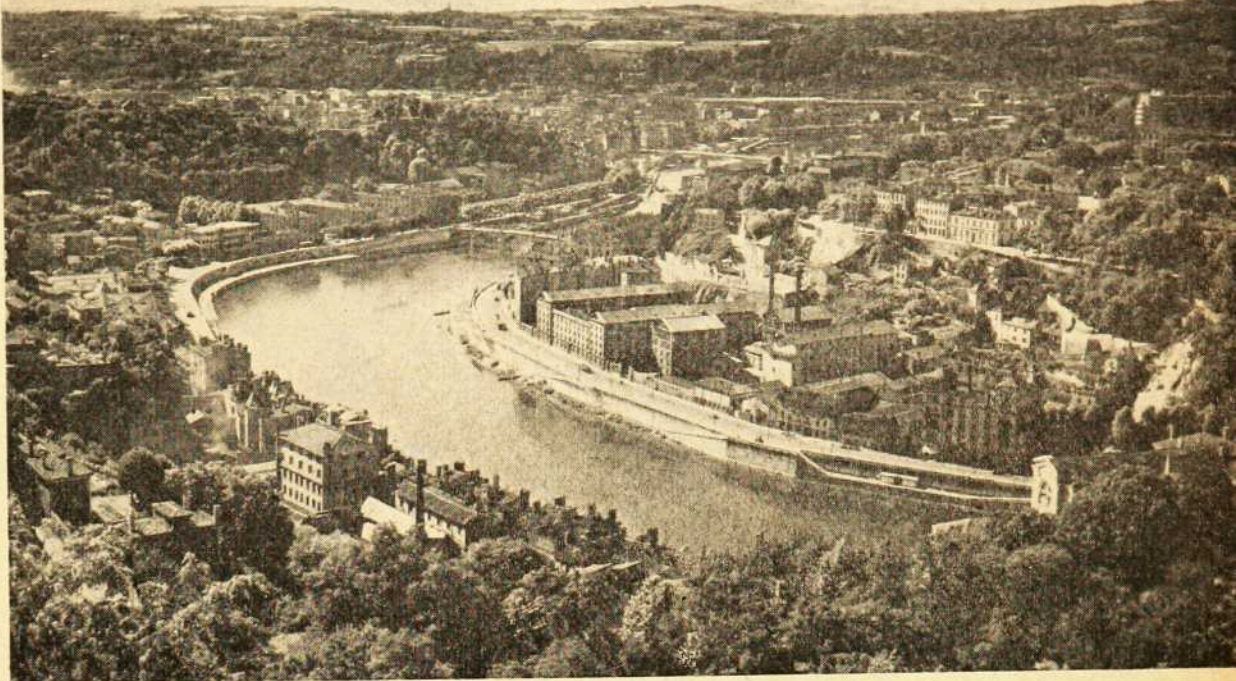
Mais la période la plus brillante de l'histoire de Lyon reste encore la première moitié du XVI^e siècle. Le commerce y était florissant, le roi et la cour, amenés par les guerres d'Italie, y faisaient de fréquents séjours, les imprimeurs y étaient en plus grand nombre qu'à Paris, Rabelais et de nombreux écrivains y séjournaient alors.

Toutes les rues du vieux quartier Saint-Jean et en particulier l'Hôtel de Gadagne, luxueuse demeure restée à travers les siècles dans un admirable état de conser-

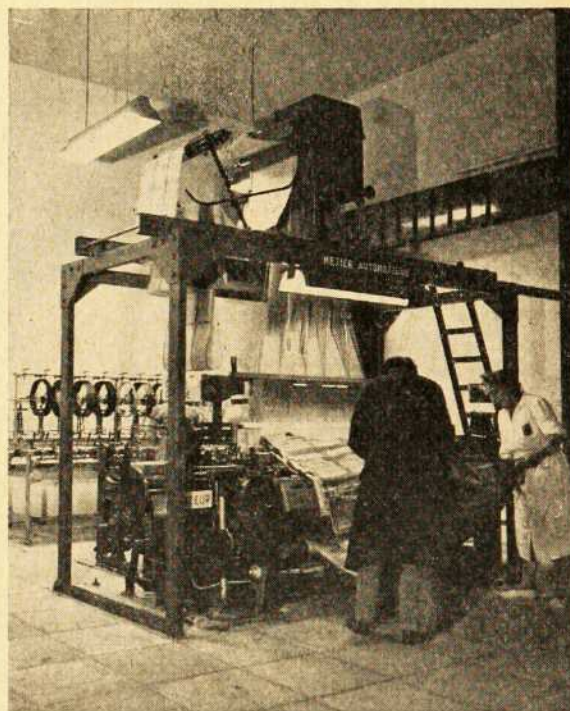
vation, et la galerie de Philibert Delorme, le célèbre architecte qui réalisa là une véritable prouesse technique, portent témoignage de cette richesse et de cette prospérité.

Pour bien connaître Lyon il faut surtout flâner le long des quais du Rhône et de la Saône, admirer la perspective unique de cette enfilade majestueuse de quatorze ponts sur le Rhône et de douze sur la Saône, qui enjambent vingt-deux milles de quais. Il faut se perdre dans les ruelles pittoresques du vieux quartier de la Croix-Rousse, fief des « canuts » les premiers artisans tisseurs, berceau de la célèbre soierie Lyonnaise. Monté au sommet de la colline de Fourvières il faut enfin contempler l'immense et poétique panorama qui s'étend à perte de vue. Les musées de la ville sont nombreux et l'on ne saurait les nommer tous; mais il faut citer le Musée historique des tissus qui contient plus de quatre cent mille échantillons de soie et la plus belle collection de dentelle connue, et le Musée de la Marionnette, qui renferme entre autres le célèbre « Guignol ».

Il reste à goûter la fameuse cuisine Lyonnaise dont la réputation n'est plus à faire, une visite de la ville ne peut que se terminer par la dégustation de quelque spécialité locale, cuisinée avec soin et arrosée de ce Beaujolais, qui coule à Lyon comme un troisième fleuve.

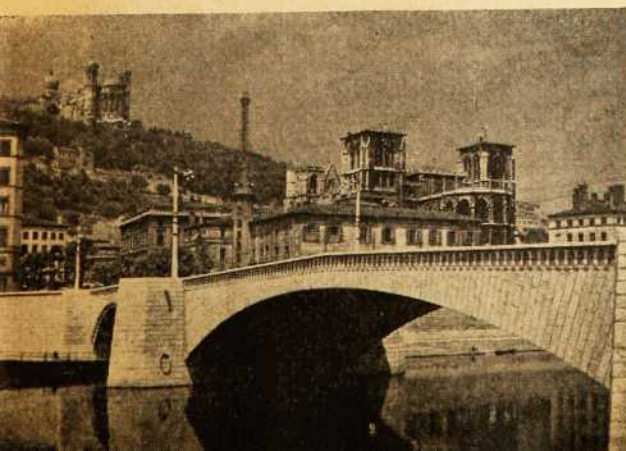


La Saône à Lyon (vue de la tour métallique) traverse les quartiers des célèbres filatures de soie.

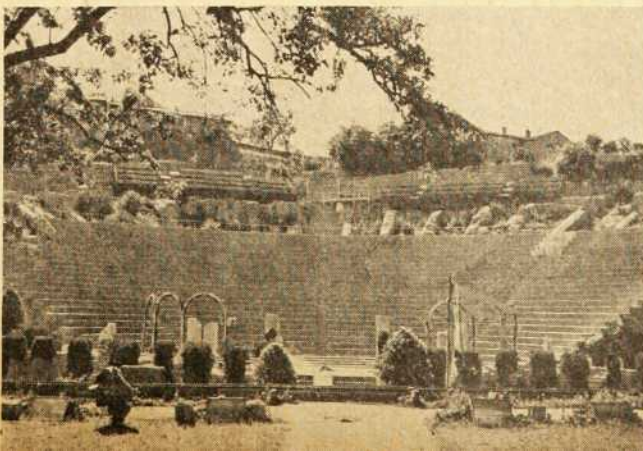


Un grand métier automatique comme on en voit dans les soieries de la ville.

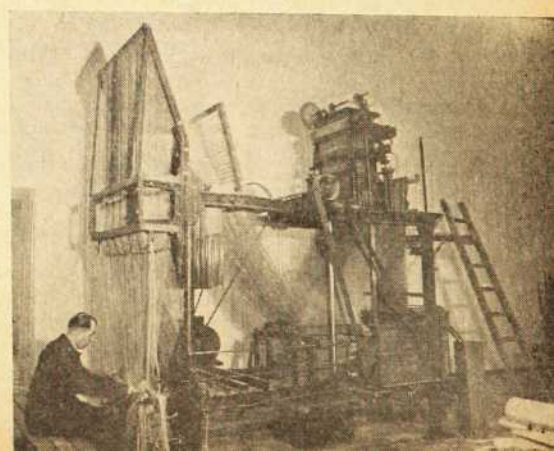
A l'arrière, sur la colline, Notre-Dame de Fourvières. Au premier-plan, la cathédrale Saint-Jean.



Le Théâtre romain de Fourvières, près de l'ancien forum de Trajan.



Autre machine de tissage en usage dans les soieries de Lyon, les plus célèbres du monde entier. Ph. S.F.T.





Dessin de JEAN MILLET

*Deux jeunes êtres s'unissent pour
sauver un pauvre homme.*

Ils y rencontrent l'amour.

Mais oseront-ils se l'avouer ?

Un palpitant drame du coeur...

AU BORD D'UN SECRET

Roman sentimental
par JEAN MIROIR

C'ÉTAIT soir de «tonus» à la salle de garde de l'hôpital Necker.

Quiconque a tant soit peu fréquenté les milieux médicaux sait que, sous ce nom de «tonus», on désigne des agapes organisées à intervalles irréguliers, par les carabins : externes ou internes des hôpitaux... jeunesse studieuse mûrie avant l'âge par le contact de la souffrance, mais sur qui la gaieté ne perd point ses droits. Qui oserait les en blâmer ? Ne sont-ils pas excusables, ces jeunes hommes, de saisir toutes les occasions de s'évader d'un spectacle navrant qui, s'il ne connaissait pas de trêve, ferait d'eux des hypocondres et des aigris ?

Le dîner se plaçait donc, selon la tradition, sous le signe de la bonne humeur. La salle surchauffée distillait une joie bruyante et, aux plaisanteries lancées par des voix graves, répondaient des rires perlés.

Il est, en effet, d'usage de convier l'élément féminin à ces réjouissances périodiques, et l'épouse légitime y coudoie sans arrogance les petites amies de ceux que n'a pas encore touchés la grâce conjugale.

Ils étaient autour de la grande table en fer à cheval, une vingtaine dont l'ainé n'accusait pas trente ans ; les hommes en veston et les dames en toilette de ville, élégantes pour la plupart. Deux taches clai-

res parmi ces vêtements sombres : les blouses des internes de garde.

Le tumulte allait crescendo et, vers dix heures, on nageait en plein charivari.

— Une «pomponnette» ! glapit une voix. Une pomponnette pour l'ami Gerbert !

A ce signal, chaque convive se prépara pour la «pomponnette» en passant son bras sous celui du voisin, et un refrain jaillit de toutes les bouches :

*Pendant qu'il boira, que son voisin s'apprête...
La pomponnette, la pomponnette...
Ah !...*

Un grand diable à lorgnon s'était levé, tenant en main une sorte de hanap débordant d'un vin capiteux. Il se mit à boire, et le Ah... se prolongea aussi longtemps qu'une goutte de liquide demeura dans la coupe.

Brusquement, ce bourdon cessa et des applaudissements crépitèrent... La pomponnette était terminée : le nommé Gerbert avait vidé d'un trait son large verre.

— Bravo ! Gerbert ! cria une petite brune. Vous tenez bien le coup !

D'un bout à l'autre de la table, des propos s'entrecroisaient.

— Tu l'as en pente, Gerbert ! Si le «patron» te voyait !

— On aurait dû l'inviter...

— Inviter Vallier ? Merci bien ! Pour qu'il nous fasse encore un cours sur les lois de l'hérédité ! Non... qu'est-ce qu'on a dégusté, ce matin ! J'ai cru que ça ne finirait jamais...

— Tiens ! ça ne m'a pas semblé long du tout, à moi, intervint l'un des jeunes gens en blouse blanche, qui jusque-là était demeuré relativement calme.

«Pour ma part, j'ai trouvé cela passionnant...

— Ben ! tu n'est pas difficile, mon petit Bernard ! gouailla Gerbert. La prochaine fois, on en redemandera... mais pour toi tout seul !

— Pour la peine, une pomponnette à l'ami Bernard Laforest !

— Oui, oui... Une pomponnette pour le Tourangeau ! Allez, Bernard, exécute-toi, mon vieux !

Déjà, sous les rires et les chants, le grand garçon au visage pâle, où brillaient d'immenses yeux noirs, s'apprêtaient de bonne grâce à porter à ses lèvres le récipient qu'on venait d'emplir à son intention, lorsque la porte s'ouvrit.

— L'interne de service ! réclama le garçon de salle. Chirurgie... C'est pour une « urgence ». On amène un blessé.

Bernard Laforest posa son verre instantanément. — Voilà ! dit-il. Je viens.

Des huées accueillirent ces paroles, tandis que le garçon, sa mission remplie, fuyait le repaire enfumé.

— Ta pomponnette d'abord, lâcheur !

— Pomponnette ! pomponnette ! hurlèrent en chœur les assistants, sur l'air des lampions. Et quelques bras vigoureux tentèrent de retenir celui qui cherchait à gagner la porte.

— Non ! répliqua-t-il d'une voix ferme. Une urgence, c'est sérieux !

Nouvelles protestations.

— Non, mais... ce qu'il est « service », celui-là !

— Comme si tout le monde ne savait pas qu'urgence ou non-urgence, tout peut toujours attendre un petit quart d'heure !

— Non ! répéta l'interne, qui continuait à se débattre.

Un dernier effort réussit à le dégager.

A travers le couloir qu'il longeait, le poursuivaient les échos de cette insouciance factice qu'il venait de quitter pour rentrer dans la réalité. Oui, la réalité... Car, pendant que s'amusaient ces grands enfants, la vie de l'hôpital continuait. Là, tout près, des malades souffraient, des femmes nouvellement opérées gémissaient...

Bernard Laforest entra dans la salle des admissions, mais il apprit que le nouvel arrivant se trouvait déjà dans le cabinet de consultation. Il passa donc dans la pièce voisine, où l'attendait un spectacle qui eût impressionné un novice.

Sur le « billard », auprès duquel s'activait une infirmière, un vieillard au masque de cire était étendu paupières closes. Il avait de longs cheveux d'argent qu'aggloméraient, par endroits, des plaques de sang coagulé. Au moment même où Laforest s'approchait, une plainte s'échappa des lèvres décolorées : l'infirmière, qui avait fendu le veston et la manche gauche de la chemise, venait de toucher l'épaule mise à nu.

— Laissez, mademoiselle Annette ! dit Bernard.

Il opéra un massage en partant du coude, puis s'arrêta en arrivant à l'épaule, car un spasme du blessé indiquait la douleur.

— Fracture de la clavicule ! diagnostiqua-t-il. Nous allons réduire cela.

— Et la blessure de la tête ? questionna une voix douce, anxieuse.

Alors seulement, l'interne songea à regarder autour de lui. Non loin de l'infirmière qu'il avait appelée Mlle Annette, se tenaient deux agents de police et une jeune fille vêtue de sombre. C'était cette dernière qui venait de l'interroger.

Une courbe lumineuse, évoquant l'auréole céleste, soulignait le bord de son béret noir : la masse de cheveux blonds jetait son reflet sur le front bien dégagé. Et ce point attirait le regard, lequel ne s'arrêtait pas, au premier abord, à détailler la joliesse des traits, ni à analyser la séduction qui émanait des prunelles d'un bleu pâle.

— Que cette blessure ne vous inquiète pas, Mademoiselle ! répondit Bernard Laforest après une courte hésitation.

« Elle est tout externe. Dès le premier lavage à l'éther, vous serez d'ailleurs pleinement rassurée.

Tout en parlant, il avait enfilé des gants de caoutchouc qu'il enduisait de talc.

— Et, ajouta-t-il, monsieur est votre père, sans doute ?

— Oh ! non, Monsieur, dit vivement la jeune fille. J'ai seulement été témoin de l'accident, tout à l'heure.

« Je revenais de dîner chez une amie, et je longeais le Boulevard des Invalides lorsque, à la hauteur de Saint-François-Xavier, j'ai vu ce monsieur s'engager sur le passage clouté, tout tranquillement. Mais un taxi est arrivé à vive allure ; il n'a pas même ralenti aux clous, et je n'ai eu que le temps de happer l'homme par la manche, pour l'empêcher de rouler sous les roues. Malheureusement, le taxi passé, je n'ai pu le retenir complètement : il a perdu l'équilibre et est tombé de toute sa hauteur.

« J'ai essayé de le relever, mais je n'étais pas de force. J'ai fait de grands gestes pour attirer l'attention d'un agent que j'apercevais, à l'autre bout de la place.

— Oui, confirma le sergent de ville. On a fait vinaigre, mon copain et moi. C'est que ce poilu-là, il était prêt à tomber dans les pommes ! Heureusement que Necker n'est pas loin !

« Ah ! il l'a échappé belle, le frère ! Sans la petite demoiselle !... Une gentille petite demoiselle, tenez ! Et pas bête... Même qu'elle a pensé à prendre le numéro du taxi ! On va pouvoir faire un rapport pépère,

avec sa déposition. Et on ne le ratera pas, le chauffard !

— A-t-on pu interroger le blessé ?

— Oui... Il a donné son nom et son adresse : Rollet Constant, qu'y s'appelle, horloger en chambre de sa profession, rue Bertrand.

— Merci, mes braves ; vous allez pouvoir vous retirer. Je n'ai plus besoin de vous.

— Bon. Alors, on y va... T'as l'adresse de la demoiselle, pas, Larquier ? C'est le seul témoin...

— T'en fais pas ! répliqua le second agent en donnant à son camarade une bourrade amicale. Mlle Granval Léone, 16, avenue Constant-Coquelin. Au revoir, messieurs dames !

Quand les deux hommes furent sortis, l'interne reprit sans interrompre sa besogne :

— Et vous, Mademoiselle, vous avez hâte, sans doute, de retourner chez vos parents ?

— Oh ! Monsieur... C'est à-dire... Je ne voudrais pas laisser ainsi ce pauvre homme ! Si je pouvais être de quelque utilité... Voyez-vous, je ne suis pas pressée... Je n'ai pas de parents ! Depuis la mort de ma mère, j'habite chez un oncle qui ne s'inquiète sûrement pas de mon retard !

La jeune fille s'exprimait sur un ton mélancolique qui émut le jeune médecin.

— Soit ! dit-il. Vous pouvez aider Mlle Annette à laver les écorchures du front, pendant que j'opère une première réduction de la fracture.

— Y a-t-il rupture osseuse ?

— Voilà un terme bien technique, Mademoiselle ! Aurais-je par hasard affaire à... une confrère ?

— Oh ! non, monsieur. J'ai mes diplômes d'infirmière, tout simplement. Je m'étais adonnée à ces études par passe-temps, à une époque où je ne pensais pas qu'elles pussent m'être utiles un jour pour gagner ma vie... Mais ce jour n'est peut-être pas loin...

LES MOTS D'AMOUR

*Est-ce le murmure d'une source,
fraîche et rayonnante
comme le cristal au soleil ?*

*Le son ému du violon,
sous l'archet vibrant
qui va jusqu'à l'âme ?*

*Bercense du vent,
par un soir tiède,
pour endormir les fleurs ?*

*Quelle est cette petite voix
et ces mots, sur les lèvres de carmin :
musique, gazonillis, soupir ?*

*Mon cœur maternel se dilate,
je ne peux croire, c'est un rêve !
Mon bébé parle pour la première fois !*

*Les mots fleuris secrètement
en son cœur, s'épanouissent :
ravissante chanson : "papa, maman !"*

*Qui lui a dit que ces deux êtres,
penchés sur son lit, avec des yeux
remplis d'amour, se nomment ainsi ?*

*Est-ce vous, bonne Mère du Ciel ?...
A l'ombre des mousselines,
qui voilent les berceaux,
vous murmurez en rêve,*

*Les noms d'amour, à nos bébés :
papa, maman ! Dans un radieux réveil,
ils répètent la leçon, sous nos baisers.*

*En secret, vous goûtez notre joie,
Vierge maternelle, vous vous rappelez
ce même réveil de votre Jésus ?*

*Mère, quelle béatitude !
Je veux que les lèvres de ma fille,
vous nomment toute sa vie : Maman !*

JEANNE L'ARCHEVÊQUE-DUGUAY

Extrait de « Dans mon jardin », Fides

Pendant cet entretien, le blessé ne prononça pas une parole, se contentant d'émettre un gémissement chaque fois que Bernard, dans ses tractions, effleurait le siège de la fracture. Le jeune chirurgien avait retourné, jusqu'au-delà du coude, les manches de sa blouse, mettant à découvert une puissante musculature dont la saillie s'accroissait sous l'effort rythmé.

Maintenant, le front du vieillard était lavé de ses souillures, et, comme l'avait prédit l'interne, il ne subsistait que quelques ecchymoses sans gravité. Son visage, moins pâle, avait cessé d'être impressionnant ; et, en dehors des secondes où la souffrance se faisait aiguë, il montrait une expression sereine, voisine même du sourire.

Le pansement terminé, Annette passa dans le laboratoire contigu, et son aide bénévole profita de cette absence pour questionner à voix basse Bernard Laforest.

— Dites-moi, Monsieur... On va bien mettre notre blessé dans une chambre isolée ?

— Je... je ne sais pas, Mademoiselle, répondit Bernard étonné. C'est là une question administrative dont je ne m'occupe généralement pas.

Le regard bleu plongea, irrésistible, dans les yeux noirs de l'interne.

— Eh bien ! pour cette fois, il faut que vous vous en occupiez... Vous ne voudriez pas que ce monsieur... Rollet, je crois ?

— Vous l'avez sauvé, Mademoiselle. Appelons-le « votre sauvé », voulez-vous ?

— Soit... Vous ne voudriez pas que « notre sauvé » donc — vous voyez ? vous l'avez en quelque sorte adopté, maintenant ! — fût en contact avec toutes sortes d'autres misères, toujours si pénibles. Je suis sûre que c'est un brave homme ; il mérite qu'on le gâte un peu...

— Entendu ! je vais faire le nécessaire, mais à une condition... Vous reviendrez le voir.

— Oh ! tous les jours, c'est promis !

« Mais dites, Monsieur, j'ai encore une prière à vous adresser.

— Laquelle ?

— Eh bien ! notre sauvé... c'est vous qui allez le veiller, pour sa première nuit.

Bernard Laforest sursauta :

— Moi ? Mais ce n'est pas mon affaire ! C'est Annette qui...

— Non ! Ce ne serait pas la même chose ! Ce n'est pas « son sauvé », à elle ! Il faut que ce soit vous-même.

Le jeune homme revit le « tonus », la pomponnette interrompue, la joyeuse compagnie qui, là-haut, l'attendait... Il se représenta, dans un éclair, les mille bouffonneries dont il n'aurait pas sa part... Il pensa aussi aux quolibets qui l'accueilleraient quand on saurait que lui, Bernard Laforest, interne à l'hôpital Necker, il avait passé toute une nuit, tel un infirmier subalterne, à veiller... quoi ? un bras cassé, tout bonnement ! Et tout cela, parce que deux yeux de myotis s'étaient fixés aux siens, suppliants...

Sa voix n'eut pourtant pas une hésitation lorsqu'il répondit :

— Eh bien ! oui, Mademoiselle... Mademoiselle Léone... Vous pouvez compter sur moi ! A demain, n'est-ce pas ?

Il la salua, respectueux, tandis qu'elle se glissait hors de la pièce, puis se courba de nouveau sur son patient.

Était-ce une illusion ? Il lui sembla que le vieillard, cette fois, souriait tout à fait...

Un peu après minuit, Constant Rollet, le front bandé, le bras gauche pris dans une gouttière, reposait sur l'unique lit d'une chambre toute blanche, dont la fenêtre dominait un jardin.

A son chevet, un homme était assis... Bernard Laforest, qui rêvait, sous la lueur rouge de l'ampoule-veilleuse.

Et dans la pénombre, sur les murs nus, sur les draps, sur les rideaux... où que se posât son regard, une même vision s'offrait au chirurgien : deux grands yeux dont l'azur s'atténuait, sous l'éclat d'un front pur auréolé d'or pâle...

II — Pourquoi ?

« DITES-MOI, docteur ! Elle n'est pas en avance, aujourd'hui, notre petite Bergeronnette... »

— Tiens ! Le temps vous semble long à vous aussi, à ce qu'il paraît !

Constant Rollet, étendu sur une chaise longue auprès de la fenêtre ouverte, se garda bien de relever l'imprudent « aussi » qui s'était échappé des lèvres de Bernard Laforest. Mais il ne put se défendre de couler vers l'interne un regard malicieux

[Lire la suite page 13]

NOUVELLE

La fille des sables

par ANNE DES BAUX

Une ravissante indigène est entraînée dans le monde civilisé ?

S'adaptera-t-elle ? Que fera-t-elle de l'amour auquel elle s'éveille ?



Dessin de JEAN MILLET

La chaleur était accablante, à cette heure de l'après-midi, dans le petit fortin de pisé rougeâtre qui servait de demeure à Raoul Saint-Yves depuis qu'il était devenu colon dans le Sud-Algérien.

Etendu sur un divan bas, Raoul se sentait envahi par l'inévitable somnolence tropicale. Il avait atrocement soif...

— Hjami... appela-t-il.

Un indigène de haute taille, drapé dans des lainages grisâtres, parut au seuil de la salle.

— Le plateau... dit brièvement Raoul.

L'homme s'inclina, revint bientôt, apportant sur un plateau de cuivre ciselé de quoi confectionner une savoureuse absinthe.

Raoul savait qu'il n'aurait pas dû boire, car sa soif, un moment étanchée, serait ensuite redoublée, mais il était incapable de se contraindre. Depuis qu'il avait quitté la France, il se laissait aller à un goût immodéré de l'alcool.

Il prépara la mixture, avala d'un trait le contenu du verre. Puis, il s'étendit de nouveau, sombra dans le sommeil.

Un bruit de voix le réveilla. Il reconnut les accents rauques de cette langue targuie dont il commençait à comprendre quelques expressions simples.

— Qui est là ? demanda-t-il à très haute voix.

Son serviteur reparut :

— Li grand chef targui... dit-il, Li... et sa fille...

L'homme paraissait effaré, et Raoul ne fut guère moins étonné car il était à peu près sans exemple qu'un chef Targui vînt chez un Blanc accompagné d'une femme.

Raoul donna l'ordre de les faire entrer.

Il eut rapidement l'explication de ce fait insolite. La jeune fille — quinze ans environ — avait été, la veille, victime d'un léger accident : sa cheville enflée et douloureuse, lui rendait la marche impossible. Ceci s'était produit pendant que le douar se rendait à un autre campement, et à proximité du fortin de Raoul.

C'est ainsi que le chef avait eu l'idée de lui amener Djeléila...

Raoul avait entrepris, autrefois des études de médecine assez vite abandonnées : la persévérance n'était pas sa qualité dominante... Il eut tôt fait de voir que le mal de la jeune fille indigène était peu grave, que quelques massages et du repos suffiraient à la guérir.

— Ta fille doit rester quelques jours immobile... dit-il. Si ton douar est en marche, veux-tu la laisser ici, avec une de ses femmes ? Tu la feras reprendre à la prochaine lune...

La proposition, faite à la légère peut-être, mais sans arrière-pensée, ne parut pas étrange au Targui : il l'accepta.

C'est un chef respecté au désert et sur lequel courait une légende.

On prétendait qu'il descendait en ligne directe, et très proche, d'un officier blanc longtemps retenu captif d'une tribu targuie et qui avait su s'en faire aimer au point d'être accepté par elle comme chef. S'étant adapté aux coutumes des peuplades sahariennes, il avait pris comme épouse une des plus belles parmi ses sujettes... et transmis à ses descendants, avec son rang d'Européen, une intelligence plus subtile et plus apte à comprendre les mentalités des hommes blancs.

Le chef qui se tenait devant Raoul, et plus encore sa fille, portaient les traces visibles de cette ascendance étrangère.

Djeléila, grande, élancée, aux formes parfaites mais plus grêles qu'elles ne le sont, en général, chez les femmes touareg, avait autant qu'on en pouvait juger à travers le léger voile bleu — le « litham » qui cachait, à demi son visage — un teint d'un bronze très clair et des yeux sombres au regard caressant. Sur ses traits, les signes caractéristiques de la race saharienne — nez large, lèvres épaisses — étaient atténués presque jusqu'à disparaître, et ses mains et ses pieds faisaient montre d'une remarquable délicatesse.

Au bout de quelques jours, Djeléila put recommencer à marcher, mais elle ne paraissait pas pressée de regagner le douar paternel.

Entre elle et Raoul, l'entente s'était vite avérée parfaite ; tous deux se comprenaient aisément à l'aide d'un étrange sabir fait de quelques mots français et de quelques mots touareg.

— Aimerais-tu connaître la France ? avait demandé Raoul.

— Beaucoup... beaucoup... France, beau pays, Pourquoi toi en être parti ?

— Ce serait long à expliquer... et difficile. Moi, pas heureux...

Une expression apitoyée parut dans les yeux de Djeléila. Elle se rapprocha affectueusement du jeune homme et, gentiment, lui prit la main.

Raoul la contemplait. Brusquement, en son cerveau que trop d'absinthes ou autres alcools répétés troublaient souvent, un projet bizarre se faisait jour.

Un sourire exprimant à la fois de la malice, du triomphe, de la rancune, errait sur ses lèvres. Brusquement, il se décida :

— Ecoute, Djeléila... Veux-tu te marier avec moi ? Je t'emmènerai en France... ou bien même, je t'y enverrai avant moi...

— Mariée... avec toi... oh...

Une intense expression de joie avait envahi le visage de la jeune fille. A coup sûr, elle aimait Raoul...

[Lire la suite page 30]

DANS LE MONDE SPORTIF

par OSCAR MAJOR

Choses et autres

■ Les mogols des Dodgers de Brooklyn ont décidé d'aider davantage les clubs de baseball juniors de Brooklyn, au nombre de 150, si la mémoire ne nous fait pas défaut. Buzz Bavasi et Fresco Thompson, les deux inséparables, ont invité les instructeurs de la Petite Ligue de Brooklyn à leur camp d'entraînement de Vero Beach, Floride, du 9 au 20 mars. Des maîtres compétents leur enseigneront les finesses du baseball, sous la direction de Fresco Thompson lui-même, Al Campanis, Andy High, Johnny Corriden, Bobby Bragan, Wally Alston, Clay Bryant et autres instructeurs... Heureux joueurs juniors de Brooklyn! Comme ceux de Montréal vous envient! Quand les nôtres, qui poussent au petit bonheur, auront-ils la même chance? Il y a, déjà, plusieurs années que nous préconisons religieusement un procédé efficace, qui aiderait grandement à l'éclosion de nos jeunes joueurs de baseball, se développant de la mauvaise manière, quoique certains d'entre eux possèdent un tas de qualités naturelles pour percer au firmament du baseball organisé. Notre faible voix ne fut pas entendue, surtout depuis le départ de Buzz Bavasi de Montréal. Quand le sera-t-elle? Lorsque les pourceaux auront des ailes, supposons-nous!

■ S'il vous prend envie de devenir propriétaire de la magnifique piste de courses de chevaux Blue Bonnets, vous n'avez qu'à retirer, de votre banque, la somme de \$2,500,000!... C'est le montant demandé par les proprios, Mme Jeanne Seramba, François Seramba, M. et Mme Lucien Chartrand et M. et Mme Pamphile Yvon. Comme vous le savez, l'ami Pamphile fut l'un des meilleurs joueurs de second but de nos clubs semi-professionnels... Les autorités municipales de Montréal cherchent un endroit pour la construction d'un incinérateur, qui devient une nécessité dans le district nord-ouest de notre métropole. Une partie de la piste de Blue Bonnets serait un site idéal à cette fin. Mais les sportsmen précités n'entendent pas vendre leur riche domaine en tranches seulement. Au point de vue affaires, qui les blâmera?

Fais lentement et jusqu'au bout tout ce que tu entreprends! C'est la ligne de conduite que semble suivre le dresseur de "BEAUTY", un pur-sang de 3 ans, LUCIEN DROUIN, 9612 rue Boyer, faisant fi de tous les obstacles qu'il rencontre. "Beauty" a remporté d'immenses succès, en exécutant 40 jeux différents, avec maîtrise et fidélité. Drouin, l'entraîneur de son cheval, M. R. Dubeau et Mlle Lise Nancy, excellente écuyère, se préparent à entreprendre une tournée mondiale, qui les conduira jusqu'à Hollywood. L'enthousiasme de Lucien Drouin lui fait nous écrire, candidement, que son savant cheval lui procurera un million de dollars, au pays du film américain. Loin de nous l'idée de le désillusionner?... D'après Lucien Drouin, et plusieurs gens, le cheval est l'ami le plus fidèle de l'homme. Et il ajoute: "Il regarde l'homme, même s'il n'a pas d'argent!" A notre tour, nous renchérissons à notre manière. Si Drouin devient un Crésus, "Beauty", le regardera avec de plus grands et de plus beaux yeux!

■ Quand un arbre de Noël devient sec et cassant, c'est le temps de le remercier de ses services! Il devient, alors, un danger d'incendie! Quand un arbitre, que ce soit au hockey ou au baseball, commence à ne plus voir clair, sans lunettes, c'est le temps de remettre, entre ses mains, un congédiement... Dans la ligue majeure du hockey professionnel, officient deux ou trois arbitres, qui devraient connaître le sort des arbres de Noël, dont les jours furent pesés et trouvés trop légers... Nous sommes des plus surpris que les mogols de la meilleure ligue de hockey de l'univers ne puissent pas dénicher, dans quelque coin, des chevaliers du sifflet plus expérimentés... L'argent, pourtant, ne manque pas! Ces gros bonnets s'appliqueraient-ils à engager des officiels, doux comme des agneaux, artistes de la courbette, prêts à exécuter des ordres, qui corsent l'ensemble, d'une manière magnifique?

■ Les preneurs aux livres américains peu scrupuleux ont des trucs malhonnêtes dans leurs sacs. Il y a un mois, environ, à la piste de courses de chevaux Fair Grounds, de Nouvelle-Orléans, trois agents de police ont arrêté l'un de ces sales individus, se croyant plus ingénieux que les autres. De nos jours, ces gens poussent comme des champignons!... Ce preneur aux livres prenait la précaution d'inscrire ses paris sur le côté d'un cabanon. Et, après chaque course, il lavait les planches, faisant ainsi disparaître les preuves. Le gendarme, devant l'impossibilité de s'accaparer des bouts de papier servant de preuves, jugea à propos d'arracher les planches, de les apporter au poste de police, sans oublier ce fameux parieur de profession louche, ce preneur à la planche!... Un trop grand nombre de gens emploient de drôles de subterfuges pour tourner les lois, parce que

nos législateurs ne sont pas assez draconiens à leur égard!

■ Notre bon ami Maurice Desjardins rédige, toutes les semaines, une intéressante chronique, intitulée: l'oreille aux aguets!... Puis, à titre de chef de la rédaction sportive du «Petit Journal», un hebdomadaire que nous connaissons bien depuis 26 ans, il épice d'un brin de gaieté ses articles, brisant la monotonie... Il y a quelques semaines, cependant, il nous a grandement surpris. Maurice y est allé d'un article de deux pleines colonnes, pour nous apprendre, enfin, qu'il n'a pu saisir une seule nouvelle, après un séjour d'une heure, au Forum, dont les coulisses furent, pour lui, muettes! Sardoniquement, comme il sait le faire, merveilleusement, il fut étonné d'une chose: Elmer Ferguson, du «Herald», Dink Carroll, de la «Gazette» et «Baz» O'Meara, du «Star», reviennent du Forum avec une copie très intéressante, à chaque fois que ces trois meilleurs rédacteurs sportifs du Canada visitent l'amphithéâtre de l'ouest de Montréal... Il doit y avoir une raison à cette série de succès! Le triomphe vient plus vite, s'il est poussé par l'expérience, plutôt que tiré par la curiosité ou la mauvaise manière de s'y prendre!... Pourtant, lors de la dernière guerre, ce jovial correspondant abattit un excellent boulot, trois ou quatre fois par semaine, sans fanatisme!... Tiens, tiens, si son frère cadet Robert avait dépensé le même nombre de minutes à fureter dans tous les coins du Forum, son auriculaire de la main droite lui aurait passé à l'oreille gauche un tas de notules intéressantes. L'élève aurait-il, par hasard, surpassé le maître?

■ Réponse à MM. A Lamer, J. Flibotte, C. Beauchamp, Montréal.
Vous êtes surpris qu'un rédacteur sportif de l'un de nos hebdomadaires

français ait écrit la notule suivante: «La principale tactique de l'ancien gardien de buts Clint Benedict était de s'étendre de tout son long en travers de ses filets.» Il a pleinement raison, mais il est dans la lune, lorsqu'il apprend à ses lecteurs la fausseté suivante: «Benedict obtenait les meilleurs résultats, parce que les joueurs de cette époque n'utilisaient pas de bâtons pouvant lancer la rondelle en haut des filets.» Nous sommes aucunement étonné qu'il ait fait cet avancé, plutôt absurde. Il fait bon marché du lancer aérien du fameux Albert Leduc, des lancers rapides du célèbre Howie Morenz, qui s'appliquaient à terroriser les gardiens de buts en leur visant la tête. De tout temps, il fut facile à tous les joueurs de hockey, surtout professionnels, de lancer cette rondelle à cinq ou dix pieds de hauteur. Vous comprenez parfaitement ceci: lorsqu'un chroniqueur sportif commente d'une manière rationnelle, les finesses d'un sport qu'il n'a jamais joué, il lui est impossible ou presque de rendre un jugement judicieux. La force des choses le contraint à s'échapper par la tangente, une besogne assez facile, surtout lorsqu'on disserte sur des faits, qui se sont passés, il y a plus d'un quart de siècle.

■ Un grand nombre d'amis et de vieilles connaissances nous ont, récemment demandé pour quelles raisons nous ne faisons pas partie des séances du «Vieux Poêle», au Forum, à la télévision ou à la radio. Dans notre province, il n'y a que 3,000 ou 4,000 téléviseurs, présentement. Nous attendons que le nombre d'appareils soit porté à 10,000 et plus!... Non, nous badinons! Que peut un major, sans badine... eh! Tout simplement, nous attendons la réception d'une aimable invitation de la part de l'animateur. D'ici là, nous nous faisons friser les cheveux!



AU SEUIL DU "RIDEAU DE GLACE"

La Marine de Guerre anglaise organise de nouveaux essais de matériel et de nouvelles expériences d'endurance dans les conditions arctiques.

par **NOWELL HALL**

correspondant naval du journal "Daily Telegraph", de Londres

L'AMIRALTE anglaise a annoncé, récemment, que deux sous-marins de la Marine de guerre se rendraient dans l'Océan Glacial Arctique au cours du printemps. Une nouvelle série des essais de matériel et des expériences d'endurance sur le personnel qui se poursuivent depuis la fin de la guerre va donc commencer sous peu.

Ces essais ont pour but d'étudier le comportement des navires, des avions, des armes et du matériel, ainsi que — et c'est là l'aspect le plus important de ces travaux — ce qu'il advient des hommes lorsqu'ils sont exposés pendant de longues périodes à des températures extrêmement basses.

La déclaration de l'Amirauté, d'un laconisme voulu, annonçait que deux sous-marins partiraient prochainement en croisière dans l'Arctique où ils feraient des manoeuvres et étudieraient probablement les conditions météorologiques aux abords de la banquise. Cette croisière fait partie d'opérations « ordinaires, effectuées conformément au programme d'exercices destinés à donner aux équipages l'expérience de tous les climats ».

Essais de nouveau matériel

Il serait inexact de dire que les essais de la Marine de Guerre dans les eaux arctiques aient rien de sensationnel. Ils sont exceptionnels si l'on veut, car les experts scientifiques de la Marine comptent sur eux pour leur fournir les renseignements manquants sur une région d'importance stratégique capitale, mais on aurait tort de les qualifier de sensationnels. Au cours de ces essais, on accumulera des données qui serviront de point de départ à d'autres recherches

plus poussées : on avait, en effet, négligé, pendant les opérations qui eurent lieu dans les eaux arctiques au cours de la Guerre, d'enregistrer de façon systématique l'expérience ainsi acquise. On se livre donc à des essais de nouveau matériel, on fait des essais d'endurance du froid, d'où on tire de précieuses indications sur le chapitre des améliorations qui permettront aux forces navales de servir dans l'Océan Glacial Arctique sans que leur efficacité en souffre.

On fait d'autre part des expériences du même genre dans les eaux tropicales, et des sous-marins se livrent à des exercices aux côtés des vaisseaux de surface.

Les sous-marins anglais ont fait plusieurs croisières dans la région arctique ces dernières années. En 1949, un sous-marin de la Classe A (type le plus récent de la Marine) y fit une croisière de « longue plongée », passant cinq semaines à l'intérieur du Cercle Glacial Arctique. Ce bâtiment, l'*Ambush*, fit usage de son « snort » la plupart du temps, et parvint ainsi à rester longtemps submergé. L'équipage, qui suivit un régime spécial et avait revêtu un nouveau type de tenue arctique, ne s'en porta pas plus mal.

Plus tard, une flotte comprenant six bâtiments : le porte-avions léger *Vengeance*, deux contre-torpilleurs, une frégate, un sous-marin et un bateau-citerne de la Marine, croisa pendant un mois dans une région située à plusieurs centaines de kilomètres au nord-est de l'Islande. Loin de tout aérodrome, le *Vengeance* mit à l'essai ses avions, parmi lesquels se trouvaient des chasseurs à réaction, enregistra leurs performances de nuit comme de jour dans les conditions arctiques, et leur fit faire des exercices intensifs de patrouille anti-sous-marins.

Des vêtements chauffés à l'électricité

On profita de cette croisière pour mettre à l'essai de nouveaux types de vêtements : une combinaison chauffée à l'électricité pour les hommes de vigie, des bottes de feutre caoutchouté, etc.

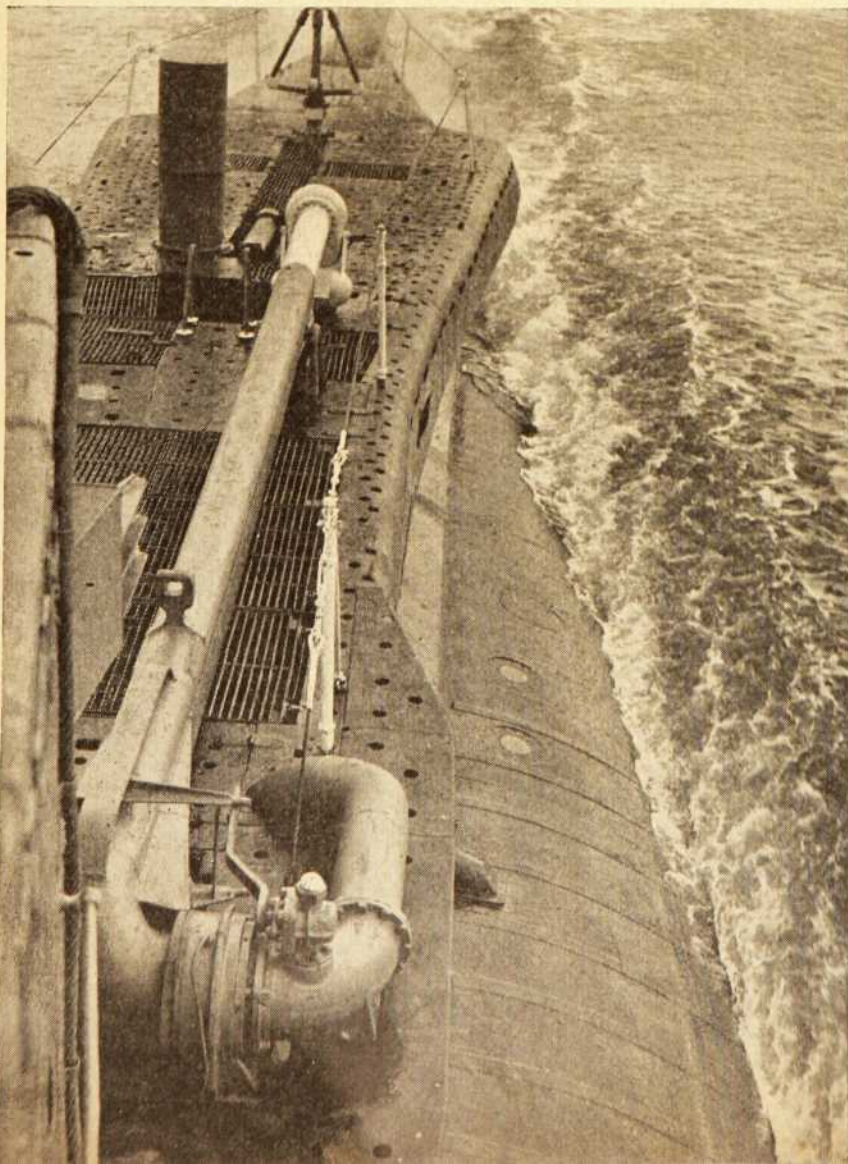
Les essais dans l'Arctique ne se sont d'ailleurs pas limités aux grosses unités. Tout récemment, un groupe de vedettes à moteur s'est rendu dans les eaux du Nord de la Norvège, créant ainsi un record pour ce type de bâtiments, que l'on n'avait jamais vu croiser au-delà du Cercle Glacial Arctique.

Il est probable que la plus impressionnante de ces épreuves, tout au moins pour les non-initiés, est celle qui a été accomplie au début de l'année 1950 par un groupe de volontaires partis de Rosyth à bord du dragueur de mines *Truelove*.

Pendant cinq jours ; un sous-officier et sept marins restèrent à bord d'un radeau de sauvetage flottant sur l'Océan Arctique. C'était un radeau d'un modèle nouveau, muni d'une tente à raidissage pneumatique. Dans cet abri, ballottés par les mers glaciales, essuyant des tempêtes de neige et des ouragans, traversant des périodes d'accalmie, mais de froid intense, les huit hommes passèrent cinq jours. L'Amirauté fit savoir par la suite que leur moral était resté excellent, malgré le froid extrême. Pendant l'expérience, les hommes reçurent des rations alimentaires de 1.500 calories par jour : deux tubes de lait condensé sucré, un petit sac de caramel et un peu d'eau.

Il est certain qu'au cours des prochains exercices, on fera d'autres expériences dont profiteront les équipages. Il est essentiel de connaître à fond le comportement non seulement des bâtiments, mais aussi les conditions d'endurance des officiers et des hommes qui en constituent les équipages.

Le sous-marin anglais *Trespasser* ; on remarquera sur le pont, dans une position horizontale, son "snort", dispositif permettant à l'équipage de recevoir de l'air frais en plongée. Lorsque le bâtiment est submergé, le mât est mis dans une position verticale. Deux sous-marins anglais, dont l'un est de la même classe que le *Trespasser*, entreprendront prochainement des essais dans l'Océan Glacial Arctique, afin d'étudier le comportement de leur matériel dans des conditions de froid intense.



AU BORD D'UN SECRET

[Suite de la page 9]

Depuis cinq semaines qu'il était soigné à l'hôpital Necker, il avait retrouvé sa physionomie d'homme bien portant en dépit de la soixantaine largement sonnée. Une couronne de cheveux soyeux, légèrement bouclés et d'un blanc argenté, conférait à cet artisan une apparence d'artiste.

— C'est que c'est un vrai rayon de soleil, cette petite! reprit-il. On ne voit plus la vie sous le même angle, pendant qu'elle sautille autour de la chambre. Et je t'apporte un oreiller par-ci! Et je te glisse un tabouret par-là! Avec ça, une façon de me dorloter, de me parler avec sa voix d'oiseau... de bergeronnette, quoi! Savez-vous comment elle m'a appelé, hier? *Grand-père!* Moi qui n'ai jamais eu de famille...

Ici le vieillard, d'un doigt parcheminé, écrasa une larme au bord de sa paupière.

— Oui, elle est exquise, Mlle Léone! dit vivement le jeune chirurgien. Mais — ajouta-t-il avec un soupir — il va falloir que je m'en aille, puisque vous n'avez plus besoin de moi! A moins que quelque chose ne cloche dans vos bandages...

— Puisque vous me le demandez, j'ai une gêne, là...

Le convalescent désignait son bras, d'un geste vague. Il eût été fort en peine, le cher homme, de définir exactement le siège de son prétendu malaise, mais il avait ses raisons pour retenir Bernard. Que dirait-elle, celle qu'il avait surnommée « la petite Bergeronnette », si à son arrivée elle ne trouvait plus, auprès de son « sauvé », ce visage ami... si cette éclaircie quotidienne dans la grisaille de son existence lui échappait?

— Trop serré, peut-être? suggéra Bernard, se prêtant avec complaisance à l'innocente supercherie.

Il se mit en devoir de dérouler la bande élastique. Et, lui d'ordinaire si habile, il apportait à cette besogne de novice une lenteur calculée, comme s'il eût souhaité en prolonger la durée.

Il s'était résigné à rajuster le bandage, avec les mêmes gestes mesurés, lorsqu'un trot de souris se fit entendre dans le couloir. Alors, il rougit comme un lycéen pris en faute...

— Me voilà tout de même! annonça une voix chantante.

Bernard, une main en l'air, se retourna pour contempler la gracieuse apparition, debout sur le seuil de la porte. Léone Granval portait ce jour-là une robe légère, fond noir fleuri de larges marguerites blanches, et une capeline de paille projetait sur son front une dentelle ombrée, sans parvenir à éteindre l'éclat rayonnant de sa peau laiteuse et de sa chevelure ensoleillée.

— On ne comptait plus sur moi, je suis sûre! reprit-elle gaiement.

« Comment! Un bandage à renouveler, à ce que je vois? Halte-là! monsieur l'interne... laissez-moi faire! N'empiétez pas sur les prérogatives de l'infirmière, voulez-vous? »

— Trop tard, mademoiselle Léone! J'ai fini.

— Alors, je passe femme de chambre.

Léone avait, d'un geste évidemment familier, accroché son chapeau à une patère et enfilé sur sa robe une longue blouse de toile. A présent, elle disposait des gâteaux sur une assiette, des fruits sur une autre.

— Non, non, monsieur Bernard! protesta-t-elle, arrêtant du geste le chirurgien qui se levait. Vous n'allez pas partir comme ça... Voyez! J'ai apporté à goûter.

« Ce n'est pas parce que j'ai été retardée qu'il faut me priver de votre

présence! D'autant que voilà deux jours que nous ne nous sommes vus... Racontez-moi plutôt votre voyage.

— Oh! le « voyage » n'est pas bien long, entre Paris et Tours! Trois heures de train...

— Vous avez trouvé madame votre mère en bonne santé?

— Elle va aussi bien que peut aller une femme de son âge qui vit en recluse.

— Heureuse de voir son fiston, naturellement?

— Comme bien vous pensez! Depuis la mort de mon père, ce « fiston » occupe seul ses pensées, et les dimanches que je lui consacre sont l'unique point lumineux de son horizon sans joie.

— Je comprends cela... Parlons maintenant de notre sauvé. Quelles nouvelles aujourd'hui?

— Oh! très bonnes...

— Trop bonnes, rectifia l'intéressé. On m'a radiographié ce matin, et il paraît que j'aurai à déguerpir sous peu!

— Oui, notre ami va pouvoir rentrer chez lui. Après-demain, on le délivrera de ses attelles; son bras fonctionnera comme auparavant, ou presque... et alors, *exeat!*

— Bravo, grand-père! Mais... ça n'a pas l'air de vous faire plaisir, ma parole!

— Dame! mettez-vous à ma place! Je vis depuis cinq semaines dans une sorte de paradis. Tout le monde ici me gâte: Mlle Annette, le personnel... Tenez, docteur, jusqu'à votre ami M. Gerbert qui m'a apporté des bonbons, tout à l'heure! Il sait que les vieux, c'est gourmand... Et il va falloir que je quitte tout ça!

« Ce n'est pas encore ce qui me manquera le plus... Mais vos visites, monsieur Bernard! Vous restez des fois une heure avec moi! Sans parler de ma petite Bergeronnette qui vient me voir tous les jours... Patatras! je vais me retrouver tout seul dans mon perchoir de la rue Bertrand.

Léone eut un rire charmant.

— Ne vous chagrinez donc pas à l'avance. La route n'est pas longue de l'Avenue Constant-Coquelin à la rue Bertrand, et la petite Bergeronnette, comme vous dites, saura bien trouver le chemin du perchoir de son grand ami... Et M. Bernard aussi vous fera des visites. N'est-ce pas?

— Bien sûr!

Le sourire revint sur les lèvres du vieux qui, pendant ces dernières minutes, avait pris la mine boudeuse d'un enfant gâté.

— Vrai? fit-il. Alors, je vais pouvoir continuer à bénir mon accident? Oui, vous avez bien entendu... *Je le bénis!*

« Je sais, je sais qu'il aurait pu m'être fatal... Mais voilà que, grâce à une bonne fée, le mal s'est changé en bien. Et je lui dois tout, à ce bienheureux accident!

« La sécurité de ma vieillesse, d'abord. Je n'ai plus qu'à me laisser vivre, grâce à l'indemnité que la Compagnie de voitures m'a offerte pour éviter une plainte. Je vais pouvoir réparer mes pendules en dilettante... Et, par-dessus le marché, une famille... Pensez donc! Un fils et une fille... Ou, si vous aimez mieux, une fille et un gendre, comme qui dirait!

Le ton paraissait innocent, mais le petit oeil gris du vieil horloger épiait, indiscret, les réactions de ses visiteurs. Or, tandis que Léone, rougissante, ne cherchait pas à détourner son regard chargé de rêve. Bernard, au contraire, se penchait, visiblement troublé, sur la pêche qu'il était en train d'éplucher.

— Vous allez m'excuser, dit-il après un silence gêné. Cette fois, il faut vraiment que je m'en aille.

— Oh! s'exclama Léone, laissant percer sa déception.

— Il le faut... C'est l'heure à laquelle le patron — je veux dire le Professeur Vallier — vient faire sa tournée, et j'ai absolument besoin de le voir. A demain, sans doute...

— Sans doute... se répéta mentalement Léone après le départ du jeune homme.

Son entrain était tombé. Elle rangeait en silence les reliefs de la petite collation, mettait de côté une part à l'intention de Mlle Annette, qui à cette heure-ci prenait un peu de repos.

— Eh bien! s'étonna Constant Rollet lorsque, les rangements terminés, elle revint s'asseoir auprès de lui.

« Vous voilà toute songeuse! La méditation n'est pourtant pas l'affaire d'une bergeronnette... Qu'est-ce donc qui ne va pas? On s'est querellé avec l'oncle?

— Oh! non... Comment pourrai-je en vouloir à cet homme, qui s'imaginerait tout son devoir parce qu'il a recueilli l'orpheline et qu'il l'a fait vivre? A la vérité, il se soucie fort peu de moi, et je viendrais à quitter demain son toit que c'est à peine s'il s'en apercevrait... Mais je suis accoutumée à cette indifférence!

— Alors?... Amoureuse, peut-être?

Léone ne répondit rien. Mais son teint nacré, rosissant comment une neige au coucher du soleil, vint avertir le vieillard qu'il avait marqué un point. Et, doucement, Rollet prit dans sa main valide une menotte blanche qui ne se déroba point.

— Il n'y a pas de honte à cela, dit-il. Pourquoi ne vous confieriez-vous pas à votre vieil ami? D'ailleurs, j'ai déjà deviné beaucoup de choses, allez! Et je me réjouis de penser que moi, qui pour ma part n'ai pas su fonder un foyer, — oh! par ma faute, sans doute, timidité... ou manque de sens pratique... — j'aurai servi d'instrument pour mettre en présence deux jeunes êtres jeunes, beaux, sensibles et bons, évidemment créés l'un pour l'autre et qui auraient pu ne jamais se rencontrer!

Léone écoutait ces encourageantes paroles, les yeux embués d'un voile de larmes. Elle hocha la tête et dit à voix basse:

— Vous ne vous trompez pas... Oui, j'éprouve pour « qui vous savez » la plus grande sympathie et, quand je dois reconnaître que ce sentiment est bien près de porter un autre nom... Mais à quoi cela mènera-t-il? Pour que cet... émoi devienne du bonheur, ne faut-il pas être... deux à le ressentir?

— Qu'est-ce que vous me chantez là, Bergeronnette? Vous voudriez me faire accroire que votre sentiment n'est pas partagé? Comme si je n'avais pas surpris des regards tendres, des mots fervents, des silences même... plus éloquents souvent que les plus douces paroles! Et ces signes qui ne m'ont pas trompé, moi un pauvre homme, comment une petite bonne femme intuitive comme vous ne les aurait-elle pas saisis, elle aussi?

— Oui, soupira Léone, j'ai souvent cru, à maint indice, que je n'étais pas seule à... enfin, à éprouver ce sentiment. Mais à d'autres moments... Tenez, tout à l'heure, quand vous avez prononcé certaines paroles, n'avez-vous pas été frappé par le brusque départ de Bernard?

— Bah! Coïncidence... Il était pressé!

— Non, ce n'est pas la première fois que je remarque un changement dans son attitude dès qu'une allusion est faite à nos relations. Il y a quelque chose que je ne m'explique pas... une

FORTIFIEZ VOTRE SANTÉ



Toutes les femmes doivent être en santé, belles et vigoureuses. D'emploi facile, économique et à la portée de toutes :

Les Pilules

MYRRIAM DUBREUIL

Les Pilules Myrriam Dubreuil sont un reconstituant et un excellent tonique qui améliore le sang, stimule l'appétit, soulage l'épuisement nerveux quand celui-ci s'insinue dans l'organisme et, conséquemment, aide à reprendre le poids perdu. Les Pilules Myrriam Dubreuil constituent un produit médicinal qui produit d'heureux résultats. Sa formule pharmaceutique a été établie, il y a de nombreuses années, après des recherches sérieuses, par des chimistes qualifiés.

GRATIS : Envoyez 5¢ en timbres et nous vous adresserons gratis notre brochure illustrée, avec échantillon.

CORRESPONDANCE CONFIDENTIELLE :

Les jours de bureau sont :

Jeudi et Samedi, de 2 h. à 5 h. p.m.

REMPLISSEZ ce COUPON

(pour le Canada seulement)

Mme MYRRIAM DUBREUIL

6880, rue Bordeaux

Case Postale, 2353, Place d'Armes, Montréal, P.Q.

Ci-inclus 5 cents pour échantillon des Pilules Myrriam Dubreuil avec la brochure.

Nom

Adresse

Ville

Province

Vendus par centaines de millions

SACS DE THÉ "SALADA"

MES RECETTES

de Cuisine

par Mme ROSE LACROIX

Directrice de l'Institut Ménagier du SAMEDI et de LA REVUE POPULAIRE

Pain de viande à la sauce moutarde

2 c. à thé de sel	1/2 c. à thé de poivre
1 livre de porc haché	1 livre de veau haché
1 livre de boeuf haché	2 tasses de mie de pain
1/4 de tasse d'oignon haché	1/4 de tasse de piment vert haché
1 tasse de lait évaporé ou de crème claire	
1/4 de tasse de piment rouge haché	

Bien mélanger le tout et triturer avec un pilon pour que le mélange soit bien fait. Verser dans un plat beurré et cuire à four moyen 350° F. 1 heure environ. Démouler au sortir du four et servir chaud ou froid, avec une sauce moutarde.

Sauce moutarde :

1/2 tasse de lait évaporé ou de crème claire
2 c. à tb. de moutarde en poudre

Le jus d'un citron 1 c. à tb. de sucre

Faire refroidir complètement le lait ou la crème et le fouetter comme de la crème fouettée. Ajouter tous les condiments et servir avec le pain de viande. 8 services.

Short-cake aux pêches

1 boîte de pêches en conserve

1 tasse de lait	Crème fouettée
1 1/2 tasse de farine	1 c. à thé de sel
3 1/2 c. à tb. de poudre à pâte	4 c. à tb. de shortening

Mettre dans un bol la farine préalablement tamisée puis mesurée et tamiser de nouveau avec le sel et la poudre à pâte. A l'aide d'un appareil spécial ou de 2 couteaux, couper le corps gras dans la farine jusqu'à ce que le mélange ressemble à du gruau. Ajouter le lait et délayer vivement la pâte à l'aide d'un couteau jusqu'à obtention d'une boule molle. Mettre cette pâte dans une assiette à gâteau bien beurrée. Badigeonner de lait et cuire à four chaud 400° F. 12 à 15 minutes. Laisser refroidir sur un treillis. Couvrir de pêches bien égouttées et garnir de crème fouettée. 6 services.

Épinards à l'italienne

2 livres d'épinards frais	1/4 de tasse de fromage râpé
1 c. à tb. de farine	1 c. à tb. de beurre
Sel et poivre	3/4 de tasse de lait

Bien laver les épinards dans plusieurs eaux. Les égoutter et les faire cuire sans eau dans une casserole couverte jusqu'à ce qu'ils soient tendres. Réserver le jus s'il y en a. Egoutter les épinards et les hacher. D'autre part, mettre dans une casserole le beurre et la farine. Délayer avec le lait et faire cuire en brassant jusqu'à épaississement. Retirer du feu, assaisonner et ajouter le fromage. Brasser pour le faire fondre.

Verser sur les épinards et servir aussitôt bien chaud. S'il y a du jus d'épinards, il faut diminuer la quantité de lait pour n'employer que 2/3 de tasse de liquide en tout. Dans ce cas, on peut remplacer le lait par de la crème. 6 services.

Oeufs à la crème

2 tasses de farine	1 c. à thé de sel
3 c. à thé de poudre à pâte	3/4 de tasse de lait
4 c. à tb. de graisse	

Tamiser la farine, mesurer et tamiser de nouveau avec la poudre et le sel. Mettre dans un bol avec la graisse. A l'aide d'un appareil spécial ou d'une fourchette, couper la graisse dans la farine pour la réduire en petits morceaux. Délayer avec le lait pour en faire une pâte molle. Etendre assez mince. Badigeonner de beurre et saupoudrer de fromage râpé. Rouler comme un gâteau roulé et mettre cette pâte sur une tôle à biscuits bien graissée, réunir les deux bouts pour former un anneau. Badigeonner de lait, cuire à four chaud 425° F. 25 à 30 minutes. Dresser sur un plat chaud et mettre au centre des oeufs à la crème faits comme suit :

3 c. à tb. de beurre	1 1/2 tasse de lait	4 c. à tb. de farine
1 c. à thé de sel		6 oeufs cuits durs

Mettre dans une casserole le beurre, la farine et le lait. Cuire jusqu'à épaississement. Assaisonner et y incorporer les oeufs cuits durs et tranchés. Garnir de persil frais. 6 services.

énigme dont je veux avoir le coeur net.

« Pourquoi pas... ajouta-t-elle rêveusement. Oui, M. Gerbert connaît bien Bernard, puisqu'ils sont amis de longue date... Il s'est toujours montré gentil pour moi... Eh bien ! je l'interrogerai ! Par lui, je saurai peut-être... »

Pendant ce temps, Bernard Laforest traversait la cour de l'hôpital, en compagnie du Professeur Vallier.

— Vous permettez, disait-il, que je vous accompagne jusqu'à votre voiture ? Je m'excuse de prendre quelques-uns de vos précieux instants, mais je désire vous poser une question.

— Dites, mon petit Bernard.

— Eh bien ! Vous vous rappelez cette conférence que vous nous avez faite, il y a quelque temps, sur les lois de l'hérédité ? Vous avez parlé, entre autres, du suicide...

« Supposez, maître, un homme qui ait toutes les raisons possibles d'être heureux : de l'argent, une femme qu'il aime, un enfant, une position enviable à tous points de vue, et qui se donne la mort sans motif plausible. Est-ce que, dans ce cas particulier, sa descendance... »

— Subirait-il les conséquences de son acte ? Mais sans aucun doute ! Son geste peut être assimilé à une sorte de démence, et cette démence sera héréditaire, quasi infailliblement !

« Venez me voir un soir, si vous le voulez bien... Je vous soumettrai les statistiques que j'ai recueillies sur cette question, et vous vous rendrez compte que les exemples de ce genre ne manquent pas, hélas ! »

« A bientôt, n'est-ce pas ? »

Le professeur, avant de serrer la main de son élève, avait pris place dans son automobile et fait signe au chauffeur.

Déjà la voiture démarrait sans bruit, laissant derrière elle une haute silhouette blanche qui restait là, immobile, comme si un sortilège l'eût rivée au dallage de la grande cour...

L'interne Gerbert, de garde ce matin-là, tourna la tête vers la porte qui s'ouvrait. Puis, il se leva, surpris.

— Comment, vous, mademoiselle Léone ? A cette heure-ci ? C'est Bernard qui va regretter d'avoir manqué votre visite ! Il n'est pas là, vous savez...

— Je sais, je sais... Aussi n'est-ce pas lui que je viens voir, mais vous, monsieur Gerbert.

— Moi ?

— Oui... J'aurais aimé différer cet entretien, mais demain notre ami Rollet quitte l'hôpital, et je n'aurai plus guère l'occasion de vous rencontrer !

— C'est vrai... Vous allez joliment nous manquer, à tous.

— Je peux vous parler en camarade, sans détours ?

— Je vous en prie...

— Et vous me promettez que notre conversation restera confidentielle ? Eh bien ! Il s'agit de Bernard.

— De Bernard ?

Le jeune homme, en signe de perplexité, se mit à essuyer lentement, d'un coin de mouchoir, les verres de son lorgnon. Ce faisant, il posait sur le charmant visage qu'il avait devant lui des yeux troubles de myope qui, privés de leur habituel secours, ne distinguaient absolument rien.

La certitude que son embarras échappait ainsi au brave garçon, rendit à Léone Granval le courage qui menaçait de lui manquer.

— Dites-moi, monsieur Gerbert, dites-moi...

Elle s'arrêta un instant, très rouge, puis reprit d'une traite, à mi-voix :

— Dites-moi si Bernard a une liaison !

Gerbert éclata de rire.

— Une liaison, Bernard ? Pardonnez mon accès de gaieté ; c'est si comique... Mais il n'y a pas plus sérieux que Bernard ! Trop, même... Je peux vous parler franchement, moi aussi ? Je sais que je n'ai pas affaire à une petite pimbêche ! Eh bien, nous autres internes, nous avons tous une petite amie... Il faut bien se distraire, n'est-ce pas ? Mais Bernard, seul de son espèce, n'a jamais amené ici le moindre spécimen du beau sexe... Non pas que les femmes lui fassent peur ! Il sait être aimable avec elles et, dans nos petites réunions, se montrer un gai compagnon tout comme un autre... Mais enfin, vous êtes bien la première qu'il juge digne de ses sourires et de ses attentions. Je vous dirai même qu'on lui prête à votre égard des vues... matrimoniales... N'allez pas vous fâcher, au moins !

Léone secoua tristement la tête.

— Non, je ne me fâche pas, dit-elle. Bien au contraire, je souhaiterais que ce fût vrai... Vous me trouvez hardie ? Que voulez-vous, je ne sais pas feindre. Vous le savez bien, du reste, que Bernard ne m'est pas indifférent !

« Mais vous faites fausse route, monsieur Gerbert... Si je suis venue vous trouver, c'est précisément parce que, malgré les multiples preuves qu'il me donne chaque jour de son affection, Bernard ne songe pas à demander ma main. Pourquoi ? J'ai pensé que vous pourriez m'aider à le comprendre. Est-ce que... »

« Il est évident qu'un jeune chirurgien a besoin d'argent pour s'établir. Et Bernard n'ignore pas que la mort de ma mère m'a laissée dans une situation fort précaire. Non, je n'ai rien à lui apporter ! »

— Ecartez cette supposition, Léone. Bernard n'a que mépris pour les coureurs de dot, et je suis certain qu'un mariage d'amour est le seul qui puisse lui convenir. Au surplus, sa mère possède une aisance suffisante pour mettre à sa disposition le capital nécessaire à son installation !

— Sa mère... Ne serait-ce pas là l'obstacle ? Bernard craindrait-il de voir son choix désapprouvé par elle ?

— Inadmissible, croyez-moi ! Vous savez que j'ai passé les vacances dernières, dans la propriété tourangelles où Mme Laforest vit retirée depuis plus de vingt ans. Comment vous dépeindre la dévotion dont cette femme austère entoure son fils unique ? Rien n'est trop beau pour lui. Il n'a qu'à parler pour être obéi. Tout ce qu'il dit est approuvé, tout ce qu'il fait est admiré...

« Quelle que soit la fiancée qu'il présente à sa mère, elle sera acceptée et choyée, je vous l'affirme. D'ailleurs, une jeune fille comme vous ne pourrait que lui plaire... aimable, jeune, jolie, intelligente... »

— Assez, assez !

— ... Et parfaitement assortie à Bernard sous le rapport de l'éducation...

— Si vous dites vrai, je comprends de moins en moins ! Puisqu'aucun des obstacles que j'avais envisagés n'existe, qu'est-ce qui peut bien nous séparer ?

— Rien du tout ! Vous voyez bien... Voulez-vous que je lui parle, Léone ?

— Non, non ! protesta la jeune fille. Je vous en prie ! Souvenez-vous que vous m'avez promis...

Et, comme Gerbert s'inclinait devant sa volonté, elle murmura :

— Pour rien au monde, je ne voudrais de sa pitié !

III — "Je n'ai pas le droit..."

UN BARILLET en main, Constant Rollet examinait à la loupe le ressort d'une montre à répétition.

« Coucou ! Coucou ! » nasilla derrière lui un oiseau passant.

BONNE NOUVELLE!

LE PRIX DU THÉ 'SALADA' AUX MARCHANDS DÉTAILLANTS EST RÉDUIT

LES RABAIS SUR LEURS STOCKS PERMETTENT

CETTE RÉDUCTION

IMMÉDIATEMENT

VOIR CI-DESSOUS

AUX MARCHANDS DÉTAILLANTS:-

Des formules de réclamation vous ont été postées. Veuillez les remplir (en indiquant vos stocks) et les retourner à "SALADA".

LES RABAIS SONT APPLICABLES COMME SUIT:

SACS DE THÉ	ORANGE PEKOE	MARQUE BRUNE	MARQUE JAUNE
15's — 1c la bte.		1 lb. — 4c le paq.	1 lb. — 11c le paq.
30's — 2c "	pas	½ lb. — 2c "	½ lb. — 5c "
60's — 4c "	de	¼ lb. — 1c "	THÉ VERT
120's — 8c "	changement	2 oz. pas de changement	½ lb. — 5c le paq.

— Quatre heures et demie! murmura l'homme. Tiens! La bergeronnette annoncée par le coucou... un beau sujet de fable!

Il s'était retourné et regardait avec complaisance la belle horloge de chêne sculpté, douée par lui-même d'un mouvement merveilleux lors de son compagnonnage, quand il avait effectué son Tour de France d'ouvrier. C'était sa fierté, au vieil artisan, de songer que, depuis plus de quarante ans, jamais ce mouvement n'avait varié d'un pouce, jamais l'oiseau chanteur n'était resté muet, jamais les contrepoids ne s'étaient immobilisés. Même pendant son

séjour à l'hôpital... le concierge s'était alors chargé du remontage hebdomadaire de cette chère horloge.

— Pourvu qu'elle vienne! reprit-il. Dame! ce ne serait pas le jour...

Et un sourire énigmatique accompagna ces dernières paroles. Mais un souple coup de sonnette vint mettre un terme à son inquiétude. Il quitta en hâte son haut tabouret canné et courut ouvrir à Léone Granval.

— Quoi de nouveau depuis hier? demanda-t-il, après un échange de phrases banales sur des sujets divers.

Léone tressaillit.

— Rien, répondit-elle. Toujours au-

cune nouvelle de Bernard! Oh! je n'ai plus d'espoir, maintenant... Aussi, je viens de prendre une décision: je vais m'enrôler dans la mission de secours organisée par la Croix-Rouge pour aller en Espagne soigner les victimes de cette horrible guerre.

— Léone... réfléchissez!

— C'est tout réfléchi. Voyez: voici la demande que j'adresse à Genève.

— Et vous allez la mettre à la poste? Vous aurez ce courage?

— Oui... Mais si vous craignez que je faiblisse, envoyez-la vous-même... Tenez!

Elle tendit, d'une main agitée, l'en-

veloppe cachetée et timbrée que l'horloger glissa dans sa poche.

— Voyons, ma petite fille, tout espoir n'est pourtant pas perdu!

— Hélas! Depuis huit jours que vous êtes rentré, vous savez bien que Bernard n'est venu qu'une seule fois... et encore, à une heure où il savait ne pas me rencontrer! Il me fuit, c'est visible.

Les lèvres bien modelées tremblaient doucement.

« Coucou! » nargua par cinq fois l'oiseau tenace. Et comme si son appel eût été un signal, le timbre de la porte d'entrée résonna. Léone fit un

mouvement. Son regard bleu plongeait dans celui de son vieil ami et, tout de go, y lut la vérité.

— Lui... balbutia-t-elle. Vous avez fait cela? Oh! c'est mal... Laissez-moi partir!

Elle se rendait compte par elle-même que c'était là chose impossible... D'ailleurs, il était trop tard: déjà Constant revenait, précédant Bernard Laforest. Puis, ayant formulé une vague excuse au sujet d'un pot-au-feu à surveiller, il se dirigea vers sa cuisine, laissant les deux jeunes en présence.

— C'est un guet-apens! constata Bernard après un silence. Il m'a écrit de venir sans faute à cinq heures...

— Et... vous lui en voulez?

Le chirurgien eut un élan involontaire.

— Oh! Léone... s'écria-t-il.

Mais ses mains tendues retombèrent sans avoir enserré les doigts menus qui s'offraient. La jeune fille soupira.

— Moi, dit-elle, je suis contente de vous voir Bernard. J'ai un conseil à vous demander... J'ai si peu d'amis, vous le savez?

Il y eut une pause, durant laquelle Bernard se détourna, évidemment en proie à une lutte intérieure. Quand il regarda de nouveau sa blonde compagne, des larmes brillaient dans ses yeux noirs.

— Partez, Léone! dit-il simplement.

Cette sentence sonna comme un glas parmi le caquet des pendules. Léone Granval, sans un mot, se dirigea vers l'antichambre. Elle craignait d'éclater en sanglots.

Bernard s'élança derrière elle et, s'emparant cette fois de la main dégingantée, la baisa avec ferveur. Cependant, il ne prononça pas la syllabe qui eût pu retenir celle qui s'enfuyait... Une minute plus tard, il entendit le bruit d'une porte se refermant.

— Ça, par exemple! s'exclama d'un ton courroucé Constant Rollet en rentrant dans son atelier. C'est vrai, ce que vient de me dire la petite? C'est vous qui l'envoyez là-bas... presque à l'abattoir? M'expliquerez-vous...

Il s'aperçut alors que son visiteur sanglotait, la tête dans les mains. Il s'approcha et entendit:

— Si vous saviez... Si vous saviez!

— Mais oui, reprit-il, plus doucement, cette fois, je sais... Ça crève les yeux que vous l'aimez, cette mioche! Raison de plus pour ne pas jouer avec son cœur! C'est que c'est fragile, un petit cœur de bergeronnette! Ça demande à être manié avec tendresse, comme un vrai ressort d'horlogerie. Il suffit d'une poussière... ou d'une larme de trop... et le tic tac s'arrête... Et rien, vous m'entendez! rien ne peut le remettre en marche. Il n'y a pas de réparateur qui soit assez habile pour cela!

— Ecoutez-moi, je vous en supplie! dit Bernard d'une voix rauque. Ecoutez-moi avant de me juger! Mais oui, je l'aime, cette petite, je l'aime comme un fou! Je me suis attaché à elle complètement, sans réserve, et je sens que mon bonheur est lié au sien. Mais je n'ai pas le droit de me marier... Ecoutez-moi bien, mon vieil ami...

« Sachez que, lorsqu'un homme s'est suicidé, toute sa descendance est menacée par la contagion de son acte... Ceci est une loi de l'hérédité, reconnue par la science moderne... Eh bien! je suis le fils d'un homme qui s'est donné la mort. Vous m'entendez? Comprenez-vous, maintenant, pourquoi le mariage m'est interdit?

Le vieillard fixa avec surprise le jeune visage aux traits bouleversés. Une immense pitié se refléta dans son oeil gris, tandis qu'il disait lentement:

— Ah! votre père s'est suicidé! C'est bien triste, ce que vous m'apprenez

là, mon petit, et vous avez dû avoir une enfance bien troublée...

— Oh! ma mère ne m'a jamais parlé de cela... Elle ignore même que je le sais. J'ai deviné certaines choses, et les bavardages des domestiques ont fait le reste...

— En tout cas, je comprends pourquoi elle s'est repliée sur sa solitude. Mais... mais vos lois de l'hérédité... c'est donc si sûr que ça?

Il s'arrêta, et ses traits contractés dirent clairement que son cerveau remuait des pensées difficilement accessibles à son simple bon sens. Mais il se dressa soudain et, d'un air triomphant:

— Parbleu! fit-il. Vous me la baillez belle, avec votre soi-disant hérédité! Alors, un fils devrait reproduire les actions de ses parents? Laissez-moi vous dire que tout ça, c'est une belle blague!

« Un exemple: mon père, à moi, était un buveur de la plus belle eau... si l'on peut dire! Ça n'empêche qu'il n'y a pas plus sobre que moi... Voilà qui leur met une fameuse entorse, à vos lois de l'hérédité! hein?

Il se frottait les mains, croyant avoir déjà partie gagnée. Mais Bernard n'en restait pas moins accablé, répétant:

— Non, non... C'est impossible... Jamais je ne commettrai cette mauvaise action!

« Je n'ai pas le droit, je n'ai pas le droit...

Les gens tristes ont toujours l'air de nous reprocher quelque chose.
J. H. ROSNY, AÎNÉ.

L'expérience est un médecin qui n'arrive qu'après la maladie.
A. D'HOUDETOT.

IV — L'âme du coucou

« L' » MONSIEUR insiste pour voir madame! vint annoncer la femme de chambre, pénétrant pour la seconde fois dans le salon aux persiennes closes.

— Mais je ne le connais pas! Constant Rollet, avez-vous dit? Vous êtes sûre qu'il ne se trompe pas d'adresse?

— Il a demandé Mme Laforest... Il dit qu'il vient de Paris... qu'il est un ami de M. Bernard.

— De mon fils? C'est bien. Je le recevrai.

Une forme mince qui se levait se silhouetait dans le demi-jour. Tournée vers la porte, elle s'immobilisa. Un ami de Bernard! Sans doute Mme Laforest s'attendait-elle à voir apparaître un condisciple de son fils, jeune comme lui, car elle eut un geste d'étonnement lorsque entra l'homme aux cheveux blancs.

Constant Rollet, de son côté, esquissa un mouvement de recul. Il venait de marcher un bon quart d'heure sous un soleil aveuglant, et la pénombre le surprenait.

— Vous m'excuserez, madame, commença-t-il, d'être venu vous déranger, mais il faut que je vous parle.

Une voix angoissée vint frapper son oreille.

— Il est arrivé malheur à mon fils?

Il se hâta de rassurer la mère promptement à s'inquiéter.

— Non, madame, Bernard est en parfaite santé...

Sa vue, aiguillée par les travaux minutieux, s'accoutumait à cette demi-obscurité, et il distinguait à présent les traits de Mme Laforest.

Belle, oui, cette femme aux vêtements de deuil avait dû l'être. Quelque chose, dans sa physiologie, rapelaient la séduction du chirurgien, son

fils. Mais qu'elle avait dû souffrir pour que, à l'âge où de nos jours une femme sait rester jeune encore, son visage fût marqué d'aussi profonds stigmates! Un double sillon se creusait autour de la bouche désabusée, et une sombre tristesse se lisait sous les paupières flétries. Que de larmes avaient dû verser ces yeux au regard éteint, qui ne savaient plus s'animer qu'au nom magique de Bernard.

Ce nom chéri, Mme Laforest le répéta, et ses lèvres s'attardèrent avec complaisance aux deux syllabes familières.

— Bernard... Comment le connaissez-vous, monsieur?

— Il m'a soigné. Oh! un banal accident... un bras cassé... Mais il est pour moi bien plus qu'un chirurgien. C'est un ami, madame, un ami... Il est si bon, si droit, si simple aussi!

Un pâle sourire vint éclairer d'une jeunesse fugitive le visage aux mille meurtrissures.

— Oh! n'est-ce pas que c'est un être exquis... On ne peut le connaître sans l'aimer!

— Vous dites vrai, madame. Et c'est à cause de cela que je suis venu. Voici... Il a fait, à mon chevet, la connaissance d'une jeune fille charmante comme lui, qui possède les qualités les plus appréciées chez une femme en même temps que toute la grâce attardée de l'enfance. Un vrai petit oiseau! Et ce qui devait arriver s'est produit: Bernard aime

madame, de vous rappeler ce souvenir?

— Comment! s'exclama Mme Laforest en levant vers son visiteur un regard pathétique. Il sait?

« Mais il n'avait que quatre ans à la mort de son père! Plus tard, j'ai toujours esquivé ses questions... J'avais si peur qu'il n'apprit la vérité. Un être qui s'est donné lui-même la mort... c'est chose si pénible pour les survivants! J'ai même tenu caché, dans un coffre dont il ignore l'existence, le rapport médical concluant au suicide. Et il sait!

— Les enfants devinent bien des choses, madame! D'autres que vous ont pu, aussi, parler devant lui sans se douter qu'ils éveillaient ses soupçons. Toujours est-il qu'il connaît la vérité depuis longtemps déjà. Et, pour des balivernes inventées par des savants qui en savent peut-être très long, mais qui n'ont pas de sens commun, il s'apprête à faire le malheur de deux êtres qui ont droit à la joie!

— Que faire? gémit Mme Laforest, bouleversée. Je connais l'opiniâtreté de Bernard... S'il est convaincu de son bon droit, il persistera dans sa décision, dût-il en mourir... Dites, monsieur! Que me conseillez-vous, puisque vous êtes son ami? Avez-vous une idée?

— Oui, madame. Je ne suis venu que pour vous soumettre cette idée. Il faut, vous m'entendez? que Bernard cesse de croire au suicide de son père... Certes, il n'admettra jamais une mort naturelle. Il sait — il me l'a dit — qu'une arme déchargée a été trouvée auprès du cadavre... Mais ne peut-on pas mourir de mort violente sans avoir soi-même attenté à ses jours?

« Vous me suivez, madame?

Mme Laforest restait immobile dans son fauteuil, et son regard fixe disait l'attention qu'elle portait aux paroles du vieil artisan. Elle acquiesça d'un simple signe de tête.

— Un homme, reprit Rollet, aurait pu en vouloir à M. Laforest... avoir à sa mort un intérêt quelconque... le tuer...

« Dans un cas semblable, l'intérêt de la famille est parfois de ne pas ébruiter la chose... Je ne vous dis pas, bien sûr, de noircir la mémoire de votre mari... Mais il est des circonstances où l'on peut préférer laisser croire au suicide...

— C'est une chose bien délicate que vous me demandez là, monsieur, dit enfin, après un long silence, la femme vêtue de noir. Songez-y! Aller inventer pareille fable! Et si mon fils, prenant cette histoire à la lettre, voulait se livrer à une enquête... engager même des poursuites contre cet inconnu.

— Bah! On ne trouverait pas de coupable, voilà tout! Il y a tant de crimes où il en est ainsi! Je vous en supplie, madame, ne repoussez pas ma suggestion... Elle n'est pas parfaite, entendu; elle demande une mise au point, une adaptation à la vraisemblance... Mais il y va, je vous le répète, du bonheur de deux enfants qui s'aiment! C'est un mensonge charitable auquel je vous condamne, un mensonge dont ni Dieu, ni les hommes, ne pourraient vous tenir rigueur.

Mme Laforest regardait avec une indicible surprise cet humble qui, pour une cause généreuse, savait trouver des mots persuasifs. Pourtant, elle hésitait encore...

— Oh! fit soudain Rollet, tirant de sa poche un gros oignon d'argent. Il est temps que je m'en aille, si je veux attraper, à Tours, le train de Paris.

— Vous ne voulez pas vous restaurer avant de partir?

— Non, madame. Vrai, ça ne passerait pas! Si vous pouviez seulement me donner une bonne parole... une goutte d'huile... comme nous disons, nous autres horlogers. Rien de tel pour

vous remonter un mouvement qui menace de flancher!

— Eh bien! monsieur, vous pouvez partir réconforté. Dès demain, je vous le promets, Bernard recevra une lettre conçue comme vous le désirez.

— Ah! merci... Ça, c'est bien! Qu'il ne sache jamais, surtout...

— Que vous êtes venu? Bien entendu... Pour avoir confiance en mon récit, il est indispensable qu'il le croie spontané.

« Mais soyez remercié, monsieur, de ce que je vous en rends grâce.

Tout un langage muet de gratitude et d'émotion passa dans la longue poignée de main qu'échangèrent ces deux êtres de milieu différent, tout à l'heure deux inconnus.

Et, quand il quitta le seuil de l'arrière demeure où s'enterrait vivante une femme jeune encore, Constant Rollet ne put retenir une larme.

Dans le silence de la nuit tiède où paraissait dormir la maison tourangelle, Mme Laforest relisait le brouillon d'une lettre que, tout à l'heure, elle avait fait porter à la poste.

Mon cher petit, disait cette lettre, depuis longtemps, longtemps, je veux te parler à cœur ouvert. Mais les choses dont il s'agit sont si tristes, elles m'obligent à un si cruel retour en arrière, qu'à chacune de tes visites je diffère ma confidence, sans prendre garde que le temps s'écoule, que je vieillis et que je pourrais disparaître en emportant dans la tombe le secret que tu as le droit de connaître...

C'est une pénible confession que je viens te faire aujourd'hui, mon enfant. — Tu auras peine à croire que cette maman que tu as toujours connue sans grâce, sévère et vieille, sinon par les années, du moins par l'apparence, fut autrefois sémillante et... oui, coquette!

On la disait jolie, et elle aimait à se l'entendre dire. Aussi, dans les salons parisiens que fréquentaient ses parents écoutait-elle d'une oreille indulgente les déclarations de danseurs prompts à s'enflammer.

Un jour vint pourtant où ces mariages sans importance devaient s'effacer complètement devant un amour partagé. Ce fut le jour où ton père apparut dans ma vie, mon chéri. Je n'hésitai pas, lorsqu'il demanda ma main, à renoncer à l'existence brillante et factice qui aurait pu être la mienne, pour le suivre en Touraine, où il avait son cabinet d'avocat.

Il était beau, intelligent et bon, et durant cinq années notre union ne connut pas un nuage. Un fils était venu la couronner, et jamais enfant ne fut plus choyé que toi, mon Bernard!

Sans doute ce bonheur était-il trop parfait pour ne pas tenter le destin? Un jour, — je me trouvais seule à la maison, car la femme de chambre t'avait emmené en promenade, — on sonna à la grille du jardin. J'allai ouvrir et me trouvai en présence d'un homme dont je tairai le nom... un de mes anciens admirateurs, un de ces danseurs oubliés qui faisaient partie de mon passé de jeune fille frivole.

Je lui tendis la main naïvement heureuse de cette visite qui allait nous permettre d'égrener de lointains souvenirs. Mais à peine étions-nous entrés au salon, que cet homme éclata en reproches véhéments. Je lui avais — disait-il — laissé croire qu'il ne m'était pas indifférent, et mon mariage avec un autre lui apparaissait comme une trahison, un défi... Il avait tenté d'oublier en voyageant... mais vainement. Et maintenant, il venait me sommer de partir avec lui!

J'essayai de calmer ce forcené, dont le regard reflétait la démence. « Je

suis mariée, lui dis-je; vous ne l'ignorez pas! »

« — C'est donc votre mari qui vous empêche de me suivre! Où est-il, que nous nous expliquions d'homme à homme. »

Or, entre-temps, ton père était rentré. De son cabinet de travail, qui était contigu au salon, il entendit ces dernières phrases et vint répondre à celui qui le provoquait.

« Vous souhaitez une explication, monsieur? dit-il fièrement. Soit. Je suis à votre disposition. »

L'homme, livide de rage, le suivit dans la pièce voisine. J'aurais dû voir qu'il n'était pas dans son état normal... J'aurais dû m'élancer... Je ne l'ai pas fait!

Une minute s'était à peine écoulée que j'entendis une détonation. Je me précipitai... Trop tard! Ton pauvre père avait cessé de vivre. A côté de lui, son meurtrier le fixait, hagard. « Allez-vous-en! hurlai-je. Allez-vous-en! »

Il jeta son arme sur le sol et partit. J'étais seule avec un cadavre... Je m'affaissai, inerte.

Quand je revins à moi, j'étais étendue sur mon lit. Mentalement, je m'accusai. N'étais-je pas responsable du geste stupide qui venait de priver mon enfant d'un père? Coquette, oui, je l'avais été! Inconsciemment, c'est vrai... Mais si je n'avais pas, jadis, accepté ces hommages qui ne touchaient point mon cœur, ce fou aurait-il accompli son acte criminel? Evidemment, non! En toute justice, je ne pouvais le dénoncer...

Aussi, quand l'inspecteur de police, venu pour interroger en moi l'unique témoin du drame, me laissa entendre qu'il croyait au suicide, je ne dis pas un mot pour le détromper. Aujourd'hui encore, je ne sais si je dois m'en blâmer...

De ce jour, en tout cas, la vie fut finie pour moi. Je pris à jamais le deuil de celui que j'avais tant chéri et qui, par ma faute, n'était plus... L'autre, je ne l'ai pas revu. J'ai lu un jour, dans un journal, sa mort... accidentelle.

Voilà, mon fils, ce que j'ai cru de mon devoir de te faire connaître. Tu jugeras ta mère avec ton cœur...

Ici, Mme Laforest interrompit sa lecture.

— La lettre est en route maintenant, soupira-t-elle. Elle arrivera demain. Elle ne laissera subsister aucun doute dans l'esprit de Bernard, c'est sûr. Cher enfant! Il va enfin pouvoir être heureux...

Puis, voilant de ses doigts amaigris ses yeux qui s'embrumaient, elle murmura:

— Dire que cet ouvrier sans prétention, ce modeste homme du peuple a, sans s'en douter, côtoyé mon secret! Ah! Il est loin de soupçonner que ce qu'il me conseillait, c'était tout simplement... de dire la vérité!

— Eh bien, grand-père! C'est du joli, de fermer boutique toute une journée sans crier gare! Je suis venue me casser le nez à votre porte, hier!

Léone Granval affectait avec crânerie un enjouement que démentaient la contraction de sa bouche et la lassitude de son regard.

— J'ai été obligé... expliqua le vieillard. Un vieux compagnon qui habite la banlieue et se trouvait souffrant... Mais il va mieux!

Il allait peut-être s'embrouiller dans son mensonge, quand des pas précipités résonnèrent dans l'antichambre.

— Mon Dieu! dit Rollet en se frappant le front. J'avais oublié de fermer ma porte!

Cependant Bernard Laforest, faisant irruption dans l'atelier, criait d'une voix vibrante:

— Léone! Ah! j'espérais bien vous trouver ici!

D'un geste impulsif, il s'élançait vers la jeune fille frémissante; il saisissait ses mains, les couvrait de baisers fous... Puis c'était le tour des cheveux blonds...

— Bernard! balbutia Léone qui n'osait s'abandonner à la douceur de cette étreinte. Nous... nous n'avons plus rien à nous dire!

— Mais nous avons tout à nous dire, au contraire! Tout ce que nos cœurs ressentaient et que nos lèvres n'exprimaient pas... Car un malentendu m'arrachait à vous, malgré moi! Il est dissipé à présent, grâce à Dieu! Vous ne me comprenez pas? Permettez-moi de ne pas m'expliquer entièrement... Il me faudrait remuer trop de douloureuses pensées auxquelles je ne veux pas m'attarder moi-même, afin d'être tout à la joie de cet instant... Plus tard, je vous dirai... plus tard, quand vous serez ma femme... Vous voulez bien, Léone?

Quelles paroles eussent mieux confirmé l'acquiescement total que le tendre abandon de ce front nimbé d'or, s'appuyant à l'épaule virile qui s'offrait? Une minute s'écoula ainsi, pleine de douceur et de promesses... Mais, brusquement, Léone se dégagea pour dire sourdement:

— C'est impossible, Bernard! Et ma demande à la Croix-Rouge? Je me suis engagée... j'attends d'un jour à l'autre mon ordre de départ...

Une exclamation vint rendre à leur félicité un instant compromise les deux jeunes gens consternés.

— La lettre! disait une voix qui voulait être confuse. Mais la voici! Je l'avais gardée poche restante, caboche fêlée que je suis!

Déjà Léone, d'un réflexe enfantin, sautait au cou de son vieil ami, que Bernard embrassait de son côté. Ayant ainsi exprimé leur gratitude au « sauveur » devenu « sauveur », les amoureux passèrent aux projets.

— Donc, ma chérie, dit Bernard, je vous emmène demain passer le week-end en Touraine? C'est ma pauvre mère qui va être heureuse! Sa maison morose en sera égayée tout à coup...

— Coucou! répéta, derrière lui, un écho affaibli.

D'un même mouvement, les fiancés, amusés, se retournèrent. Mais le second appel de l'oiseau gris s'étrangla dans un son rauque qu'on eût pu prendre pour un éclat de rire... Et puis, plus rien...

— Oh! fit Constant Rollet en désignant d'un geste désolé la caisse sculptée devenue soudaine muette. Arrêtée... Pour la première fois depuis tantôt quarante-deux ans!

Son dépit, toutefois, fut de courte durée. Bientôt, son oeil vif brilla de nouveau, et il déclara joyeusement:

— J'y suis! Ce n'est pas par hasard que le coucou s'est tu! C'est que c'est un malin, cet oiseau-là, allez! En passant sa petite tête futée, il a vu que l'atelier était tout baigné de jeunesse et de bonheur... Il a lu la joie dans les yeux. Et, comme j'ai mis en lui une parcelle de moi-même, il m'a compris!

« Alors, il a décidé que cette minute, — la plus belle, à coup sûr, de toute mon existence! — devait durer plus longtemps que les autres... Profitez-en aussi, mes enfants... prolongez-la, cette minute des fiançailles!

Les jeunes gens, extasiés, se laissaient prendre à la fantaisie du vieil artisan qui forgeait leur bonheur. Et ils échangèrent un sourire attendri en l'entendant grommeler:

— Qu'on vienne encore me dire, après ça, qu'une horloge, ça n'a pas d'âme!

JEAN MIROIR.

Un coup parfait!



OLAND'S
EXPORT ALE
BAVARIAN LAGER

EPUISEMENT PHYSIQUE et NERVEUX

Voici un incomparable régénérateur des forces physiques et nerveuses pour hommes, femmes et enfants.

Son effet est instantané

Chez votre pharmacien

**Elixir Tonique
Montier**

D. WATSON & CO., Montréal



Avez-vous des cadeaux à faire?

Ne cherchez pas plus longtemps. Abonnez vos parents et amis aux 3 grands magazines: Le Samedi, La Revue Populaire et Le Film.

Remplissez NOS COUPONS D'ABONNEMENT.

Si vous avez aux alentours de Montréal...

**PROPRIETE, TERRE OU TERRAIN
à vendre**

Adressez-vous à

ROMEO AUGER

CR 9363

7662, rue St-Denis, Montréal

MAL DE TÊTE

Rien n'est plus pénible que les maux de tête... Pourquoi souffrir?... La poudre Lambly soulage instantanément le mal d'oreilles, le mal de dents, la névralgie, les douleurs du dos, de l'estomac, des intestins.



POUDRES

LAMBLY'S
CONTRE LE MAL DE TÊTE

NOTRE FEUILLETON

L'INCONCEVABLE FATALITÉ

par H. KEROUL ET G. LE FAURE

No 7

« **E**t lorsque le dernier pétale eut été victorieusement jeté en l'air, sur l'adverbe passionnément, te croyant toute seule, bien sûre que personne ne te voyait, tu as porté la corolle d'or à tes lèvres et tu l'as embrassée à plusieurs reprises, comme pour la remercier.

« Voyons, Geneviève, tu ne m'as jamais menti; est-ce vrai ?

— Oui, maman, c'est vrai...

— D'où j'en ai conclu, avec quelque apparence de raison, conviens-en, que ce petit cœur-là battait pour quelque beau jeune homme, et que bientôt, par conséquent, nous irions à la noce.

« Là, et maintenant que je viens de t'arracher un commencement d'aveu, complète-le pour me faire plaisir.

« Et tiens ! Je viens de me poser tout à l'heure comme une femme clairvoyante et qui sait observer, je vais te le prouver. Celui que tu aimes, eh bien ! c'est...

« Dans la vie, il ne faut pas être plus royaliste que le roi...

Gentiment, Geneviève avait mis sa petite main sur la bouche pour l'empêcher de parler...

Mais, doucement, Berthe se dégagea, et avant que la jeune fille ait pu s'y opposer :

— C'est Julien ! s'écria-t-elle, Julien de Quincy !

Puis, sûre qu'elles étaient bien seules, se jetant au cou de Berthe :

— Ah ! maman ! maman ! s'écria-t-elle, comme tu as bien su lire tout au fond de mon cœur !

« Oui, tu as deviné... c'est Julien, c'est bien lui !... »

« Seulement... »

— Quoi ? voudrais-tu insinuer, par hasard, que le cher enfant ne te rend pas la pareille, qu'il ne te paie pas de retour, qu'il ne t'aime pas ?

— Ah ! si maman... il m'aime... cela, j'en suis bien sûre, mais...

— Mais quoi ?

— Peut-être y a-t-il des obstacles...

— Lesquels ?... Ta naissance ?

« Tu es tout simplement la fille de Rosette Poulain, la fermière de Pourville ! »

« Et puis ? »

« Est-ce que ces préjugés-là, démodés, surannés, existent encore aujourd'hui ma pauvre chérie ? »

« Jolie... distinguée... instruite... bien élevée... relativement riche, puisque M. de Quincy te donne cinq cent mille francs de dot, voilà ce que tu es et ce que tu as ; et tout le reste, vois-tu bien, ne compte guère, le reste ne compte pas.

— Oui...

« D'ailleurs, tout cela, les étrangers l'ignorent... »

« Seuls, M. de Quincy, Alice et Julien le savent, et je suis sûre qu'aucune des considérations que tu redoutes ne pèsera dans la balance lorsque, ce qui ne

RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

Jean Villeroi abandonne sa femme, Berthe, enlève sa fille, Renée, et part avec celle-ci pour l'Amérique du Sud ; mais en réalité c'est Geneviève Poulain, la fille de misérables gens, qu'il emmène, les prenant l'une pour l'autre. Au Brésil, il prend le nom de Jacques Lheureux ; puis, son patron et bienfaiteur, le duc de Salavedra, venant à mourir, lui lègue et son titre, et sa fortune. Et c'est sous ce nom qu'il revient dix-sept ans plus tard à Paris, afin d'y retrouver son épouse délaissée qu'il aime encore de toutes ses forces. Berthe, elle, a traversé victorieusement une série de maladies, d'épreuves et de privations de toutes sortes, et vit maintenant sous le nom de Mlle Durieu ; elle a adopté, après maintes recherches, Geneviève Poulain, qui est en réalité sa propre fille, Renée, mais qu'elle croit morte ainsi que son mari à la suite du faux rapport de leur disparition lors d'une collision en mer...

saurait tarder, Julien me demandera ta gracieuse menotte pour lui...

« A propos, tu sais qu'il nous revient demain ? »

— Qui ?

— Comment, qui ? Pas le roi de Grèce, bien sûr ; Julien, pardine !

« Et c'est un licencié en droit, un futur avocat, défenseur de la veuve et de l'orphelin, qui embrassera sa grande amie Geneviève. »

— Il a été reçu ?

— Avec félicitations... et avec une thèse qui, paraît-il, lui a valu les éloges les plus flatteurs de MM. les examinateurs qui ne sont pas toujours commodes, à ce qu'il paraît.

— Et il arrive ?

— Ah ! voilà surtout ce qui t'intéresse, petite coquine ?

« Eh bien !... il paraît que ce soir même il sera au château... »

Ce soir ?

A ce moment, la cloche du dîner sonna pour la première fois...

— En route, ma chérie, dit Berthe...

Et consultant sa montre :

— Sept heures vingt... le train entre en gare à six heures cinquante, Julien ne doit pas être loin...

« Et tiens... le voilà notre futur maître Henri Robert ! »

C'était, en effet, Julien qui s'avancait. Arrivé depuis cinq minutes, il avait embrassé son père et sa mère, puis, ayant demandé où se trouvaient en ce moment Berthe et son amie Geneviève, il était allé au-devant d'elles...

Joyeusement, il sauta au cou de Berthe, déposa un affectueux baiser sur les joues de Geneviève, toute rougissante de plaisir, et les entraîna gaiement toutes les deux en leur prenant le bras...

— Vite, dit-il, vite !

« Ne faisons pas attendre papa ; il m'a déclaré tout à l'heure qu'il avait une faim d'ogre... »

« Et moi aussi, d'ailleurs ! »

« Il n'y a rien, voyez-vous, qui donne de l'appétit comme le bonheur, et je suis si heureux aujourd'hui ! »

« D'abord, parce que j'ai été reçu à mon examen de licence... »

Il s'était arrêté brusquement.

— Et ensuite ? questionna Berthe...

— Parce que je suis auprès de vous...

— Qui ça, nous ?

— Vous tous, en général.

— En particulier ?... demanda-t-elle, malicieusement.

Julien ne répondit rien, mais doucement son bras trembla sur celui de la jeune femme, tandis que, comprenant bien, Geneviève portait la main à sa poitrine comme pour y comprimer les battements de son cœur.

Le dîner venait de s'achever gaiement ; on était au dessert, un domestique entra portant des lettres sur un plateau d'argent... qu'il présenta à M. de Quincy.

— Tiens ! du duc ! s'écria celui-ci, en regardant la première enveloppe.

« Nous allons donc avoir des nouvelles de cet excellent Salavedra, avec lequel je correspondais très amicalement et que je n'ai jamais vu... puisqu'il était en France lorsque j'étais si malade dans une de ses magnifiques haciendas du Brésil... »

« Voyons ! que nous apprend-il de nouveau, ce noble gentilhomme ? »

Et faisant sauter le cachet, il lut à haute voix :

« Mon cher ami,

« Je viens d'écrire cher ami, au lieu de cher monsieur... tant pis ! Je ne recommence pas ma lettre... »

« Ce titre, ne le méritez-vous pas depuis longtemps, depuis le jour, où, au péril de votre vie, vous avez sauvé ma petite Renée, enlevée comme otage par des nègres révoltés, dans les circonstances que vous savez ? »

« Je ne vous connais pas de vue... mais la gratitude que je vous ai vouée représente à mes yeux comme un parfait gentleman avec lequel j'ai, d'ailleurs, le plus grand désir de faire connaissance, et si je vous écris aujourd'hui, c'est précisément pour que vous m'y aidiez... »

« Ma fille a un désir fou d'aller voir la France ; moi-même serai on ne peut plus heureux de la revoir, et cette fois pour y rester longtemps, très longtemps, sinon pour y demeurer tout à fait.

« Voilà donc ce que je voudrais que vous fassiez :

« M'acheter ou me louer à Paris, m'acheter plutôt, un hôtel avenue des Champs-Élysées ou avenue du Bois, hôtel avec de grands salons où je puisse donner des fêtes dignes de l'immense fortune du duc de Salavedra... »

« Le prix, peu m'importe ! »

« Je suis assez riche pour aller jusqu'à deux, trois, quatre millions, autant de millions que vous voudrez... »

« Ayant l'intention de marier ma Renée là-bas, la question d'argent ne m'apparaît que comme tout à fait secondaire... »

« Je tiendrais aussi à ce qu'il y eût un jardin... »

« Sans doute, je n'exige pas qu'il ait l'ampleur de ceux de nos haciendas du Brésil, mais j'aimerais à ce qu'il fût assez grand pour pouvoir s'y promener sans être obligé de sortir de chez soi... »

« Une fois l'hôtel trouvé, ce qui ne tardera pas, j'en suis bien sûr, c'est encore à votre obligeance que j'aurai recours pour la meubler... »

« Quand je dis à vous, cette fois, je me trompe. »

« C'est à Mme de Quincy, que je n'ai pas non plus l'honneur de connaître, que je demanderai de vouloir bien s'occuper de l'ameublement et de tout l'aménagement intérieur de l'hôtel... »

« Elle est femme, elle doit donc avoir du goût, et je sais par Renée, qui a eu le grand avantage de la voir, il y a quelques années, qu'elle en a beaucoup... »

« Faites vite, car nous avons grand-hâte de partir. »

« Ici, nous faisons déjà tous nos préparatifs, et lorsque cette lettre vous parviendra, ils seront près d'être achevés. »

« Donc, aussitôt que vous nous aurez trouvé un abri dans cette jolie capitale qu'il me tarde de revoir, une dépêche, et nous nous embarquerons aussitôt... »

« Merci cher ami, pour la façon un peu cavalière avec laquelle je vous mets ainsi à contribution. Merci surtout à Mme de Quincy... à laquelle je vous prie de présenter et de faire agréer mes plus respectueux hommages, pendant que je vous serre très cordialement les deux mains. »

« Duc de Salavedra. »

« P.S. — Renée se rappelle au bon souvenir de son vaillant sauveur, et se fait une fête de le revoir bientôt, ainsi que votre chère femme dont elle se rappelle l'affectueuse courtoisie à son égard. »

« Ci-joint deux chèques en blanc sur le Crédit Lyonnais. »

« Vous y mettrez le chiffre nécessaire pour l'achat de l'hôtel et de son ameublement ; nous réglerons ensuite à mon arrivée à Paris. »

Justement, de Quincy devant aller à Paris le lendemain, il fut convenu qu'il s'occuperait immédiatement de chercher un hôtel remplissant les conditions exigées par le duc.

Et il trouverait, il en était bien sûr.

Quelle fantaisie ne peut-on satisfaire ici-bas, quand on peut, pour se l'offrir, disposer de plusieurs millions ?

Puis, l'on causa jusque vers dix heures ; après quoi, comme Julien était un peu fatigué du voyage, on alla se coucher...

Cette nuit-là, le sommeil de Geneviève fut peuplé de rêves roses.

Elle vit une église toute parée de fleurs.

Les vapeurs odorantes de l'encens capiteux montaient lentement, en spi-

rales bleuâtres, dans la clarté mystique des cierges.

Les grandes orgues, tenues par quelque prestigieux artiste, entonnaient un hymne triomphal.

Et là-bas, tout au fond, par-delà la foule compacte des assistants en habits de fête, au pied de l'autel, brillamment illuminé comme au jour des plus grandes solennités, apparut devant le prêtre, bénissant l'anneau nuptial, un couple agenouillé pieusement sur des coussins de velours : une blonde mariée, rayonnante de bonheur, qui ressemblait comme deux gouttes d'eau à Geneviève, à côté d'un grand et beau jeune homme, à la physionomie énergique et loyale, le portrait frappant de Julien de Quincy.

— Qui sait ? murmura-t-elle, lorsqu'elle se réveilla le lendemain matin de bonne heure, encore sous l'impression de ce rêve magique, qui sait ?
« Peut-être maman Berthe a-t-elle raison ? »

« Peut-être, un jour, serai-je Mme Julien de Quincy, à moins que, ajouta-t-elle, le proverbe n'ait raison, qui dit que les rêves sont menteurs... »

Mais secouant bien vite cette pensée mauvaise, elle s'habilla rapidement et descendit à la salle à manger assez à temps pour embrasser M. de Quincy entouré d'Alice, de Berthe et de Julien, qui partait pour Paris exécuter la commission dont l'avait chargé le duc de Salavedra.

Quatre heures après en sortant de son cercle, où il avait déjeuné, le mari d'Alice entra dans une des agences de location du boulevard de Malesherbes, et, s'adressant à un des employés, lui demanda s'il ne pourrait pas lui indiquer un bel hôtel à vendre de suite dans le quartier du bois de Boulogne ou des Champs-Élysées.

— Parfaitement, monsieur ; vous dites un bel hôtel ?

« Dans les deux cent mille... trois cent mille francs ? »

— Oh ! non, plus que cela, beaucoup plus que cela, répondit de Quincy : un million, deux, trois...

A ce chiffre magnifique, les employés de l'agence arrêtaient brusquement leur plume sur le papier, et, levant les yeux, contemplèrent curieusement le nabab qui possédait une aussi fantastique fortune.

— Ce n'est pas pour moi, rectifia modestement de Quincy...

« Pour un de mes amis, un riche Brésilien. »

L'admiration des gratte-papier avait tout de suite diminué pour de Quincy, mais s'était brusquement reportée sur le riche Brésilien.

D'ailleurs, le monsieur qui avait des amis possédant une semblable galette méritait tout de même quelque considération...

Et se levant :

— Monsieur, dit l'employé auquel s'était adressé Robert, lorsqu'il s'agit de sommes aussi fortes, c'est le patron lui-même qui à l'habitude de traiter l'affaire.

« Si vous voulez bien prendre la peine d'entrer par ici... »

Et s'effaçant, il introduisit le visiteur dans un superbe bureau, avec une immense table toute surchargée de papiers, et assis, tournant le dos à la cheminée, un homme d'une quarantaine d'années à l'oeil vif et intelligent, à la physionomie très avenante. C'était M. le directeur.

Devinant un client d'importance, celui-ci s'était obséquieusement levé, pendant que l'employé s'éclipsait, et indiquait un siège à de Quincy :

— Monsieur, demanda-t-il, que puis-je pour votre service ?

— Il s'agit de l'achat d'un hôtel.

— Pour vous ?

— Pour un de mes amis...

— Et ce monsieur voudrait mettre dans les ?...

— Un million, deux, ou même trois ça dépend... pourvu, toutefois, que ce soit très bien... excessivement bien...

« Des salons de réception surtout, car l'acheteur se propose de donner à Paris des fêtes qu'il veut brillantes et somptueuses. »

« Il est un peu pressé et voudrait ne pas attendre très longtemps. »

« Vous avez cela ? »

Le directeur avait pris un des dossiers qui encombraient sa table de travail, et, l'ouvrant...

— Ma foi, monsieur, vous pouvez bien dire que c'est votre bonne étoile qui vous a conduit chez moi aujourd'hui.

« J'ai précisément un hôtel qui conviendra à merveille à votre ami... »

« L'immeuble, un immeuble princier, rue de la Faisanderie, à quelques pas du Bois... appelé la Maison mauresque, parce qu'il a été construit pour un pacha colossalement riche, et qui a été depuis vendu à un prince russe. »

— Très bien !

— Il comprend : au rez-de-chaussée, une galerie de trente mètres sur huit, sur laquelle s'ouvrent trois portes à doubles battants donnant accès dans trois salons : deux grands et un petit...

« Quand je dis petit, souligna le patron en souriant, c'est relatif, bien entendu... »

« Ce petit salon a dix mètres sur sept une dimension dont se contenteraient bien des salons dénommés « grand » dans les plus beaux immeubles des boulevards. »

« Quant aux deux autres, ils ont chacun quatorze mètres sur douze, ce qui, vous le voyez, donne une assez belle superficie comme mètres carrés. »

— En effet...

— Toujours au rez-de-chaussée, une salle à manger pouvant contenir cent personnes au moins... office... salle des

gens... vastes cuisines dans les sous-sols.

« Au premier étage : une immense salle de billard... dix chambres à coucher, chacune avec son cabinet de toilette, et trois salles de bain... »

« Au second... vaste lingerie... plusieurs penderies... avec une dizaine d'autres chambres... »

— C'est, en effet, très grand.

— Immense...

« Votre ami a sans doute une très nombreuse famille ? »

— Non, ils ne sont que deux : sa fille et lui...

— Diable ! Ils auront de la place !

— Il y a un jardin ?

— De quatre mille mètres... avec pelouses et grands arbres...

— Écuries et remises, bien entendu ?

— Deux écuries pour huit chevaux et une remise pouvant contenir... deux voitures et quatre automobiles...

— Parfait ! Le prix ?

— Seize cent mille francs.

— Je crois que ça ira...

— Si ce prix-là n'effraie pas votre ami, sûrement...

« Je vous le répète, c'est là une habitation princière... »

« D'ailleurs, je vous l'ai dit, après le pacha qui l'a fait construire, et une grande horizontale qui n'y est restée que très peu de temps, c'est un prince qui l'habitait, il y a deux mois à peine, Boris Dablockoff. »

— Le prince russe ?

— Lui-même... Il vient d'être attaché, il y a quelques semaines à la maison militaire du tsar... alors...

« Y a-t-il de l'indiscrétion à vous demander comment se nomme votre ami ? »

— Aucune... D'ailleurs, vous le sauriez toujours, puisque l'acte de vente doit être fait en son nom...

— C'est vrai...

— Le duc de Salavedra.

— Le grand seigneur brésilien ?

— Vous le connaissez ?

— De réputation.

« Une des fortunes les plus colossales de l'Amérique du Sud, à ce qu'il paraît. »
« L'hôtel du prince fera très probablement son affaire. »

— On peut visiter ?...

— Tout de suite, si vous voulez...

— Avec plaisir.

Le directeur de l'agence avait sonné... un groom entra :

— Lucien... un taxi-auto...

— Bien monsieur...

Un instant après, tous deux sortirent : le patron donnant l'adresse au wattman : 180, rue de la Faisanderie, et en quelques minutes, ils étaient arrivés...

L'agent de location n'avait rien examiné...

L'hôtel était superbe et d'un effet vraiment grandiose...

Le jardin, plein de fleurs et bien entretenu, ne déparait pas l'ensemble de cette demeure princière...

C'était cher, très cher, évidemment, mais suivant une location populaire, on en avait bien pour son argent...

— Eh bien ? questionna le directeur de l'agence, ça vous va ?

— Ça me va...

— Alors ?...

— Faites préparer, aujourd'hui même, l'acte de vente...

« L'hôtel me semble n'avoir besoin d'aucune réparation. »

— D'aucune, monsieur, il a été remis complètement à neuf il y a à peine un an.

— Alors, on pourrait emménager tout de suite ?

— Demain, si vous voulez, même si l'acte n'était pas signé.

« M. le duc de Salavedra peut se considérer, dès cette minute, comme le propriétaire de l'hôtel... »

— Non, dans deux ou trois jours seulement...

« C'est ma femme qui est chargée de le meubler, et nous sommes en ce moment à la campagne... »

— Comme il vous plaira...

Et tous deux se séparèrent après avoir pris rendez-vous pour dans trois jours afin de terminer.

Une demi-heure après, de Quincy télégraphiait au duc :

« Ai trouvé hôtel magnifique, rue Faisanderie... Seize cent mille francs... Le meublerons de suite... Pouvez partir quand vous voudrez... Meilleures amitiés tous les deux. — Quincy. »

L'ameublement de l'hôtel de Salavedra, combiné par Alice, aidée par Berthe, et même par Geneviève, demanda trois semaines à peine.

Lorsque l'on peut dépenser sans compter, ça va vite...

Ajoutez à cela que l'on se trouvait à la fin de juillet, c'est-à-dire à un moment de l'année où tapissiers et grands magasins voient la plus grande partie de leur clientèle émigrer vers la mer, la montagne ou la campagne, et voilà expliquée la rapidité quasi vertigineuse avec laquelle, en un espace de temps relativement court, avait été aménagé d'une manière impeccable un intérieur confortable et luxueux, digne en tous points du riche personnage qui devait venir l'habiter...

Puis, on repartit pour le château, où l'on devait rester jusqu'au 15 octobre.

C'est M. de Quincy qui, seul, viendrait à Paris voir le duc de Salavedra, lequel devait arriver dans quelques jours.

Alice et Julien ne feraient connaissance avec le noble Brésilien qu'à leur retour à Paris, pour la saison d'automne.

Dans la deuxième quinzaine d'août, par une radieuse matinée d'été, le duc et Renée débarquèrent à Dieppe... et, de là, sautèrent immédiatement dans l'espress qui devait les mener à Paris.

QUE répondriez-vous ?

Q. — Qu'est-ce qu'un Tartufe ?

R. — C'est un dévot hypocrite, capable de tous les crimes sous le manteau de la religion. Titre de l'une des pièces de Molière.

Q. — A qui devons-nous : Je suis Gros-Jean comme devant ?

R. — Au fabuliste Jean La Fontaine.

Q. — Que signifie : « Tenir la dragée haute » ?

R. — Faire payer cher à quelqu'un ce qu'il désire. Ce jeu consiste à attacher une dragée à un fil au bout d'un bâton et à l'élever brusquement quand on va la saisir.

Q. — Qu'y a-t-il de sous-entendu dans : coucher sur la dure ?

R. — Coucher sur la terre dure, sur une planche dure.

Q. — Que signifie : « Montrer ses ergots » ?

R. — C'est se fâcher, prendre un ton arrogant. Quand il chante ou se fâche, le coq se lève ainsi sur ses ergots.

Q. — Que veut dire : avoir de l'esprit d'escalier ?

R. — C'est penser trop tard à une chose, avoir l'esprit lent. Ce n'est qu'en descendant l'escalier qu'on pense à ce qu'on aurait dû dire.

Q. — Qu'est le coup de l'étrier ?

R. — C'est ce que le voyageur, en signe d'adieu, boit au moment du départ.

Q. — Qu'est-ce que sentir le fagot ?

R. — C'est avoir des sentiments qui frisent l'hérésie ; des sentiments qui, au moyen âge, auraient conduit au bûcher, fait allumer le fagot.

Et, tout bas, Salavedra se remémorait les tristes événements accomplis dix-sept ans auparavant.

Il se revoyait, arrivant dans la coquette station balnéaire, par une pluie battante, allant chez les Poulain dans une mauvaise carriole trainée par une haridelle poussee...

Il se rappelait son arrivée à la ferme, son départ avec Renée enveloppée frioleusement dans sa petite cape de bébé d'un an... puis le bateau manqué, son départ pour l'Angleterre, toujours avec la miochette qui le regardait, sans comprendre, avec ses grands yeux effarés et enfin, le même soir, son embarquement, en Angleterre, en troisième classe, sur un navire, sauvé providentiellement des flots, ainsi que nous l'avons lu dans l'un des chapitres de notre première partie...

Et à présent, c'est en grand seigneur, plus de cent fois millionnaire, qu'il fouillait à nouveau ce sol qu'il avait quitté si triste, presque misérable, il y avait de cela dix-sept ans...

Jean Villeroy, le pauvre diable d'autrefois, était aujourd'hui le puissant duc de Salavedra!

On approchait... il regarda plus attentivement encore.

Comme l'éclair, le train passa...

Mais pas assez vite cependant pour que Jean n'eût pas la vision très nette de l'humble maisonnette dont le souvenir était resté gravé dans sa mémoire, comme s'il l'avait quittée quelques jours auparavant seulement.

Elle était là... toujours la même... enfouie dans les feuilles des arbres, comme un nid discret d'amoureux.

Amoureux!... Ils l'étaient alors...

Il l'aimait tant, sa Berthe!

Oh! oui, il devait l'aimer bien fort... puis, dix-sept ans après, malgré sa trahison, — erreur monstrueuse, nous le savons, — il l'aimait toujours!

Et son imagination, cette folle du logis qui, elle, ne vieillit pas, se mit à vagabonder dans le tohu-bohu de ses souvenirs...

Ah! ce n'était plus le duc de Salavedra, en ce moment, cet homme aux cheveux grisonnants dont la fortune immense pouvait rivaliser avec celle d'un roi; non, il était redevenu le pauvre jeune homme d'autrefois, Jean Villeroy, le modeste employé, petit inspecteur d'une compagnie d'assurances... mais plus riche d'avenir qu'il ne l'était en ce moment de billets de banque, de piastres et d'or!

Mais, brusquement, le charme cessa... La lourde machine venait de franchir les fortifications, de pénétrer dans Paris; la réalité le saisit...

Non, tout ce qui s'était passé depuis lors, ce n'était pas un rêve... pas plus ce qui lui était arrivé d'affreux, que la fortune soudaine qui lui avait si royalement souri...

Dans sa vie, il y avait bien quelques rayons de soleil, et des larmes, beaucoup de larmes, celles-ci ne pouvant, hélas! être effacées par ceux-là!

Le train, entré bruyamment en gare, venait de stopper...

Tout à l'enchantement d'être enfin dans ce Paris dont elle rêvait depuis si longtemps déjà, la petite duchesse s'apprêtait à sauter sur le quai de débarquement, lorsqu'une voix bien connue retentit à son oreille, tandis qu'une main se tendait galamment pour l'aider à descendre.

— Bonjour, mademoiselle Renée; vous avez fait un bon voyage?

C'était Robert de Quincy...

— Oh! monsieur de Quincy! s'écria-t-elle galement en sautant à terre, légèrement appuyée sur les doigts de Robert...

Et, se tournant vers le duc;

— Père, regarde donc, c'est notre ami, M. de Quincy.

« Est-il assez gentil de s'être dérangé pour venir au-devant de nous... »

Le mari d'Alice avait embrassé Renée, qui lui avait gentiment offert ses deux joues; il serra cordialement les mains de Villeroy, puis:

— Oui... nous n'avons amené avec nous que Manuela, la femme de chambre de ma fille...

« Quelques autres de nos domestiques viendront plus tard. »

« Au fait, vous la connaissez, Manuela, paraît-il? »

— Mais oui, appuya Renée, vous vous rappelez bien, Manuela, cette pauvre femme à laquelle vous vous êtes tant intéressé, lorsque je voulais la chasser?

— Ah! oui, oui... je me souviens, répondit de Quincy.

Et tout bas, il ajouta:

— Mais c'est Rose!

— Tenez! d'ailleurs, la voici, continua la petite duchesse...

Sur un signe de sa petite maîtresse, elle s'était approchée...

A la vue de Robert, elle ne put réprimer un léger tressaillement.

Mais, se ressaisissant aussitôt, sans que personne s'en fût aperçu, elle s'avança, et, discrètement, se tint à distance respectueuse derrière eux, tandis que le duc, sa fille et M. de Quincy, se dirigeaient à pas lents vers la sortie de la gare en continuant de causer...

— Alors, notre hôtel? questionna le duc.

— Il est vraiment aussi beau que nous l'annonçait votre dépêche? ajouta Renée.

— Plus encore, mademoiselle.

« D'ailleurs, dans quelques instants vous allez pouvoir vous en assurer par vous-même et voir que je ne vous ai pas menti. »

— Oh!... menti!... se récria-t-elle.

— Que je n'ai rien exagéré, si vous préférez.

Tous trois avaient descendu les larges marches de l'escalier menant à la cour du Havre; de Quincy fit un geste de la main, et une magnifique quarante-chevaux vint vers eux, puis,

après avoir décrit une courbe savante, s'aligna magistralement le long du trottoir.

— Votre auto?... demanda Salavedra.

— Non... la vôtre...

« J'ai pensé que vous en auriez besoin tout de suite, et je vous en ai achetée une qui, je l'espère, vous satisfera complètement. »

« D'ailleurs, la preuve qu'elle est bien à vous... »

Et, s'approchant, le duc et Renée purent voir, sur la portière, un écusson représentant les armes et la couronne ducale de l'antique maison des seigneurs de Salavedra.

— Vous venez avec nous?... interrogea Renée.

— Mais certainement...

« Je veux être le premier à entendre votre blâme, si l'hôtel et l'ameublement ne vous plaisent pas, vos éloges si, au contraire, ce que j'espère, vous êtes contente de votre fourrier. »

Manuela — c'est sous ce nom que nous désignerons désormais Rosette — s'étant approchée, on lui donna l'adresse en lui disant de s'y faire conduire en taxi-auto.

Puis, nos trois personnages montèrent à leur tour dans leur quarante-chevaux.

Le rapide véhicule évolua, sans une secousse, sans la moindre trépidation, prit la rue de la Pépinière, s'engagea dans le boulevard Haussmann, arriva en quelques minutes à la place de l'Etoile, obliqua vers l'avenue du Bois, la suivit presque jusqu'à la grille du Bois, tourna à gauche et, arrivé rue de la Faisanderie, stoppa devant la masse imposante qui constituait l'hôtel du duc de Salavedra.

Un concierge bien stylé, un suisse, plutôt, ouvrit à deux battants la lourde porte; l'auto roula sur le fin gravier des allées, s'arrêta devant le perron aux marches de marbre, et tous trois pénétrèrent dans l'intérieur.

Lorsque, une heure après, M. de Quincy quitta l'hôtel afin de prendre le train

qui devait le ramener au château, ce fut un concert ininterrompu de louanges et de remerciements qui l'accompagna jusqu'à l'auto, dans laquelle on voulut absolument le conduire à la gare.

Le duc et Renée étaient ravis, émerveillés... tant sur le choix de l'hôtel que sur la délicatesse véritablement artistique avec laquelle meubles, tentures, tableaux, objets d'art, tout enfin, avait été acheté et mis en valeur...

Et comme Salavedra chargeait de Quincy de porter à Alice, sa femme, tous ses compliments les plus flatteurs pour leur installation:

— Soit! dit Robert, tous ces compliments, je les accepte, et même je conviens sans fausse modestie qu'ils sont bien mérités; mais il faut rendre à César ce qui appartient à César, et en arrivant au château je les partagerai entre ma femme et son amie Berthe...

— Berthe! répéta vivement Salavedra... comme si ce prénom l'avait frappé violemment au cœur...

Mais son émotion dura à peine, et l'on prit congé...

Auparavant, on avait convenu d'une chose...

Sur le conseil de son médecin, le duc devait aller au Mont Dore pour y soigner un restant de bronchite contractée dans une de ses randonnées dans la prairie ou la forêt vierge, à la chasse des fauves qui pullulent au Brésil...

Cela les mènerait jusque vers le commencement de septembre.

Sans doute, ils iraient ensuite passer trois semaines à la mer, à Dinard, ou à Trouville; bref la connaissance de Mme de Quincy ne se ferait guère qu'à la rentrée de leur château, dans la première semaine d'octobre...

A cette époque, ou au plus tard quelques jours après, le duc se proposait de donner un grand bal costumé et masqué où il convoquerait l'élite de la société parisienne...

C'est là, si l'on n'avait pu se voir avant, que M. de Quincy lui présenterait sa femme...

Puis l'on promit de s'écrire de temps en temps, et l'on se sépara...

Le soir même, Robert rentrait au château...

Et comme tous l'interrogeaient à qui mieux mieux...

— Ah! mes enfants! s'écria-t-il, ce que ça leur en a bouché un coin, au duc et à sa rejetonne!

« L'installation, surtout... Ils en étaient babas! »

« Mais là, par exemple, j'ai été très chic... »

« J'ai dit que les compliments sous lesquels on m'accablait, pour les transmettre à Alice seulement, il fallait les partager avec une nommée Berthe... »

« Ah! c'est que je suis juste, moi! »

— Et vous ne vous appelez pas Aristide! s'écria Geneviève.

— Non... j'ai déjà trois prénoms: Robert... Charles... Paul, ça me suffit...

Puis, comme la cloche du dîner sonnait pour la deuxième fois, on se rendit dans la salle à manger, où, bien entendu, ce furent le duc de Salavedra et sa fille qui firent tous les frais de la conversation.

Le duc de Salavedra!

Pauvre Berthe!... Si elle avait su!

III — Une rencontre inattendue

Le visage désagréablement chatouillé par un rayon de soleil qui traversait librement la vitre sans rideau, ce matin-là, Alcide grogna en se réveillant:

— En v'là une idée d'avoir ouvert les volets!

— Plains-toi donc! Monsieur s'éveille à dix heures, et il n'est pas content!

— Dix heures déjà!

L'HOROSCOPE DU "SAMEDI"

(Nouvelle série)

4	5	2	6	3	8	4	2	5	6	3	4	2	7	5	3
D	A	U	O	S	U	O	N	I	N	O	N	E	V	D	Y
7	4	3	6	5	2	7	4	3	6	2	5	8	4	3	7
O	N	E	V	E	G	U	E	Z	O	R	Z	N	Z	P	S
7	4	2	6	3	4	5	8	2	4	3	6	5	7	2	8
N	L	O	U	L	E	A	L	S	B	U	S	V	E	S	O
5	3	6	4	8	2	5	3	7	4	8	2	5	6	3	4
O	S	E	O	N	E	T	C	L	N	G	D	R	N	O	E
3	4	8	2	6	5	3	7	4	2	5	6	3	8	7	5
U	X	V	E	V	E	R	I	E	P	B	I	A	O	S	O
8	5	3	7	8	2	5	7	4	8	3	2	5	7	4	6
Y	N	G	E	A	E	H	Z	M	G	E	N	E	P	P	E
5	7	7	3	2	7	4	7	5	7	2	8	7	7	4	3
U	A	S	U	S	A	L	S	R	S	E	E	E	Z	E	X

Comptez les lettres de votre prénom. Si le nombre de lettres est de 6 ou plus, soustrayez 4. Si le nombre est moins de 6, ajoutez 3. Vous aurez alors votre chiffre-clef. En commençant au haut du rectangle pointez chaque chiffre-clef de gauche à droite. Ceci fait, vous n'aurez qu'à lire votre horoscope donné par les mots que forme le pointage de votre chiffre-clef. Ainsi, si votre prénom est Joseph, vous soustrayez 4 et vous aurez comme clef le chiffre 2. Tous les chiffres 2 du tableau ci-dessus représentent votre horoscope.

Droits réservés 1945, par William J. Miller, King Features, Inc.

« Ah! dame! t'as été plus matinale que ça, toi, la Môme ?
— Faut bien.
— Qué qu't'as fait, depuis ce matin ?
— Ma caisse...
— Ça n'a pas dû être long ?
— Sur que Rothschild met plus de temps que ça à faire la sienne...
— Et il nous reste ?
— Un louis d'or et deux pièces de cent sous... »

« Avec ça, et en ne faisant pas trop les imbéciles, on peut voir venir...
— Venir quoi ?
— On ne sait jamais...
— C'est qu'il me tarde d'avoir quelque chose à faire.
— Quelle chose ?
— Eh! voilà le chiendent; les patrons sont curieux aujourd'hui; pour vous embaucher, on vous demande des papiers, et alors... »

« Eh! oui, pardine !
— Pourtant, je peux pas accepter cette vie-là plus longtemps.
« Depuis près de trois mois qu'on s'est mis ensemble, je n'ignore pas que c'est toi qui me nourris avec la galette que t'ont rapportée ta toquante, ta chaîne et deux ou trois bagues que t'as vendues à un bijoutier... »

« Mais ce pain-là, il me semble bien amer, tu sais !...
« Tout... mais vivre aux crochets d'une femme, ça, non, jamais !
— Bah! tu me rendras ça plus tard, quand t'auras une affaire.
— Laquelle, encore une fois, laquelle ?
— Je sais pas... Mais quelque chose me crie que ça ne tardera pas... »

« Tu te rappelles ce que je t'ai dit le soir où pour la première fois on est parti tous les deux ?
« Je t'ai dit : une fois ta main guérie, tu verras, à nous deux, on fera des machines épatantes; t'es d'attaque, je suis pas une bête, ça ira tout seul... »

« Et j'ai ajouté :
« — Je veux qu'avant six mois, tu sois habillé comme un proprio et que ta Môme ait des complets tailleurs chics et des chapeaux à plumes comme toutes les gonzesses huppées qui font de l'œil aux messieurs dans les music-halls...
— Et tu vois, on est toujours des purotins, hélas !
— Je t'ai dit : six mois... il n'y en a pas encore trois !
« Ça viendra peut-être plus tôt qu'on ne croit, encore... »

« Mais puisque tu n'as rien à faire... repose-toi pendant que je travaille.
— A quoi ? interrogea-t-il, en la voyant reprendre le tabouret sur lequel elle était assise et se plonger dans la lecture d'un journal.
— A ça ! répondit-elle, en lui montrant la feuille.
— Mâtin ! un journal de la haute : le *Figaro* !... trois ronds... tu te mets bien !
— Et celui-ci... fit-elle, en lui en montrant un autre qu'elle n'avait pas encore déplié... Le *Gaulois* ! Trois ronds aussi... »

« C'est ce que t'appelles être raisonnable, quand, avec son *Petit Parisien*, on est encore mieux renseigné pour un sou ?
— Tu parles comme une pioche, mon p'tit homme chéri.
« Avec ces six ronds, vois-tu, on risque de gagner des mille et des mille...
— Comprends pas...
— Parce que t'arrives de ta province, mon pauvre cher.
« Qu'est-ce que tu faisais dans la vie avant tes promenades à Clermont ?
— J'étais fermier.
— C'est ça, t'es pas à la coule des choses du grand monde.
« T'avais de la famille ?
Le visage d'Alcide se rembrunit subitement :
— Oui... une gosse qui est morte, et une femme qui l'est sans doute aussi... »

La Môme eut un mouvement d'apitoiement.

— Faut pas m'en vouloir, j'pouvais pas savoir.

« Mais pour en revenir à ces canards, continua-t-elle en montrant les journaux, sais-tu seulement c'est que les déplacements et villégiatures ?
— Villégiatures ? répéta Alcide, qui ne comprenait pas... »

— Oui... ça veut dire les gens qui s'en vont, l'hiver, dans le Midi, où qu'il y a du beau temps, du soleil, tandis que nous, ici, on pourrait sous la pluie... les pattes dans la neige ou dans la crotte.
« Et, l'été, quand nous grillons à Pantruche, au milieu de la poussière ils s'esbignent se rafraîchir au bord de la mer ou dans les montagnes.
— Et ça t'intéresse ?
— Enormément ; c'est épatant ce qu'on trouve des trucs à faire en se tenant au courant de ce que font les gens, parce que, pour aller barboter leur piaule, c'pas, vaut mieux qu'ils soient pas là ; on est plus à l'aise pour travailler.
« Alors ça, vois-tu, ça vaut mieux que tous les potins qu'on peut ramasser chez les concierges et chez les voisins.
« Eh bien ! y es-tu, maintenant, mon poteau ?
Elle avait repris sa lecture.
Son œil exercé allait chercher à leur place habituelle les rubriques qui l'intéressaient et qu'elle lisait avec une scrupuleuse attention.
— Vois-tu, lui dit-elle, ces feuilles-là, c'est commode parce que la mise en pages, comme ils disent dans le métier, est claire et qu'on s'y retrouve tout de suite.
Tout en parlant, elle ne perdait pas un mot de ce qu'elle lisait, et tout à coup une exclamation lui jaillit des lèvres :
— Oh ! ça, par exemple, murmura-t-elle, ça, ça serait épatant, si on pouvait...
— Qu'est-ce qui t'arrive ? interrogea Alcide, en baillant.
— C'est qui m'arrive ? écoute un peu, mon poteau, et tu jugeras.
« V'là ce que dit le *Figaro* dans ses renseignements mondains :
« Le duc de Salavedra, ce grand seigneur brésilien, arrivé il y a un mois environ, à Paris, vient, de retour d'une cure au Mont-Dore, de quitter, après quelques jours seulement de séjour dans la capitale, sa splendide résidence de la rue de la Faisanderie, connue sous le nom de la « Maison mauresque », pour aller se fixer à Trouville, dans une merveilleuse villa qu'il a louée jusqu'au commencement d'octobre.
« A cette époque, l'heureux milliardaire se propose de pendre la crémallière dans son somptueux hôtel, en invitant le dessus du gratin du grand monde parisien à une fête féerique, dont nous donnerons les détails quand le moment sera venu.
« On sait que la « Maison mauresque », cadeau royal d'un pacha colossalement riche à une horizontale de grande marque, a été, à la suite de grands revers de fortune, vendue, il y a deux ans par sa propriétaire à un riche prince russe qui, appelé en Russie auprès du tsar, vient lui-même de la céder récemment au duc de Salavedra... »

— Eh bien ! mon poteau, questionna la Môme Tartine, sa lecture finie, qu'est-ce t'en dis ?
— Moi ! qu'est-ce que tu veux que j'en dise ?
« Il te passionne, le duc de... je ne sais pas comment ?
— Salavedra...
— Tu le connais ?
— Ni des lèvres, ni des dents... »

« Mais la « Maison mauresque », j'te crois, que je la connais ; je l'ai habitée pendant près d'un an.
— Toi ?
— Oui, car faut que je te dise, j'ai été femme de chambre dans le temps ; oui, au service de la donzelle dont on parle dans le journal, une grue épatante, qu'est morte depuis à l'hôpital, Léona d'Epineuil, qui figurait aux Folies-Bergères, dans les revues de fin d'année.
« Eh bien ! comprends-tu ?
— C'est assez clair ; ce qui l'est moins, c'est que ça t'intéresse autant que ça.
La jeune femme haussa dédaigneusement les épaules.
— Non, c'qu't'es gourde tout de même mon pauvre poteau, quand t'es pas soûl !
« Comment ! tu vois pas qu'est la fortune qui s'amène en douceur, en faisant une risette à la Môme Tartine et à son ami Alcide ?
— Faut pas m'en vouloir, j'pouvais pas savoir.
« Voyons, secoue-toi un peu les méninges, et réfléchis.
« V'là un nabab qui quitte Paris, et y s'trouve que la piaule qu'il abandonne, et qui doit être pleine de chose bath, j'la connais comme ma poche, et tu trouves que le bon Dieu n'a fait rien pour nous ?
« Veux-tu que je te dise, Alcide ?
« T'as pas de religion !
Elle avait lancé ses journaux à la volée, et galopait à travers la pièce, les plis de son mauvais peignoir d'indienne, pincés comme ceux d'une robe entre le pouce et l'index, esquissant une valse chaloupée du plus caractéristique effet...
Puis, s'arrêtant, essoufflée, et prenant une résolution :
— Moi, j'suis partisan de battre le fer quand il est chaud, déclara-t-elle.
« Donc, voilà ce qu'on va faire.
« Toi, t'as pas besoin de sortir, vaut mieux te reposer.
« D'abord, tu ne me serviras à rien... et puis quand je te conduirai dans le grand monde, je veux que tu sois un peu mieux frusqué que ça...
— Et toi ?
— Moi, je vais faire un tour du côté de la rue de la Faisanderie, histoire de me remettre les choses en mémoire, et de m'assurer par mes propres quinquets que rien n'a changé dans le quartier...
« C'est, comme on dit chez les soldats, aller en reconnaissance.
Tout en parlant, elle procédait à une toilette minutieuse.
Sous les efforts de la brosse, ses cheveux rebelles s'assouplissaient et consentaient à se masser sur la nuque en un chignon moins tapageur qu'à l'ordinaire.
Un coup de serviette trempée d'eau faisait disparaître le maquillage grossier des yeux...
C'était une véritable transformation.
Le museau mis ainsi au naturel, on eût dit, à voir la Môme Tartine, un de ces gentils trotteurs comme en fourmillent les ateliers parisiens...
D'un vieux carton à chapeau, elle avait tiré une paire de souliers à talons moins excentriques que ses anciens vernis de « travail », comme eile disait en rigolant, et du même carton, un canotier très simple, orné d'un seul ruban bleu, qu'elle planta gentiment sur la tête.
Ainsi coiffée, elle était mignonne à croquer.
Alcide la regardait avec deux yeux flamboyants.
— T'es chouette, y a pas ! déclara-t-il avec admiration...
— Crains rien, vieux poteau.
« Que ça réussisse seulement notre combine avec le duc milliardaire, et tu verras si ta Môme ne sera pas plus chouette encore... »



Opération "écureuil"

NOUS SAVIONS que l'aluminium est utilisé pour faire des membres artificiels, des béquilles et autres appareils pour mutilés. Or, on nous apprend d'Angleterre que ce métal moderne a trouvé une nouvelle et singulière application : il paraît qu'un résident de Twickenham, ayant trouvé un écureuil qui s'était cassé la patte, lui mit deux attelles de bois. Le rongeur les ayant promptement dévorées, le brave homme les remplaça par deux éclisses en aluminium... et l'écureuil guérit malgré lui !
Ce n'est qu'un autre exemple de l'utilité apparemment illimitée de l'aluminium. Et il aide à expliquer pourquoi la compagnie Alcan est en train d'accroître sa capacité de fabrication dans la province de Québec, et d'ériger une nouvelle fonderie en Colombie britannique, Aluminum Company of Canada, Ltd. (Alcan).

Avez-vous des cadeaux à faire ?

Ne cherchez pas plus longtemps. Abonnez vos parents et amis aux 3 grands magazines : *Le Samedi*, *La Revue Populaire* et *LE FILM*.

Remplissez NOS COUPONS D'ABONNEMENT.

Coupon d'abonnement		Le Samedi	
Canada		1 an	\$3.50
États-Unis		1 an	\$5.00
		6 mois	2.00
		6 mois	2.50
☐ IMPORTANT : — Indiquez d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.			
Nom			
Adresse			
Ville			
Province			
POIRIER, BESSETTE & CIE, LTÉE 975-985 rue de Bullion MONTREAL 15, P.Q.			

Il commençait à comprendre; il demanda, un peu inquiet:

— Alors, pour le duc, il faudrait?

— Dame! tu ne t'imagines pas qu'il viendra lui-même, en personne, nous porter quelques petits souvenirs dans son auto, à domicile?

«Alors, faudra bien y aller de notre petite visite...»

Et brusquement:

— Mais, ma parole, on dirait que tu renâcles?

«T'as donc pas un sou d'ambition pour ta gosse?»

«Ça te plairait pas de la voir lingée et nippée comme une typesse de la haute?»

«Faudrait l'dire; parce qu'alors je pourrais peut-être bien voir à retrouver Mon Mignon.»

«En v'là un qu'est d'attaque, lui, et qu'a pas froid aux chasses...»

— Eh! bien, et moi? gronda Alcide en lui mettant sous le nez sa main à laquelle manquait le doigt qu'il s'était si crânement coupé pour elle chez M. Eugène.

— Oui... entendu... t'es bath aussi! j'plaisante, et j'te gobe tout plein!

«Maintenant, fais du pagnot!»

«Moi! j'm'trotte et j'rapplique avec la boustiffe...»

«On briffera ici, hein! comme des amoureux?»

«On sera plus à l'aise pour causer.»

Et après une dernière caresse, elle s'envola, légère et gaie comme une oiseau, l'esprit tout plein de l'expédition qu'elle projetait, voyant déjà papilloter devant ses prunelles les mille brimborions qu'il lui serait possible de s'offrir, entendant bruire comme une cascade joyeuse de louis.

Au-dehors, elle prit une allure de promenade, s'évertuant à marcher posément, en femme convenable, si bien que les commerçants des environs, qui cependant connaissaient la Môme Tartine, hésitaient à mettre un nom sur son visage.

Et elle riait sous cape, amusée de cette métamorphose, qui n'était pas de sa part un simple caprice, mais bien un entraînement indispensable à l'opération qu'elle allait tenter...

Lorsqu'elle avait quitté le quartier du Bois, à la suite de la déconfiture de sa maîtresse, Irène Pommier, aujourd'hui la Môme Tartine, était encore une fille comme il faut, qui n'avait laissé auprès des fournisseurs où elle fréquentait, que d'excellents souvenirs...

Il s'agissait de reparaitre devant ces gens-là, sans leur laisser soupçonner la nouvelle existence qu'elle menait depuis qu'on ne l'avait vue, puisqu'elle se proposait d'obtenir d'eux les renseignements nécessaires à la bonne réussite de ses projets.

Pourvu toutefois qu'il n'y eût pas eu beaucoup de chambardement dans le commerce du quartier!

Si elle allait ne plus retrouver les mêmes gens? C'est ça qui serait une déveine!

Au fur et à mesure qu'elle approchait de l'avenue du Bois, la Môme ralentissait le pas, s'évertuant à conserver son air paisible et ingénu.

Enfin, elle s'engagea dans la rue de la Faisanderie, et tout de suite, la mercière qui était sur le seuil de sa boutique, l'ayant reconnue, l'arrêta:

— Eh! mais, c'est mademoiselle Irène!

«Comment ça va, depuis qu'on ne vous a vue? Entrez donc un moment...»

— C'est que je suis un peu pressée, madame Mirandol.

— Bah! entrez tout de même, insista la mercière en la prenant amicalement par la main...

Elle se laissa faire violence et entra, expliquant;

— J'ai servi à l'étranger, en Belgique; une place de près de trois ans, hein! c'est un bail; mais de si braves gens!

«Alors, c'est pour ça qu'on ne m'a pas revue.»

«Je suis arrivée seulement il y a quatre jours.»

— C'est donc ça; nous causons de vous la semaine dernière, avec la fem-

me de M. Lesage, vous savez le boucher de la rue de Longchamp, qui s'étonnait de ne plus vous voir.

— Ah! les Lesage sont toujours là?

— Toujours! d'ailleurs, depuis votre départ, il n'y a guère eu de changements, sauf cependant que l'hôtel de votre ex-patronne, la «Maison mauresque»

a été vendue à un étranger, une espèce de richard américain.

— Ah bah! fit la Môme Tartine avec une indifférence parfaitement jouée, si richard que ça?

— Ah! oui, et pas seulement des millions, des milliards!

«C'est extraordinaire ce qu'il y a eu de tapissiers dans l'hôtel pendant un mois.»

— Il a dû en dépenser une galette!

— Des flottes! Il paraît que c'est sa demoiselle qui exige tout ça...

«Pas commode, à ce que j'ai entendu dire, et gâtée par son père, faut voir comme; mais mauvaise comme une gale avec les domestiques.»

«La femme du concierge nous disait qu'il y avait là-dedans une pauvre diablesse de femme de charge, dont elle a fait son souffre-douleur, et qui est malheureuse comme les pierres.»

— Si c'est Dieu possible! murmura la Môme Tartine avec une compassion admirablement jouée.

«Seulement, ajouta-t-elle, ce doit être joliment bon pour le quartier, un nabab comme ça!

— Je vous crois!

«Malheureusement, ils viennent de partir pour Trouville où ils achèveront de passer la belle saison.»

«Pendant ce temps-là, nous autres, les fournisseurs de Paris, nous nous tapons...»

— Mais ils viennent bien un peu de temps en temps?

— Jamais! sauf le concierge et sa femme, pas un domestique...

— Du quartier? le concierge?

— Non... c'est un vieux bonhomme qu'il a pris, dit-on, par charité... et qui est présentement dans son lit, perclus de douleurs...

«Même, qu'on dit comme ça, que c'est vraiment pas prudent de laisser à la garde d'un infirme un hôtel comme ça, qui est plein de choses précieuses, et qui pourrait être cambriolé par un enfant...»

— Oh! protesta la Môme avec conviction, de mon temps... n'aurait pas fallu s'y frotter.

«Vous vous rappelez, y avait des chiens qui n'étaient pas bons.»

— Oui, je me souviens... mais eux, ils n'en ont même pas un, de cabot.

«Aussi, on apprendrait un de ces matins que les monte-en-l'air ont rendu visite au milliardaire, que dans le quartier personne n'en serait surpris...

— Oh! non, ce n'est pas possible; ils ont dû prendre leurs précautions.

«Ainsi, la petite porte des communs qui donne sur le boulevard Flandrin, ils l'ont certainement condamnée?»

— Rien du tout, que je vous dis...

«C'est à ne pas croire, et cependant c'est comme ça...

«L'autre jour, par curiosité, nous sommes allés voir, mon mari et moi...

«On entrerait là-dedans comme dans un moulin...»

— Après tout, tant pis pour le milliardaire, affirma la Môme en haussant les épaules, et vous auriez tort de vous biler pour lui...

Puis, se levant:

— Maintenant, je me sauve, je me suis mise en retard à bavarder comme ça: à un de ces jours!

— Oui... à présent que vous voici revenue à Paris, il ne faut pas que vous abandonniez les amis.

La Môme s'envola...

Une fois dehors, elle poussa un soupir de soulagement.

C'était joliment bon pour son plan, ce qu'elle venait d'apprendre là.

Si on pouvait entrer dans l'hôtel comme dans un moulin, sûr qu'ils seraient des imbéciles, Pur Jus et elle, de ne pas venir moudre leur grain dans ce moulin-là.

Un peu plus loin, elle entra chez le boucher, qui la recevait également à



LES INVENTIONS ET DECOUVERTES

LA GRAVURE EN CREUX

par HENRI ISELIN

LA GRAVURE est peut-être de tous les arts celui qui a été le premier mis en pratique; on trouve, en effet, différentes pièces de métal portant des ornements ou des figures gravés par les Egyptiens, les Romains et les Grecs. On pourrait même citer un exemple de gravure chez les Hébreux, puisque une plaque d'or sur laquelle était tracé le nom de *Jehovah* (Dieu), était placée sur le bonnet de leur grand-prêtre. Toutefois la gravure proprement dite n'est pas d'une date ancienne; elle ne remonte qu'à l'époque de la Renaissance, lorsqu'on découvrit en Italie, la manière de tirer une épreuve sur papier d'une plaque de métal gravée.

La gravure en creux comprend la gravure au burin et la gravure à l'eau forte.

La gravure au burin, la plus ancienne de toutes, fut découverte en 1452 par le Florentin Maso Finigerra. Cet artiste, qui venait de graver une plaque d'argent pour l'église Saint-Jean de Florence, chercha le moyen de tirer une épreuve sur papier de cette planche. Il y parvint en modifiant la composition de l'encre d'impression et la forme de la presse à bras qui venait d'être inventée peu d'années auparavant par Gutenberg et ses associés. Il créa ainsi les *estampes*, dont les anciens n'ont eu aucune idée.

Ce fut le célèbre Marc-Antoine Raimondi qui substitua le cuivre à l'étain pour le tirage des estampes. Ce grand maître, l'un des premiers créateurs de la gravure au burin, porta presque tout de suite cet art à sa perfection. On lui doit la reproduction des principaux tableaux et dessins de Raphaël, et ses œuvres qui remontent tout à fait à l'origine de l'art sont un des plus beaux monuments du génie humain. Après Raimondi, on a substitué au cuivre l'acier qui, en raison de son extrême dureté, suffit aux tirages les plus considérables. Une planche de cuivre ne peut guère fournir que trois ou quatre mille épreuves, tandis qu'une planche d'acier peut en donner jusqu'à vingt mille.

La gravure au burin, est fort simple dans son procédé manuel, exige de la part de l'artiste une adresse et une habileté toutes particulières. Elle consiste à former le dessin dans la substance du cuivre au moyen de tailles différemment entrecroisées.

Sur une planche de cuivre très pur, et au préalable, parfaitement poli par des procédés tout spéciaux, on commence par tracer légèrement le dessin avec une pointe d'acier, soit sur la planche nue, soit sur un vernis noir. On appelle *burin* l'instrument d'acier qui sert à entailler profondément le métal.

Les plus belles gravures au burin ont été faites au dix-septième siècle par Augustin Carrache, Goltzius, Sadeler, Bloemoert, Villamène, Poilly, Edelinck, Vesscher, Paul Pointius, Vorstermann, Bolswert, Masson, Nanteuil, Roulet et autres.

Les artistes du seizième et dix-septième siècle gravaient en général, avec le burin seul. Aujourd'hui, dans la gravure dite *au burin* on prépare presque toujours le travail en faisant attaquer la planche par l'eau forte; le burin ne sert qu'à terminer l'œuvre commencée par l'acide.

merveille, et par lequel, sans en laisser rien paraître, elle trouvait moyen de se faire confirmer les renseignements que lui avait fournis la mercière.

Néanmoins, comme elle estimait qu'en pareille matière, rien ne vaut un contrôle sérieux, exercé par l'intéressé lui-même, elle se dirigea vers le boulevard Flandrin, que bordait le mur de clôture du jardin, qui s'étendait derrière la Maison mauresque.

Celle-ci avait son immense façade sur la rue de la Faisanderie, dont elle était séparée par une large cour sablée, que flanquaient, à droite, le pavillon du portier, et à gauche celui réservé aux domestiques.

Les remises et écuries se trouvaient derrière, avec entrée spéciale sur le boulevard; mais cette entrée-là devait être fermée soigneusement et ne pouvait faciliter la visite qu'elle se proposait de faire.

Restait la petite porte percée un peu plus loin dans le mur du jardin.

La Môme Tartine se souvenait que du temps où elle était en service à la Maison mauresque, elle avait souvent fait usage de cette porte dérobée pour s'en aller, à l'insu de sa maîtresse, rejoindre à la salle Wagram, quelques camarades du quartier, en bombe.

Même, sa patronne elle-même, en avait usé à plusieurs reprises pour introduire en secret, par crainte de perdre la faveur d'un riche protecteur, quelque gigolo rencontré par hasard, pour lequel lui était poussé un béguin subit.

Et si le bonheur faisait que le nouveau propriétaire de l'hôtel n'eût pas songé à faire murer ou condamner cette porte, il y avait grande chance pour que le projet qu'elle avait conçu fût d'une exécution enfantine.

Tout en déambulant sur le boulevard, à cette heure déserte, elle atteignit l'endroit où était percée la porte et s'étant approché, constata, avec une vive satisfaction, que rien n'avait été changé, depuis son départ, dans l'état des lieux...

Avec un clou, elle se chargeait de faire jouer la gâche.

Chouette; y avait du bon!

Elle eut un hochement de tête dans la direction de l'hôtel dont les hautes cheminées s'apercevaient au-dessus du dôme de verdure formé par les frondaisons du parc, et toute joyeuse, se frottant les mains, elle murmura:

— Un de ces soirs, bientôt, on viendra s'balader par ici.

Huit jours ne s'étaient pas écoulés depuis cette matinée où la Môme Tartine était venue se promener du côté de la Maison mauresque que le coup était décidé...

Cela n'avait pas été tout droit, en ce qui concernait Alcide.

La perspective d'opérer seul ne l'enchantait pas.

Assurément, depuis sa sortie de Clermont, il n'avait pas mené une conduite exemplaire, et, sans entrer dans les détails de son existence mouvementée, on peut croire que sa conscience s'était chargée, par la force même des circonstances, de certaines peccadilles.

Mais, cela avait toujours été en compagnie, et il avait été plutôt comparse, soit indicateur, soit guetteur, qu'exécutant, au sens propre du mot...

Cette fois, il en allait autrement; et tout d'abord, il avait considéré avec un peu de méfiance les quelques outils que la Môme, femme de ressources et de précaution, s'était procurés en vue de la visite projetée.

Mais, peu à peu, son idée s'était faite au rôle qu'il s'agissait de jouer.

Acculé par la nécessité, il fallait bien qu'il fit quelque coup...

Ça, ou autre chose... autant ça, puisque sa compagne lui assurait qu'il n'y avait aucun risque.

— Une promenade de père de famille... rigolait-elle.

« C'en est même vraiment bête, tellement c'est facile.

Sagement, ils avaient attendu aux « Amies de Pension » l'heure de l'expédition.

M. Eugène, qui avait confiance dans l'ingéniosité de la Môme, avait même offert de faire crédit au couple.

Il savait qu'un jour ou l'autre, la jeune femme, qui était à la coule, dégotterait une affaire, et qu'elle aurait besoin de lui, comme à l'ordinaire, pour écouler sa marchandise, ce qui lui laissait dans les mains un joli bénéfice.

Il ne se méprenait pas sur le sentiment qui avait poussé la jolie fille aux bras d'Alcide.

Possible que sur le moment elle eût cédé à un emballlement sincère, en le voyant si costaud; mais c'était assez son habitude de procéder ainsi.

Fille de tête, elle s'était toujours cherché un compagnon d'attaque, capable d'exécuter les combinaisons qui lui passaient par la cervelle.

Puis, une fois le coup fait, elle semait le complice et revenait à son P'tit Louis, les poches de son tablier pleines de beau pèze sonore qui durait ce que ça durait.

Cette fois-ci, certainement, il en serait de même.

Quant à Mon Mignon, il connaissait, lui aussi, assez la demoiselle, pour savoir qu'il lui suffisait d'attendre.

Quand le fruit serait mûr, il n'aurait qu'à étendre la main et le cueillerait comme il voudrait.

En attendant que sonnât l'heure, il faisait bonne mine au ménage, se gardant bien d'exciter la jalousie d'Alcide, auquel son acte sauvage et crâne avait conquis le respect admiratif des habitués de l'endroit.

Tout en jouant aux cartes, buvant à petits coups le punch régénérateur, la Môme et son poteau avaient attendu l'heure qu'ils s'étaient fixée pour l'opération.

Puis, se levant avec un bâillement sonore, la jeune femme avait déclaré être fatiguée et vouloir aller se coucher.

Et suivie d'Alcide, docile, elle avait quitté l'établissement adressant à M. Eugène un coup d'oeil significatif que celui-ci connaissait bien.

— Y a anguille sous roche, voulait dire ce regard; demain, on causera.

Au-dehors, les deux amants gagnèrent d'un bon pas le boulevard Berthier, pour rejoindre ensuite, en longeant les fortifs, le boulevard Flandrin.

Mais, arrivés à l'avenue du Bois, la Môme dit à Alcide:

— Par précaution, pendant que tu files tout droit, moi j'vais passer par la rue de la Faisanderie, histoire de bien m'assurer que tout est tranquille par là...

« Des fois que les renseignements seraient faux, ou encore que les patrons seraient rentrés!

« On ne sait jamais!

Cela, à vrai dire, lui eût semblé étrange, car, depuis la reconnaissance opérée la semaine précédente, pas un jour ne s'était écoulé qu'elle ne fût venue faire un tour du côté de la « Maison mauresque », précisément dans le but de s'assurer que les conditions de l'expédition projetée ne se modifiaient en rien.

Mais enfin, beaucoup de prudence ne nuirait pas.

— Tu marcheras, expliqua-t-elle à Alcide, jusqu'à ce que t'aperçoives sur ta droite les lumières de la porte de Passy...

« Alors, une fois là, tu t'arrêteras, et tu m'attendras...

« T'as compris?

Elle parlait impérieusement; il répondit tranquillement:

— Compris!

Ils se séparèrent, et tandis que l'avenue traversée, il s'engageait d'un pas nonchalant dans le boulevard Flandrin, elle, d'un bon pas, du pas d'une ouvrière attardée qui regagne son domicile, enfilait la rue de la Faisanderie.

Avant d'arriver à la rue des Belles-Feuilles, elle ralentit son allure et examina attentivement, quand elle passa devant la grille, la façade blanche de la « Maison mauresque », qui s'apercevait nettement à une cinquantaine de mètres, encadrée dans l'allée de tilleuls qui aboutissait au perron.

Un petit soupir de satisfaction s'exhala de sa poitrine.

L'immeuble donnait l'impression d'être complètement endormi.

A travers les volets hermétiquement clos, pas un rai de lumière; partout, l'obscurité et le silence.

Cependant, un point la chiffonna.

Ne lui semblait-il pas qu'au second étage, où se trouvait de son temps la lingerie, un contrevent était ouvert et elle ne se rappelait pas s'il l'était la veille.

C'était embêtant, ça!... Car si ce contrevent fermé la veille était poussé aujourd'hui, c'est que quelqu'un se trouvait dans la maison.

Mais qui ce pouvait-il bien être?

Sans doute, sans que les commerçants du voisinage le sussent, y avait-il un gardien à l'intérieur.

C'est ça qui serait moins drôle, par exemple!

Des incidents embêtants pouvaient survenir au cours de l'expédition.

Maintenant, pourquoi prévoir le pire et ne pas supposer tout simplement que le concierge, qui, tous les soirs, devait ouvrir les fenêtres pour aérer les appartements, avait tout simplement négligé de fermer le contrevent?

Tout bien réfléchi, ce devait être cela, ce ne pouvait être que cela; un gardien ne se fût pas logé au deuxième étage, il n'aurait rien pu garder du tout, mais se serait dressé un lit au rez-de-chaussée dans l'antichambre ou dans l'office.

C'est ce qui se faisait d'ailleurs au temps où la Môme, sous le nom d'Irène, était en service à l'hôtel.

Pendant les quelques semaines que Madame s'en allait à la mer ou aux eaux, le second valet de chambre s'installait au rez-de-chaussée.

Elle haussa les épaules, et se moquant de sa stupidité.

— C'que j'devins froussarde, tout de même, fit-elle, depuis que le P'tit Louis s'est fait poisser.

Et, assurée, d'un pas rapide, elle regagna par une ruelle qui contournait la propriété, le boulevard Flandrin, où elle retrouva Alcide qui l'attendait en faisant philosophiquement les cent pas.

— Va bien! déclara-t-elle, tout est paré, ça marchera comme sur des roulettes.

Et après un regard jeté rapidement à droite et à gauche, pour inspecter le boulevard désert, elle l'entraîna vers la petite porte du parc, en lui disant:

— Vite, ouvre ça, et du lest! Une fois dedans, on sera chez soi...

De sa cotte, Alcide tira un trousseau dans lequel il eut tôt fait de choisir l'outil nécessaire, et quelques secondes plus tard, la serrure crochétée en douceur, tous deux franchissaient le seuil de la petite porte que, par précaution, la Môme refermait derrière eux.

— Maintenant, ordonna-t-elle, suis-moi, et surtout prends bien garde de marcher sur le gazon, rapport aux empreintes des pieds.

« A présent, avec tous les trucs de ce sacré Bertillon, n'y a plus de sécurité pour les gens qui travaillent.

Et, glissant dans l'ombre des arbres pareils à des fantômes, ils arrivèrent

Rayonnez
de Santé
et Beauté



DÉPRIMÉE? NERVEUSE? LYMPHATIQUE? DÉLAISSÉE?

LISEZ ALORS CECI...

Si vous manquez de vigueur; si vous êtes fatiguée et irritable; si vos nerfs et vos muscles ainsi que les tissus de votre corps n'ont pas le soutien qui devrait leur être fourni par le bon fonctionnement du système, vous avez besoin d'un tonique tel que mon SANO « A » qui contient les ingrédients reconnus par leurs valeurs toniques dans de telles conditions.

LES TABLETTES SANO "A"

Avec l'usage du bienfaisant tonique SANO « A », votre digestion devient plus facile, votre repos est plus réparateur et une meilleure détente s'opère dans vos nerfs et vos muscles. Votre appétit devient meilleur et l'assimilation des aliments se faisant mieux, votre santé et votre vigueur devraient s'améliorer. Un envoi de cinq sous suffit pour recevoir un échantillon de nos tablettes SANO « A ».

Correspondance strictement
confidentielle.

LES PRODUITS SANO ENRG.

Mme CLAIRE LUCE,
Cae postale 2134 (Place d'Armes),
Montréal, P. Q.
Ci-joint 5c pour échantillon des Tablettes
SANO "A". Ecrivez lisiblement.
(pour le Canada seulement)

Nom.....

Adresse.....

Ville..... Prov.....

B. P. 2134 PLACE D'ARMES
MONTREAL, P.Q.

sans encombre jusqu'à la maison, dont une allée sombre les séparait.

— Par où entrons-nous ? interrogea Alcide à voix basse...

Un moment, la Môme hésita, examinant l'hôtel.

Puis, se décidant, elle hocha la tête vers une manière de jardin d'hiver qui occupait toute la partie centrale de la façade postérieure.

— C'est par là le plus commode, vu que la salle de billard traversée, on est tout de suite dans les salons.

« Sans compter que la serrure ne vaut pas tripette, et qu'elle n'a pas dû être changée depuis le temps.

« Tiens ; passe-moi le trousseau, je vais te donner l'rossignol qu'y faut faire chanter...

En une seconde, elle eut fait son choix et dit à Alcide :

— Avec un de ces deux-là, ça doit faire la rue Michel.

« Surtout, ne manque pas de peser ferme sur la gauche ; la serrure, je me souviens, était un peu déclinée de mon temps.

Le tenant par la main, elle le conduisit jusqu'à la porte du jardin d'hiver.

— Vas-y, chuchota-t-elle ; de l'adresse, et n'aie pas peur.

L'opération ne fut pas aussi aisée qu'elle l'avait supposé.

Contrairement à ses espoirs, la serrure avait été changée et remplacée par un verrou à combinaison, qui demandait un long et minutieux travail.

— Va falloir calter, si ça continue, grondait la Môme, en piaffant d'impatience.

Lui, les dents serrées, la sueur aux tempes, travaillait sans souffler mot.

Soudain, un craquement brusque se fit entendre, qui leur parut faire, au milieu du silence de la nuit, un bruit pareil à un coup de fusil...

— Qu'est-ce que tu fais ? demanda Alcide d'une voix oppressée, en voyant soudain sa compagne plonger sa main dans son corsage et la retirer avec quelque chose qui brillait dans sa main.

— Je prends mon lingue, déclara-t-elle froidement.

« Maintenant que nous voici dans la place, tu t'imagines pas que je me laisserai déloger sans qu'y ait de la casse.

« T'as l'tien, n'est-ce pas ? En frissonnant, il inclina affirmativement la tête.

— J'passe devant, chuchota-t-elle... histoire de te montrer le chemin ; mais pendant que tu seras au travail, je retournerai dehors faire le guet...

Puis, poussant la porte : — Attention, fit-elle, faut voir clair, j'allume.

Elle pressa sur le bouton d'une petite lampe électrique qu'elle tenait à la main, et instantanément, un mince jet de lumière fusa, suffisant pour percer les ténèbres épaisses qui les enveloppaient.

— Prends garde à ne pas t'embrocher sur les cactus, dit-elle en plaisantant.

Elle s'était engagée, et lui à sa suite, dans une étroite allée qui circulait entre une double rangée de plantes des tropiques, gardant vers eux leurs feuilles, aiguës comme des laines de sabres...

Quelques marches gravies, ils se trouvèrent dans un premier salon sur lequel, de droite et de gauche, s'ouvraient d'autres pièces qui, à en juger, au milieu de l'ombre, paraissaient somptueusement meublées.

— Mince ! dit-elle d'une voix que faisait trembler la convoitise... c'est rudement plus chic encore que de mon temps.

« Dommage qu'on n'ait pas pensé à amener une voiture de déménagement ; il y a vraiment de quoi la remplir.

Délibérément, elle alla pousser une porte, et faisant la description des af-

— De ce côté, le hall, avec l'escalier qui monte aux appartements particuliers.

« Faudra aller faire aussi tout à l'heure un tour par là-haut...

« Maintenant, mon gros, j'te laisse et vais me poser dehors, en sentinelle.

« A la moindre alerte, je siffle, et tu t'amènes dare dare avec ta glane.

« Surtout, choisis bien, et garde-toi des bibelots encombrants.

« A moins d'être la dernière des poires, y a de quoi faire un choix.

Elle se dirigeait vers le jardin d'hiver quand, en jetant un regard autour d'elle, un remords la prit :

— Dire qu'on va laisser tout ça ! grogna-t-elle.

« Ce que c'est marronnant !

Puis, soudain, revenant sur sa décision première :

— Écoute : pour travailler plus vite, on va s'mettre à deux...

« Moi, je turbine ici ; toi, pendant ce temps-là, grimpe aux chambres, et rapplique avec les objets, aussitôt que t'en auras une charge...

« Mais, d'abord, je descends voir au sous-sol si je trouve des paniers... ça serait toujours plus commode.

Tout en parlant, tous deux avaient gagné le hall.

Seulement, tandis qu'elle disparaissait par une porte qui menait à l'escalier des sous-sols, lui, gravissait sur la pointe des pieds, question d'habitude, les marches feutrées d'épais tapis du grand escalier à double rampe en fer forgé qui donnait accès au premier étage.

Une fois là, il poussa une porte, la première qui se présenta à lui, et pénétra dans une vaste pièce, sorte d'élégant boudoir, tout encombrée de bibelots de prix que son regard avide embrassa en l'espace d'une seconde.

Il décrocha une toile qu'il portait autour de la taille, à la manière d'une ceinture, l'étala sur le tapis et prestement y déposa ce que sa main cueillait, de-ci de-là, sur les meubles.

Des bibelots pas encombrants, avait recommandé la Môme.

Les bonbonnières d'or ciselé, les glaces à main à cadre d'argent, un service à thé en vermeil, des petites statuettes, imitées de Tanagra, un bagueur où se trouvaient encore des bijoux oubliés là par la négligence de la petite duchesse, s'entassèrent rapidement.

Et, le visage épanoui d'un sourire satisfait, Alcide passa dans la chambre voisine, un cabinet de toilette.

Là, encore, la récolte fut fructueuse.

En un tour de main, il rafla sur une superbe console tous les objets indispensables à la coquetterie d'une jolie fille : des demi-douzaines de boîtes à poudre, des flacons par douzaines, des limes, des petits couteaux à ongles dont les aciers de mille formes s'emmanchaient d'or.

Bref, une véritable fortune.

Et Alcide, tout en procédant à cette fructueuse cueillette, faisait son choix, décidant *in petto* que tels et tels articles seraient gardés pour l'usage exclusif et particulier de sa complice.

C'est que la Môme, depuis le temps qu'ils faisaient ménage ensemble, le tenait par toutes les fibres de son être.

Elle lui tenait à la peau, comme jadis la tunique de Nessus sur le corps d'Hercule, et il était, maintenant, capable des plus grandes folies pour en faire une femme chic...

Transformer la Môme Tartine en une de ces belles filles qu'on voyait passer, étincelantes de bijoux, chatoyantes de velours et de soie, dans des automobiles reluisantes comme des soleils c'était son rêve.

Un rêve qui, hélas ! ne se réaliserait peut-être jamais.

En attendant, il pouvait toujours s'en rapprocher le plus possible.

Déjà, il la voyait, ayant au cou le petit collier découvert dans la potiche du boudoir, et admirait ses doigts fuselés, aussi jolis que ceux de bien d'autres, quand ils seraient soignés, chargés de bagues merveilleuses restées en compagnie du collier.

Et c'était lui, Alcide son poteau, qui lui aurait payé ça...

Ah ! malheur !... quelle noce carabinée on allait faire !

Mais soudain, il s'immobilisa, l'oreille tendue vers le palier, devenu tout pâle, sentant lui courir, de la nuque aux reins, un petit frisson glacé...

Il lui semblait avoir perçu comme du bruit...

Au-dessus de sa tête, on aurait dit un piétinement, et ce piétinement, maintenant, se faisait entendre distinctement dans l'escalier...

Il n'y avait pas à s'y tromper, c'était quelqu'un qui allait le faire pincer...

A moins qu'il ne filât dare-dare comme un zèbre.

Oui, la fuite était peut-être possible encore, mais à la condition de laisser le butin préparé et de ne songer qu'à jouer des jambes...

Mais alors, le magnifique collier, les belles bagues passeraient devant le nez de la Môme ?

— Oh ! non, par exemple, mille fois non !

Tout... mais pas ça !

Il éteignit sa lanterne, tira son couteau et, à pas de loup gagna la porte.

Avant de l'ouvrir, il s'embusqua, par le trou de la serrure, et étouffa un juron.

Sur le palier, il y avait une femme en peignoir qui, penchée sur la rampe de l'escalier, son bougeoir tendu à bout de bras, inspectait curieusement le hall du rez-de-chaussée...

Que faire ? Alcide hésita un instant.

De deux choses l'une : ou bien la femme, n'entendant plus rien, remonterait dans sa chambre et l'opération pourrait se poursuivre en douceur, ou bien alors il fallait qu'il intervint et fit preuve d'énergie.

Ça, dame ! assurément, c'était plus embêtant.

Le vol ne répugnait guère à cette nature de coquin ; mais le meurtre !

Jamais encore il n'avait joué du couteau, et il se tâta...

La femme cependant, son inspection terminée, se retournait, rassurée sans doute, et prête à remonter chez elle.

C'est à ce moment qu'un incident stupide, comme il s'en produit souvent dans les circonstances les plus tragiques, changea le cours des événements.

Alcide, en voulant tirer son mouchoir, dont il se proposait de faire un tampon solide destiné à étouffer les cris de sa victime, fit tomber de sa poche la petite lampe électrique qu'il y avait fourrée n'en ayant plus besoin.

Au bruit, instinctivement, il fit un saut en arrière, se tenant coi, aplati contre la muraille, prêt à tout événement.

Il n'attendit pas longtemps...

La porte s'ouvrit et une lumière soudaine inonda la chambre, la porte qui se rabattait sur lui empêchant Alcide de voir la personne qui venait d'entrer.

— Il me semblait bien cependant avoir entendu... murmura celle-ci...

Et, tout à coup, elle distingua, au milieu de la pièce, la toile étalée, sur laquelle Alcide avait réuni tout son petit butin.

Elle poussa un cri de terreur, presque aussitôt étouffé dans sa gorge par une main qui, avec la rapidité d'un éclair, l'avait empoignée.

— Tais-toi, gronda-t-il en lui mettant sous le nez la lame de son couteau... Pas un mot, ou je pique...

Mais brusquement ses doigts se desserrèrent et il recula, hébété, regardant la nouvelle venue d'un air stupide, tandis que de ses lèvres tombait ce nom :

— Rosette !

Elle tressaillit, paraissant n'avoir pas compris, attachant désespérément ses prunelles effarées sur cette face d'homme, terrifiante et bestiale.

COUPABLE OU NON-COUPABLE ?

CHRONIQUE JUDICIAIRE

par ROBERT MILLET, B.A.



Quand il est question de la circulation en automobile, faut-il faire une distinction entre "conduite dangereuse" et "vitesse excessive" ?

Voici un automobiliste qui traverse un village à une très vive allure. Le maximum de vitesse permise dans les limites du village est de trente milles à l'heure. Comme l'automobiliste conduisait beaucoup plus rapidement, on l'accuse de conduite dangereuse.

Il nie l'accusation telle que portée. S'il admet avoir dépassé le maximum permis de trente milles à l'heure, il nie cependant avoir conduit dangereusement. Il soutient qu'il avait une maîtrise complète de son véhicule, qu'il suivait une trajectoire parfaitement droite, que la visibilité était alors parfaite et qu'aucun obstacle ne venait obstruer sa route. Dans les circonstances, conclut-il il ne peut être convaincu de « conduite dangereuse ».

Cet automobiliste est-il COUPABLE ou NON de « conduite dangereuse » ?

NON-COUPABLE ! a décidé le Juge dans un jugement rendu à Sherbrooke au cours du mois d'octobre 1952.

Le prévenu n'était pas coupable de « conduite dangereuse », car il convient de faire une distinction entre « conduite dangereuse » et « vitesse excessive ou illégale ». Alors que la preuve apportée aurait fait condamner le prévenu pour vitesse illégale, elle ne justifiait pas une condamnation pour « conduite dangereuse ».

Puis, comme si la lumière s'était soudain faite dans son esprit :

— Alcide ! s'écria-t-elle stupéfaite... Toi !

Lui, déjà, s'était repris :

— Oui, moi, gouailla-t-il, moi que t'as laissé faire l'ornement de pas mal de prisons depuis plus de quatorze ans, sans plus t'en occuper que si j'avais été déjà au cimetière.

« Oui, c'est bien moi, que t'espérais crevé peut-être !

« Ça t'épate, hein ? mais, en tout cas paraît pas te faire énormément plaisir de m'revoir.

Et, comme la malheureuse, hébétée, ne savait que répéter ce mot, toujours le même : Alcide ! Alcide !

— Et c'est ici que t'habites ? interrogea-t-il.

« Mazette ! tu t'mets bien, ma vieille !

« Moi, j'couche dans un trou à rats, et j'suis nippé, tu peux voir comme.

« Eh ! j'ai pas autant de veine que Madame, à c'que je vois !

Elle avait recouvert tout son sang-froid, et montrant de la main les bibelots réunis dans la toile étendue sur le tapis :

— Alors misérable, voilà où tu en es venu ?

— Oh ! pas de giries, hein ! interrompit-il net, d'un geste brutal.

« J'suis trop vieux pour qu'on me fasse encore la leçon.

Il se courba vers la toile, l'empoigna, avec la manifeste intention de s'en aller, emportant son butin.

Elle se jeta en travers de la porte, et, d'une voix décidée :

— Tu ne feras pas ça, fit-elle... je n'te laisserai pas faire ça !

— Tu dis ?

— Que je t'en empêcherai...

— Tu m'en empêcheras ?

— J'appellerai, plutôt que de te laisser commettre une infamie.

— Oh ! pas de gros mots, et place, sinon !

Elle ne bougeait pas, les bras croisés, le défiant...

— Tue-moi donc ! car il faudra que tu me tues pour sortir d'ici...

Il eut un geste de colère, se sentant impuissant à frapper cette femme qui avait été la sienne pendant toute la première partie de sa vie et qu'il avait tant aimée autrefois.

Aussi, voyant qu'elle avait fait impression sur le bandit :

— Alcide, fit-elle, c'est de l'argent qu'il te faut, n'est-ce pas ?

« Eh bien ! si tu veux t'en aller en laissant cela, je t'en donnerai, moi, de l'argent.

« J'ai des économies, tu les auras ; mais je t'en supplie, ne vole pas, dis, Alcide, ne vole pas !

Elle tendait vers lui des mains suppliantes, tandis que de grosses larmes ruisselaient le long de ses joues flétries.

— T'as de l'argent ? interrogea-t-il, subitement radouci.

— Oh ! pas beaucoup, mais suffisamment tout de même pour acheter un petit commerce qui te permettra à l'avenir de vivre honorablement...

— C'est-y que tu voudrais nous remettre ensemble ? questionna-t-il vaguement inquiet, à cause de la Môme.

— Ça, jamais ! n'y compte pas, déclara-t-elle avec énergie.

— Mais je n'te le demande pas, gouailla Alcide.

« Tu me l'proposerais, que j'serais obligé de refuser.

Et cyniquement, il ajouta :

— Je suis en ménage.

La pauvre Rosette s'attendait à tout de la part du triste individu qui avait été, qui était hélas ! toujours son mari.

Elle courba tristement la tête, ne cherchant pas à retenir les larmes qui lui tombaient des yeux.

Ainsi, c'était ça, l'homme avec lequel elle avait passé ses plus belles années ; c'était ça le père de sa fille !

Quelle misère ! Quelle honte !

Mais il fallait en finir ; elle se ressaisit, et d'une voix redevenue ferme :

— Eh bien ! réponds, tu acceptes ?

— Bien sûr, la mère, qu'il accepte, ricana une voix derrière elle.

« C'pas, mon poteau, que tu veux bien ?

« Ça s'ra toujours ça de pris sur l'ennemi, comme on dit ; on verra plus tard ce qu'on aura à faire.

Sursautant, Rosette se retourna et se trouva nez à nez avec la Môme Tartine qui, pinçant sa jupe entre le pouce et l'index de chaque main, fit une gracieuse révérence, en disant :

— Enchantée, madame Pur Jus, de faire votre connaissance.

« Excusez mon indiscretion, mais j'étais en bas en train de travailler de mon côté, quand j'ai entendu de la conversation, alors je me suis amenée...

« Mais voyons, Alcide ! présente-moi donc à Madame...

« Quoi ! t'es gêné ? Enfant, va !

« Tiens ! moi je vais la faire, alors, la présentation.

Et, s'inclinant :

— Irène Pommier, dite la Reinette, ou la Rouge de Champerret ; mais les amis m'appellent la Môme Tartine, rapport que je suis une fille au père La Tartine.

un bonhomme de la Butte, où que les rapins soupaient autrefois pour vingt ronds.

« Et comme les amis de nos amis sont nos amis, je serai pour vous aussi la Môme Tartine.

« Ça vous va ?

Elle lui tendait la main, Rosette ne la prit pas.

La Môme se mit à rire...

— Duchesse, va !

Puis, devenant sérieuse :

— C'est pas tout ça : faut que nous nous tirions des pattes, Alcide et moi, pour ne pas nous faire choper, aboulez le pognon, la vieille, et au trot !

— Vous n'emporterez rien, vous me le promettez ? interrogea Rosette, d'une voix qui tremblait.

— Foi de Môme, pas une épingle !

« Seulement, il ne s'agit pas de vous ficher de nous... et il faut nous abouler le matelas, car j'ai pas coutume de coucher sur la dure, j'aime autant vous le dire.

« Y a combien dans le magot ?

— Pas tout à fait quatre mille cinq cents francs...

Les yeux d'Alcide flambèrent et il allait crier sa surprise, lorsque d'un coup d'oeil impérieux, la Môme lui cloua le bec...

— Pas trop épais, le matelas, déclara-t-elle les lèvres allongées en une moue significative.

« Pas tout à fait quatre mille cinq cents balles... c'est une brouille.

« C'est bien sûr, au moins, tu en fais pas de cachotteries ? T'as rien que ça d'économies ?

— Sur la tête de ma mère, et je le jure, dit Rosette en étendant la main.

Mais la Môme était méfiante :

— Pour plus de sûreté, déclara-t-elle, je vais avec vous, m'mme Rosette, parce que, vous savez, faudrait pas nous prendre pour des poires auxquelles on peut s'amuser à poser des lapins...

« Ça prendrait pas une bibiche, j'aime mieux vous en prévenir.

Et, ouvrant la porte :

— Par où s'en va-t-on, pour aller à la caisse ?

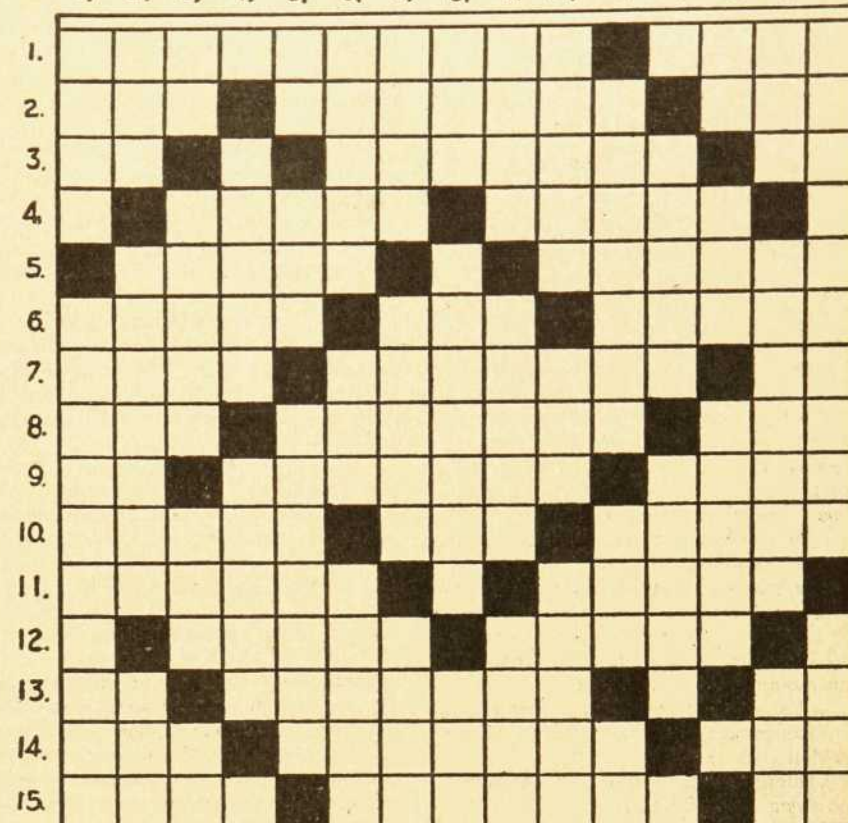
Rosette eut un moment d'hésitation.

On eût dit qu'elle était tentée de parler à Alcide...

Peut-être, en ce moment, lui passait-il en tête l'idée de tenter quelque chose pour arracher le malheureux à la fange dans laquelle elle le voyait enlisé...

Les Mots Croisés du Samedi

1. 2. 3. 4. 5. 6. 7. 8. 9. 10. 11. 12. 13. 14. 15.



Problème No 1101

HORIZONTALEMENT

- 1—Personne avec qui on est associé au jeu. — Robuste.
- 2—En forme d'oeuf. — Motifs. — Instrument à vent.
- 3—Ile de l'Atlantique. — Perpendiculaires à l'horizon. — Préfixe.
- 4—Juif de la tribu de Nephtali, célèbre par sa piété. — Punir avec rigueur.
- 5—Mourir de mort violente. — Placés.
- 6—Couverts de râpures de pain. — Commune rurale autonome en Russie. — Chef-lieu de canton (Var).
- 7—Oeuvres où l'esprit a plus de part que la main. — Raccourci maladroitemment. — Dans la gamme.
- 8—Roue à gorge d'une poulie. — Douces et caressantes. — Mesure algérienne.
- 9—Bon pour les chiens. — Qu'on a peu de peine à faire. — Habillé.
- 10—Nom ancien du Danube. — Créés. — Peuplades sauvages dans l'Etat d'Iowa.
- 11—Abandonnées. — Grand-voile qui sert de toiture à un cirque.
- 12—Lieu pour serrer les foin. — Mammifère carnassier de l'Inde.
- 13—Lui. — Extraire. — Pronom personnel.
- 14—Liquide insipide. — Grand chapelet. — Deux fois.
- 15—Ville de Yougoslavie, patrie de Constantin le Grand. — Tablette de métal servant de billet d'entrée dans un théâtre. — Conjonction.

VERTICALEMENT

- 1—Retrait d'une côte maritime. — Livre de messe.
- 2—Grain du chapelet. — Vice qui éloigne du travail. — Petit poème.
- 3—Note. — Essaya, entreprit. — Formation géologique de consistance généralement poreuse. — Usages.
- 4—Interstices de la peau. — Fendre.

- 5—Conjugaison. — Gris-brun. — Donner à la carrosserie d'un véhicule des formes de moindre résistance à l'avancement.
- 6—L'opposé du zénith. — Espèce de poche. — Aussitôt que.
- 7—Lieu où l'on bat le grain. — Pernicieux. — Sable mouvant des bords de la mer.
- 8—Préfixe qui signifie égalité. — Qui concernent les citoyens. — Chef arabe.
- 9—Nom donné aux trois étoiles qui composent le baudrier d'Orion. — Guides. — Monnaie de compte du Portugal.
- 10—Greffés. — Qui sont à toi. — Harpon dentelé pour prendre les tortues.
- 11—Mauvais traitements. — Manche, au jeu de tennis. — Conjugaison.
- 12—Posé dans un certain endroit. — De peu de valeur.
- 13—Particule du dialecte provençal. — Chemin de ville. — Capitale de la Corée.
- 14—Masse de pierre dure. — Faute dans un volume. — Partie intérieure du pain.
- 15—Habits qu'on donne à un enfant qui entre en pension. — Epreuve.

Solution du problème No 1100

| |
|---|
| P | R | E | C | O | C | E | M | E | N | T | F | A | R | D | E | T | A | D | A | C |
| O | I | S | I | V | E | G | R | I | E | F | B | O | U | S | E | N | O | I | R | |
| J | O | C | L | E | M | D | P | R | A | T | S | E | P | U | L | T | U | R | E | |
| A | M | O | S | B | A | T | A | C | E | T | L | A | S | E | L | A | M | | | |
| I | U | P | A | R | A | I | T | E | P | R | A | M | E | R | | | | | | |
| G | R | E | C | O | N | V | E | N | E | R | G | T | A | S | N | I | | | | |
| R | O | Q | U | E | C | E | R | E | S | E | B | O | N | I | S | L | | | | |
| A | N | E | T | M | U | N | E | L | E | V | E | N | I | L | C | L | | | | |
| U | N | E | R | E | F | U | G | E | S | A | N | E | M | O | N | E | P | O | E | |
| C | E | M | S | A | L | L | E | L | E | N | S | E | C | O | U | R | | | | |
| H | S | E | L | I | L | E | C | O | I | U | P | A | C | E | T | E | | | | |
| S | E | V | I | E | R | E | F | O | U | L | E | F | O | U | R | N | E | | | |
| P | A | L | E | T | E | M | U | N | E | C | I | L | U | S | E | T | | | | |
| A | N | O | R | E | L | E | U | O | J | O | N | I | S | E | R | I | | | | |
| T | A | N | A | N | T | E | N | N | E | G | A | L | L | O | I | S | C | A | R | |
| I | L | C | I | D | S | T | I | P | E | N | O | E | S | F | A | C | E | | | |
| S | C | A | D | R | E | E | T | I | R | E | M | F | O | R | E | T | | | | |
| S | E | L | E | E | M | U | E | G | L | O | B | U | L | E | I | R | E | | | |
| E | P | I | R | A | V | R | B | O | A | E | V | I | T | E | O | L | | | | |
| R | A | N | D | L | I | S | T | E | T | A | R | E | R | E | H | U | R | | | |
| I | N | T | I | M | I | D | E | R | L | E | G | E | S | T | V | A | S | E | | |
| E | G | E | R | T | E | N | I | R | I | R | E | S | S | I | L | E | N | E | | |
| S | E | R | E | S | R | E | T | I | F | S | E | N | T | I | N | E | L | L | E | |

Qui pouvait l'assurer que, de savoir vivante cette Geneviève qu'il croyait morte, cela ne le ferait pas rentrer dans le droit chemin ?

Mais alors, elle trembla pour sa fille, à la pensée de mettre Alcide, si profondément déchu maintenant, au courant du secret qu'elle était seule à connaître.

Pour elle seule, Renée de Salavedra était Geneviève Poulain.

Elle devait enfermer ce mystère au plus profond d'elle-même.

Le livrer à Alcide serait compromettre sûrement l'enfant au bonheur de laquelle elle avait tout sacrifié, et sans grande chance de sauver le misérable.

Puisque la fatalité avait voulu que les choses fussent ainsi, il convenait qu'elles demeuraient telles que l'avait voulu la destinée.

Elle eut un geste de résignation et après l'avoir enveloppé une dernière fois d'un long regard douloureux, elle sortit la tête basse les épaules courbées, résignée à tout.

— Je reviens, fit la Môme à Alcide, en lui emboitant le pas...

Une fois engagées toutes les deux dans l'escalier qui montait à l'étage supérieur, le bandit se redressa, et chassant loin de lui, d'un geste brutal, la honte qui un moment l'avait envahi :

— En v'là une rencontre ! s'écria-t-il. « Heureusement encore que la Môme a bien pris la chose.

« Jalouse comme elle l'est, ça aurait pu faire du faubourg...

Tout en parlant, il nouait la toile où se trouvaient les bibelots ramassés par lui de-ci de-là, dans la pièce...

— Après tout, monologuait-il, ça serait rudement poire d'avoir travaillé pour rien !

« La galette viendra en supplément, voilà tout !

Il faisait miroiter, à la lueur de sa lampe, les perles du collier et les pierrieres des bagues et des bracelets.

— Ce qu'elle sera chouette, ma petite Tartine, avec ces verroteries-là !

Comme il achevait de nouer le paquet, la Môme entra en coup de vent :

— Allons, ouste ! mon poteau ; trottons-nous, et du lesté !

— T'as la galette ?

— Oui, on causera en route, amène-toi, et au trot !

Mais, avisant le paquet qu'Alcide s'appropriait à charger sur son épaule :

— Ben quoi ! t'es pas louf ?

« Veux-tu bien laisser ça !

— Ça serait pas à faire, voyons !... insista la brute.

— Ça s'fera cependant, mon vieux père.

« D'abord, ce qui est convenu est convenu, du moment qu'elle a chaché ses fafiots.

« Et puis, ensuite, ça serait bête comme tout...

« Tu ne peux pas comprendre, mais je t'expliquerai ça en chemin.

« Seulement, aie confiance dans ta p'tite femme, et tu verras !

— Pendant que tu y es, et que t'as des *escrupules*, on peut remettre tout en place, proposa narquoisement Alcide, qui rageait intérieurement d'être contraint de renoncer à cette bonne aubaine.

— Non, la vieille se chargera de faire le ménage.

« Allons, zou ! la fille de l'air !

— Qu'est-ce qu'elle fabrique là-haut, mon ancienne ? interrogea Alcide en gagnant la porte.

— Elle est dans sa chambre, qui pleure comme une Madeleine.

Et, sur le palier, levant vers le second étage en face de gamine, les mains autour de sa bouche en guise de porte-voix :

— Eh bien ! nous v'là partis !

« Bien le bonsoir, m'ame Rosette, et à la revoyure !

Vivement, ils dégringolèrent l'escalier, traversèrent à la galope les salons, les jardins d'hiver, se lancèrent dans le jardin et en un temps et trois mouvements, se trouvèrent sur le boulevard Flandrin.

— Ouf ! fit la Môme Tartine en ralentissant son allure, maintenant, on peut souffler.

Et pressant tendrement le bras de son compagnon, elle ajouta de sa voix traînante de gavroche :

— Demain, j'irai brûler un chouette cierge à Notre-Dame des Victoires, pour remercier le bon Dieu de nous avoir envoyé un banquier !

« Car, y a pas à dire, mon poteau, la mère Rosette chez le duc de Salavedra, c'est des rentes pour toi à perpète !

Et, lui sautant au cou, elle l'embrassa, en criant :

— Ah ! mon petit Alcide chéri ! que je t'aime !...

« Désormais, la vie est belle, et on ne va pas s'embêter.

QUATRIÈME PARTIE

I — La bohémienne

ARRIVÉ de Trouville avec sa fille et la gouvernante de cette dernière, Rosette, que nous appellerons Manuela, pour la clarté de notre récit, le duc habite depuis une dizaine de jours le merveilleux hôtel que nous connaissons.

Une domesticité nombreuse, augmentée encore par les nombreux esclaves que le duc a fait venir récemment de Rio-de-Janeiro, encombre les vastes antichambres toutes garnies des tentures les plus splendides.

Dans les écuries de marbre, aux râteliers de bronze curieusement travaillés, des chevaux de sang et de demi-

sang piaffent, tandis que, sous les remises vastes et aérées, surmontées de communs dont plus d'un modeste bourgeois eût fait ses choux gras, des voitures et des autos attendent, prêtes à être sorties sur un des moindres signes du maître de céans.

Une largesse vraiment royale avait, d'ailleurs, annoncé aux populations, l'arrivée du duc de Salavedra dans la fastueuse résidence où il avait l'intention de se fixer désormais.

Sur son ordre, son intendant avait envoyé, il y a cinq jours, à l'Assistance publique, la somme de cinq cent mille francs à répartir entre les besogneux des vingt arrondissements de Paris, et la presse avait embouché ses plus sonores trompettes pour jeter aux quatre coins de la France le nom de l'hôte illustre et généreux qui songeait tout d'abord à soulager les misères d'ici-bas...

A l'heure où nous le retrouvons, le duc est dans son cabinet de travail, superbe pièce ouvrant par trois grandes portes-fenêtres sur le jardin où pullulent, harmonieusement disposées par quelque nouveau Lenôtre moderne, les plantes les plus exotiques et les fleurs les plus rares.

Aux murs sont accrochées des toiles de maître d'un prix inestimable.

Sur les guéridons, sur les meubles, des bronzes, des marbres, des ivoires, de précieux objets d'art.

Tombant du haut du plafond, retenu par une énorme torsade, de soie, un lustre pend, dont les deux cents bougies électriques, jointes à l'éclat des appliques de cuivre délicatement ciselées, doivent emplir l'immense salle d'une lumière étincelante...

Assis devant une table, chef-d'oeuvre du commencement du siècle dernier, le duc parle à son intendant, lequel se tient respectueusement debout devant le maître qui daigne l'interroger, tout en jouant avec un coupe-papier, une véri-

table merveille en onyx, constellé de diamants.

— Alors, Pedro, vous dites que les réponses arrivent en grand nombre ?

— Oui, monsieur le duc...

« A toutes vos lettres, c'est une acception cachant une curiosité non déguisée... et bien qu'ils soient très grands, vos salons et votre jardin ne le seront certainement pas trop pour contenir la foule qui s'y pressera dans quelques jours, à votre grande soirée d'installation...

— Surtout, vous n'avez pas oublié M. Robert de Quincy, sa femme et son fils. n'est-ce pas ?

— Tous trois sont invités, et leurs lettres sont parties, monsieur le duc.

— Très bien !

« Pour ce qui est de l'organisation de la soirée, vous savez, Pedro, que je m'en rapporte absolument à vous.

« Vous avez carte blanche.

« Ordonnez... commandez... dépensez-moi beaucoup d'or, gaspillez les billets de banque, jetez à profusion l'argent par les fenêtres, mais je veux que l'on parle du faste avec lequel sait recevoir dans son hôtel le noble duc de Salavedra...

— Vous pouvez vous en rapporter à moi, monseigneur !

— Alors, c'est parfait, Pedro ; j'ai confiance et j'attends...

« Mademoiselle est là ?

— Avec son couturier...

— A propos, Pedro, quel costume me conseillez-vous ?

— Dame, monsieur le duc, je ne sais pas trop, c'est surtout une question d'appréciation personnelle...

— Que diriez-vous d'un costume de doge ?

— De doge ?

— Vous savez bien, comme celui du tableau que j'ai dans un de mes salons : *Une fête à Venise*...

— Ah ! oui !... Mais, je pense qu'il vous ira très bien...

— N'est-ce pas ?

— C'est sévère, majestueux, mais cela doit être d'un très grand effet, surtout aux lumières.

— Soit !... Je serai donc doge...

— Monsieur le duc n'a plus rien à me dire ?

— Non... Je voulais seulement vous prier de m'envoyer le costumier dès qu'il aura fini avec ma fille ; mais au fait, je vais aller la retrouver. Où est-elle ?

— Dans son boudoir.

Et le duc sortit d'un côté, tandis que l'intendant, ouvrant la porte du côté opposé, disparaissait à son tour.

LA VIE COURANTE...



— Allô, chéri. Comment va cette bonne affaire dont vous me parliez ? Je suis en train d'hésiter sur l'achat d'un gigot.

Huit jours après, les salons de l'hôtel de Salavedra étincelaient de mille et encore mille feux, comme Venise, la reine de l'Adriatique, si joliment chantée par Auber, dans *Haydée*, un de ses plus célèbres opéras-comiques, tandis que, dans le jardin, aux branches des grands arbres séculaires, scintillaient ainsi que de gigantesques vers à soie une myriade de lanternes vénitienesques avec, de loin en loin, de puissants arcs électriques pas encore allumés, et qu'une musique de tziganes habilement dissimulée dans un massif de verdure, jouait quelque valse lente, enveloppante comme une caresse, semblant souhaiter la bienvenue aux invités qui arrivaient...

Au pied du grand perron de marbre, autos et voitures s'arrêtent, déversant sans discontinuer des hommes et des femmes revêtus de costumes éblouissants, tous, une partie du visage soigneusement dissimulée sous un loup de velours, et parmi eux, une bohémienne, un mousquetaire gris et un page...

La bohémienne, c'est notre vieille connaissance, Alice ; le mousquetaire gris, son mari, Robert de Quincy ; le

page, Julien, dont c'est pour ainsi dire la première entrée dans le monde...

Quant à Berthe et à Geneviève, elles n'ont pas été invitées, le duc ne les connaissait pas.

Il eût évidemment suffi du moindre désir exprimé par elles pour que Robert leur demandât deux cartes d'invitation, mais ni l'une ni l'autre n'en avait jamais manifesté l'intention.

Tous ces plaisirs bruyants ne les tiraient guère.

Nouvelles Cendrillons, elles garderaient le foyer pendant que leurs amis iraient s'amuser à la magnifique soirée offerte par le noble seigneur brésilien, soirée dont s'entretenaient tous les journaux depuis quelques jours, comme s'il s'était agi de quelque grand événement parisien.

Déjà, les immenses salons sont remplis d'une foule joyeuse.

Soudain, onze heures sonnent et la grande horloge des communs, et l'orchestre des tziganes se tait brusquement dans le jardin, tandis que, bruyamment, la musique éclate dans les salons emportant dans son rythme vertigineux, endiablé, les couples étroitement enlacés...

Deux danseurs surtout s'en donnent à cœur joie, une druidesse et un page : la petite duchesse et Julien de Quincy que le hasard a réunis.

Et, tout en dansant, ils causent...

— Vous vous appelez, jolie druidesse ?

— Vous êtes bien curieux, beau page.

« A quoi servirait d'avoir un loup alors, si je vous disais mon nom ?

— Frappé par votre logique serrée de tout à l'heure, je ne vous le dirais pas non plus, mais je ne vous cacherais pas mon prénom.

— Qui est ?

— Julien...

— Julien ! Tiens ! il me plaît beaucoup ce prénom-là...

— Et le vôtre ?

— Renée...

— Très joli aussi...

— Et tenez ! puisque maintenant la glace est rompue, je vais aller encore plus loin dans mes confidences...

« Avec un peu de perspicacité, vous allez tout de suite, j'en suis sûre, percer mon incognito.

« Je suis une étrangère, et je ne suis arrivée à Paris que depuis trois mois... Vous ne devinez pas ?

— Non...

— Alors, je mets les points sur les i.

« Je suis une parente du duc de Salavedra.

— Ah !

— Très proche parente...

— Attendez donc !... Mais oui, au fait, Renée... ce nom aurait dû me frapper...

« Vous êtes sa fille !

— Oui.

— Oh ! mais alors, j'ai entendu bien souvent parler de vous...

— De moi ? Allons donc ! Vous m'étonnez.

— Mais oui... par quelqu'un qui vous a connue au Brésil.

— Qui ?

— Mon père !

— Oh ! mais je suis bête aussi, moi ! s'écria Renée ; j'aurais dû me rappeler...

« Moi aussi, j'ai entendu quelquefois parler de vous...

« Julien de Quincy, n'est-ce pas ?

— Vous y êtes !

— Oh ! mais dites donc, il faut absolument se connaître mieux ça.

« C'est vrai qu'on a la permission de retirer son loup au sonner mais jamais je n'aurai le temps d'attendre jusque là, il faut que je vous voie, que je vous voie immédiatement...

« Et vous ?

— Moi aussi, pardine ?

« Dites-moi, vous ne craignez pas d'avoir froid ?

— Non...

— Alors, allons dans le jardin...

« D'ailleurs, nous n'y resterons pas longtemps ; le temps d'enlever notre loup, de considérer nos traits respectifs, et nous revenons...

« Ça va ?

— Ça va...

Une minute après, tous deux se trouvèrent dans une allée où on ne pouvait les apercevoir, et s'arrêtant au pied d'un gros chêne qui étendait ses rameaux à demi dénudés sur un petit rond-point où s'épanouissait une corbeille de fleurs aux corolles éblouissantes :

— Là, nous serons très bien ici, déclara Renée...

« Je vais compter et, quand je dirai trois, chacun enlèvera brusquement son loup...

« Attention ! je commence...

« Un... deux... et trois !

Brusquement, ils avaient retiré en même temps leur masque de soie, et, muets, sans une parole, ils se regardèrent un instant...

— Eh bien ! questionna Julien.

— Eh bien !... c'est tout à fait l'idée que je me faisais de vous...

« Vous ressemblez à votre père, c'est frappant...

— Alors, vous me trouvez bien

— Très bien... Et moi ?

— Je ne sais pas si vous ressemblez à M. le duc... je ne le connais pas ; mais vous êtes très bien aussi.

— Non... je ne lui ressemble pas du tout... oh ! mais là, pas du tout...

« Qu'est-ce que vous pensez de ma frimousse de petite sauvage ?

— Mais vous n'avez pas l'air d'une sauvage...

— Ta... ta... ta... Vous dites ça pour me faire plaisir.

— Non... je vous assure.

— Si... Mais que voulez-vous ? ça tient à mon éducation, à ma manière de vivre, là-bas, au Brésil...

« J'étais toujours dans la campagne, à cheval... hâlé par les rayons du soleil, galopant les cheveux au vent comme une Diane chasserresse...

« Mais à Paris, heureusement, tout ça va se modifier.

« Tenez ! dans six mois, vous verrez déjà combien elle sera modifiée, la petite sauvage...

— Mais je vous affirme que vous ne me faites pas le moins du monde l'effet d'une petite sauvage...

— Oui, je sais, les Français sont galants, et vous êtes Français... En tout cas, je suis enchantée de vous avoir vu.

— Moi aussi...

— Et maintenant qu'on se connaît... remettons nos masques et rentrons dans le bal.

« On n'aurait qu'à vous voir.

— Vous venez, monsieur Julien ?

— Voilà, mademoiselle Renée...

— Et puis, dites donc ?

— Quoi ?

— Dire monsieur au fils de celui qui m'a sauvé la vie, ça m'ennuie, vous savez...

— Ne le dites pas.

— Vrai, ça ne vous fera rien ?

— Si... ça me fera plaisir...

— Alors... Vous venez, Julien ?

— Voilà, mademoiselle Renée...

— Ah ! non... ce n'est pas gentil, ça...

« Vous aussi... ou alors, je reprends mon ton de protocole.

— Soit !... Voilà, Renée !

— A la bonne heure !

Et tous deux se faufilèrent dans les salons, où personne, d'ailleurs, n'avait remarqué leur absence.

Pendant ce temps-là, une autre scène presque identique, mais qui n'avait rien de prémédité cependant, se déroulait à l'hôtel du duc de Salavedra.

Se croyant seul, dans une des chambres du premier étage, ce dernier avait un moment retiré son loup de velours et parlait à son intendant qui l'appre-

lait respectueusement Monsieur le duc lorsqu'il fut aperçu, visage découvert, par Alice de Quincy, laquelle allait avec une des femmes de chambre faire recoudre le bas de sa jupe de bohémienne, sur laquelle, dans la cohue des danseurs, quelqu'un avait marché...

Au bruit des pas se faisant à peine entendre sur le tapis moelleux, le duc avait mis rapidement son loup, mais pas assez vite cependant pour que Mme de Quincy n'eût le temps de l'apercevoir.

Cette vision, qui n'avait duré que deux ou trois secondes à peine, ne fut pas toutefois sans l'impressionner vivement...

— Non, je me trompe, murmura-t-elle, je me trompe évidemment, puisque, depuis dix-huit ans bientôt, il est mort englouti dans les flots de l'océan... Et pourtant... cette ressemblance...

« Si c'était lui... lui, le mari de Berthe, Jean Villeroy ?

Oh ! elle en aurait le cœur net...

Elle était femme, et par conséquent, rusée, adroite, elle trouverait bien un moyen de savoir à quoi s'en tenir...

Le questionner, ne serait pas chose difficile.

Si elle avait vu le duc, lui ne l'avait pas vue, n'avait même pas aperçu son costume de bohémienne...

Et comme M. de Salavedra rentrait dans le bal, sans se douter une demi-seconde des soupçons dont il était l'objet, remerciant la camériste qui n'avait pas fait de difficulté de dire que la personne qui se trouvait là un instant auparavant, costumée en doge, n'était autre que son maître, le richissime duc de Salavedra, Alice pénétrait dans un des salons, presque en même temps que lui.

Mme de Quincy n'eut pas de peine à retrouver le seigneur vénitien, qu'elle venait de quitter...

Debout dans l'embrasure d'une fenêtre, il regardait ses invités passer en tourbillonnant devant lui, emportés dans une sarabande folle, lorsque, se payant d'audace, la jolie bohémienne s'approcha lentement du premier magistrat de la république de Venise et, sans plus de préambule, attaqua carrément la conversation :

— Vous ne dansez donc pas, Altesse Sérénissime ?

— Non, sémillante bohémienne... mais vous-même ?... Vous n'aimez donc pas la valse ?

— J'en raffole, au contraire.

« Mais pour le moment, il y a une autre chose que je préférerais...

— C'est ?

— C'est de vous emmener là-bas, dans ce petit coin écarté...

— Diable ! vous me faites peur.

— Et puisque je suis une gitane, une bohémienne, de vous dire la bonne aventure.

— Cela vous ferait bien plaisir ?

« Soit, alors !... Mais je vous préviens que je n'y crois pas.

— Parce que vous avez eu affaire jusqu'ici, à de fausses devineresses, répondit Alice.

« Mais moi, j'ai étudié le grand art des tarots et des lignes de la main, la science de la chiromancie, en un mot, et je me charge de vous prouver dans un instant que s'il y a de vulgaires charlatans dont la divination est illusoire, il est aussi de vraies chiromanciennes qui, comme moi, peuvent vous dire le passé et vous dévoiler l'avenir...

« Veuillez retirer le gant de votre main gauche, je vous prie, Altesse Sérénissime...

Et, lui prenant la main, elle l'examina attentivement ; puis, à voix basse, comme si elle avait peur d'être entendue :

— Bien que vous ayez un masque sur votre visage, je vous connais.

— Et je me nomme, perspicace pythionisse ?



COMME CADEAU

d'Anniversaire offrez
un abonnement à

La Revue POPULAIRE

Ce geste délicat sera vivement apprécié car la personne pour qui vous aurez souscrit cet abonnement aura douze fois, au cours de l'année, une agréable occasion de penser à vous, c'est-à-dire chaque fois que lui arrivera par la poste un numéro nouveau de LA REVUE POPULAIRE. C'est que LA REVUE POPULAIRE est acclamée à l'unanimité comme étant le plus chic et le plus attrayant de tous les magazines français du pays.

Notre roman de février

LE REGNE DU VEAU D'OR

par LISE CORINNE

COUPON D'ABONNEMENT

LA REVUE POPULAIRE

| Canada | Etats-Unis |
|-------------------|-------------------|
| 1 an \$1.50 | 1 an \$1.75 |
| 2 ans 2.00 | 2 ans 2.50 |

☐ IMPORTANT : — Indiquez d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom

Adresse

Ville Prov.

POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE
975-985, rue de Bullion, Montréal 18.

— Le duc de Salavedra... Est-ce cela ?
— Peut-être... mais continuez, car vous êtes très intéressante, vous savez, répliqua-t-il, un peu embarrassé.

« Je vais l'être bien plus encore, tout à l'heure », pensa Alice, qui poursuivait, après quelques secondes de recueillement :

— Oh ! oh ! je vois quelque chose d'étrange dans votre main...

— Quoi donc, madame ?

— On peut tout dire ? questionna-t-elle en fermant les yeux, comme si, ses paupières baissées, elle pouvait lire plus couramment dans le passé...

— Tout...

— Eh bien ! vous n'avez pas toujours été duc de Salavedra...

— Dame ! c'est un titre héréditaire, et du vivant de mon père... répondit le doge, qui commençait malgré tout à se trouver un tantinet gêné.

— Votre père ne l'a jamais été non plus...

— Ah ! belle bohémienne, cette fois laissez-moi vous dire que votre science... ricana Salavedra.

— Sonne faux, n'est-ce pas ? questionna Alice.

« Ah ! cependant, comme vous savez bien le contraire.

« D'ailleurs, si je vous ennuie...

— Non, non... pas du tout ; parlez !

— Vous avez été marié...

— Dame ! puisque j'ai une fille, il y a bien des chances pour que ce ne soit pas une bâtarde...

— Et les toutes premières années de votre mariage ont été troublées par un drame affreux.

— Lequel ? questionna-t-il, avec un léger tressaillement.

— Ah ! vous voyez bien que je vous intéresse.

« Je ne vois pas très nettement... mais cependant je distingue certaines choses...

— Voyons !

— Votre femme est malade, très malade... vous entrez dans sa chambre... vous y prenez un collier...

— Un collier ?

— Un collier de perles... oui !... vous sortez... vous revenez furieux... vous écrivez une lettre... vous repartez...

— Et alors ?

— Vous partez pour le bord de la mer... vous vous embarquez avec une petite fille...

— Ensuite ? Ensuite ? demanda-t-il, haletant...

— Ensuite ?... ne trouvez-vous pas que l'on est très mal à l'aise pour causer ici, ce soir, Altesse Sérénissime ?...

— L'hôtel est grand... et dans ma chambre...

— Ah ! non, merci !... mon mari n'aurait qu'à me voir sortir avec vous ou à s'apercevoir de mon absence.

— Il faut absolument que je vous voie cependant...

— Eh quoi ?... Ce que je vous dis serait donc vrai ?

« Vous voyez bien qu'il n'y a pas que de fausses devineresses...

« Mais voici des masques indiscrets qui viennent de notre côté, il est temps de nous séparer.

— Alors, demain, ici ?

— Si vous voulez... A quelle heure ?

— Celle qui vous conviendra.

— Voulez-vous trois heures ?

— Soit !... trois heures ?

— Alors, entendu, Jean Villeroy !

Alice avait gardé ces deux mots pour le bouquet.

L'effet, ainsi que le lecteur le présume, fut littéralement foudroyant.

Mme de Quincy ne s'était pas trompée.

Comme s'il eût soudain reçu quelque coup de massue, le doge, fléchissant sur ses genoux, fut obligé, pour ne pas tomber, de s'appuyer au mur.

Mais bien vite, il s'était ressaisi... et prêt à démasquer cette pseudo-bohémienne qui connaissait si bien sa vie,

il allait la presser de questions, au besoin lui arracher ce masque qui la cachait à ses yeux, lorsque, brusquement, il demeura effaré...

Comme si elle avait disparu par quelque trappe adroitement dissimulée sous le tapis du salon, la bohémienne n'était plus là.

En vain, en proie à un affolement bien compréhensible, le duc fouilla les salons et même le jardin de l'hôtel, espérant y découvrir la gitane qui savait si bien le douloureux secret de sa vie ; il ne la rencontra pas...

D'ailleurs, comment l'eût-il trouvée ?

Allant aussitôt retrouver Robert et Julien, Alice avait feint un malaise subit et tous trois, montant dans leur auto, étaient partis pour rentrer chez eux.

Quand ils y arrivèrent, Berthe et Geneviève étaient couchées depuis longtemps. Tant mieux !

Elle lui aurait parlé, elle aurait pu se trahir, mieux valait qu'il en fût ainsi.

Demain seulement, après son entrevue avec Villeroy, elle lui dirait tout...

Et suivie par Robert, elle entra dans sa chambre à coucher...

Julien lui aussi pénétra dans la sienne... et, se laissant tomber sur un fauteuil, il se prit à réfléchir.

Il avait passé une ravissante soirée, cet excellent jeune homme ; ravissant.

Et cette Renée, était-elle assez délurée, assez spirituelle, assez gentille !

Il avait bien compris qu'il lui plaisait fort, à la petite duchesse, et elle-même ne lui était pas indifférente, loin de là...

Fille d'un duc plus de cent fois millionnaire, jolie, intelligente... eh ! eh ! mais ce ne serait pas un parti à dédaigner ; et lequel des jeunes gens qui se trouvait là, ce soir, ne se fût réjoui s'il avait été à sa place ?

Mais de même que les nuages changent brusquement de direction au souf-

fle du vent, soudain ses pensées s'orientèrent tout autrement.

Son regard venait de tomber sur une photographie de Geneviève qui semblait le regarder, toute surprise, dans son cadre de peluche...

Et se levant vivement, prenant dans ses mains son image chérie, et l'embrassant affectueusement :

— N'est-ce pas, mon trésor, questionna-t-il, n'est-ce pas que tu penses que je suis un bien sale type ?

« Tu as beau dire non, avec tes beaux yeux qui me sourient ; moi, je maintiens que si. Mais n'aie pas peur, va !...

« J'ai pu avoir un moment de folie, à cette merveilleuse soirée qu'on aurait dit être un chapitre des *Mille et une Nuits*, mais tu vois, aussitôt échappé à l'ambiance pernicieuse, ça ne dure pas !

« Il n'y a qu'une jeune fille que j'aime véritablement : toi !...

« Tu n'es pas duchesse, on ne te couvrira pas de millions et encore de millions, mais j'aurai assez d'argent pour nous deux, et telle que tu es, je te préfère à toutes les autres femmes, et elles auront beau faire, essayer de m'entortiller, de m'ensorceler, il n'y aura jamais une autre madame Julien de Quincy que toi !

« Et maintenant que je viens de te faire loyalement ma confession, tu me pardonnes, n'est-ce pas ?

« Oui ?

« Allons ! tu es gentille, ma Ginette, et tu sais, je te le jure sur ta tête chérie, ça ne m'arrivera jamais plus.

Replaçant le cadre sur la cheminée, après avoir tendrement embrassé l'image aimée, il s'était vivement déshabillé, puis mis au lit...

Déjà, il avait le doigt sur le bouton de la poire électrique pour éteindre, de son autre main il envoyait un dernier baiser à la photographie, en lui souhaitant un affectueux bonsoir, puis il appuya.

La chambre fut plongée dans une obscurité complète, et cinq minutes après il dormait profondément.

Il rêva au mariage...

Et la jeune fille qu'il menait à l'autel tout paré de fleurs, ce n'était pas la petite duchesse, mais Geneviève, sa Geneviève adorée.

A l'hôtel du duc, la fête continuait à battre son plein, et tous s'apprêtaient à faire honneur dans un instant au fastueux souper par petites tables dressées dans la grande salle à manger, et aussi pour ceux que n'effraierait pas la fraîcheur de la nuit, sur l'immense pelouse du jardin, éclairée à présent comme en plein jour par la vingtaine de puissants arcs électriques que l'on venait d'allumer.

C'est le lendemain, à l'aube seulement, à l'heure où s'éveille le Paris des travailleurs, que la plupart des invités quittèrent le somptueux hôtel du duc, le palais plutôt, où pendant quelques heures ils avaient été les hôtes du grand seigneur brésilien.

Lui seul, cependant, avait manqué à la fin de la fête.

Après d'infructueuses recherches pour remettre la main sur la bohémienne qui l'avait si fort intrigué, il s'était enfermé dans sa chambre, avait défendu qu'on le dérangeât sous aucun prétexte, et, plongé dans un fauteuil moelleux, s'était mis à réfléchir...

De son côté, la petite duchesse terminait elle aussi la soirée beaucoup moins gaïement qu'elle ne l'avait commencée...

Son flirt, son valseur avait disparu subitement, sans même lui dire au revoir, après l'avoir sans doute vainement cherchée dans les salons.

Mais, bah ! elle savait son nom, c'était le fils d'un des amis de son père ; ils seraient appelés sans doute à se rencontrer souvent, à se fréquenter, elle le reverrait donc sûrement...

Calmée par cette rassurante perspective, elle fit honneur au souper sans s'inquiéter une minute de ce qu'avait pu devenir certain doge qu'elle n'avait plus vu ni dans les salons, ni à table, et qui pourtant, nous le savons, la touchait d'assez près, puisque c'était son propre père, le duc de Salavedra.

Et en s'endormant à la pointe du jour, elle aussi, songea à Julien.

Mais comme elle n'avait aucun autre dérivatif, elle y pensa exclusivement, se disant que l'aventure de la veille au soir serait certainement appelée à jouer un rôle énorme dans sa vie...

Pourquoi ? Comment ? Dans quelles circonstances ?

Certes, elle aurait été bien embarrassée pour le dire...

C'était de l'instinct, une sorte de curieuse divination...

L'avenir se chargera de nous apprendre bientôt qu'elle ne se trompait pas.

II — En présence !

Du reste de la nuit, Alice ne put pas fermer l'oeil...

D'abord, elle pensait aux conséquences graves que pourrait avoir cette rencontre imprévue, sur l'existence de son amie Berthe, et ensuite, comme elle était bonne, elle s'en voulait un peu d'avoir été aussi cruelle envers Jean Villeroy et de l'avoir laissé ainsi en suspens au lieu de lui dire qui elle était, et où se trouvait sa femme qu'il avait tant aimée et que sans doute, un secret pressentiment le lui criait, il aimait tant encore...

Il lui tardait de le voir, d'achever sa confession, à elle, et surtout de provoquer celle du duc.

S'étant levée, elle s'habilla et regarda la pendule...

Elle marquait dix heures et demie.

Dix heures et demie seulement !

LA VIE COURANTE ...



— Est-ce un cambriolage ou notre fille qui avait oublié le bal ?

Ah! comme les aiguilles marchaient lentement, et qu'il lui tardait d'être à trois heures!

Trois heures!

Ah ça! elle n'avait donc fait que des sottises, la veille?

Pourquoi avoir demandé son rendez-vous pour l'après-midi?

Si elle l'avait fixé à neuf heures, ou même à dix, elle saurait maintenant à quoi s'en tenir; peut-être, elle serait de retour de chez le duc, et se jetant au cou de Berthe, elle lui crierait:

— Tu sais, ton mari, Jean, il n'est pas mort; il est riche, très riche!

« Le duc de Salavedra, ce grand seigneur milliardaire dont tout Paris s'occupe en ce moment, c'est lui, lui qui regrette sa mauvaise action lorsque, malade, agonisante, presque, il t'a abandonnée sans t'entendre, toi la pauvre innocente qui a failli en mourir!

« Lui qui te demande pardon à genoux, et t'attend!

Enfin, l'heure du déjeuner arriva... et, tout en déjeunant, voilà que Mme de Quincy sentit tout à coup comme une angoisse lui comprimer le cœur.

Quelquefois, assez souvent même, son mari demandait à l'accompagner dans ses courses ou ses visites...

Ciel!... S'il le lui demandait aujourd'hui encore?

Elle qui ne le lui avait jamais refusé, elle serait donc obligée de trouver une excuse, une échappatoire... car elle ne voulait à aucun prix l'emmener avec elle.

Qui sait? Si elle se troublait?... Si elle allait lui donner l'éveil?

Heureusement, rien de tout cela n'arriva.

Le hasard, qui fait quelquefois bien les choses, se mit carrément dans le jeu de Mme de Quincy...

— Ma chérie, lui dit Robert en se levant de table, tu sais que cette fois il me sera impossible de sortir avec toi...

— Ah!... répondit la fine mouche, comme si elle était véritablement contrariée de ce contretemps.

— Eh! oui!... un rendez-vous urgent à mon cercle...

— Comme c'est ennuyeux! Tu ne peux pas le remettre?

— Impossible!

— Je comptais cependant bien sur toi...

« Enfin, si c'est impossible, je sortirai seule!

Robert parti, surgit une nouvelle complication.

Cette fois, c'étaient Berthe et notre amie Geneviève.

Vainement, toutes deux s'offrirent gentiment à sortir avec elle.

Mais nous le savons, cela ne faisait aucunement l'affaire d'Alice, qui tenait à aller seule au bout de son aventure, avant d'en parler à qui que ce fût, pour voir le parti qu'il y aurait à en tirer.

Aussi, refusa-t-elle l'offre qui lui était faite, sous un prétexte quelconque, que Berthe et Geneviève feignirent d'accepter; puis, comme les trois quarts de deux heures venaient de sonner à la vieille pendule du salon, modèle de précision, elle prit congé et descendit vivement pour sauter dans son auto qui l'attendait devant la porte, non sans avoir préalablement recommandé à ses deux amies de prendre patience et de ne pas sortir, car elle ne tarderait pas à rentrer.

Et en cela elle avait son plan: revenir en hâte chercher la femme de Jean, si la conversation prenait la tournure qu'elle espérait.

Dans la pièce somptueuse qui lui sert de cabinet de travail, le duc de Salavedra marche fiévreusement comme un fauve en cage, jetant à chaque minute les yeux sur un magnifique cartel en or massif appliqué au mur dont les aiguilles, comme un instant auparavant

pour Alice, ne marchent pas assez rapidement, à son gré...

Enfin, trois heures sonnent; la porte du bureau s'ouvre, paraît un domestique annonçant la dame à laquelle M. le duc a donné rendez-vous à trois heures...

— Qu'elle entre!

Et le domestique s'incline, sort, puis introduit une femme dont un voile imperméable cache entièrement le visage.

D'un signe de la main, il lui a indiqué un siège.

Lentement, elle s'est assise, et tout de suite, mais sans ôter le voile qui dérobe ses traits aux yeux de Salavedra:

— Nous en étions restés, commençait-elle, au moment où je vais à si fort intrigué en vous disant un nom qui est le vôtre... celui de Jean Villeroi...

— Soit... Supposons que vous ne vous trompez pas... Et après?

— Ce que vous avez fait, vous, après votre départ de Paris, dans les circonstances cruelles que vous connaissez, que vous n'avez pas oubliées, je l'ignore; mais ce que je vais vous apprendre, car vous l'ignorez à votre tour, et il faut que vous le sachiez, c'est ce qui est arrivé à votre femme, à Berthe... à l'innocente victime...

— Allons donc Elle était coupable...

— A l'innocente victime, vous dis-je, d'une coïncidence que vous ne connaissez pas, que vous ne pouviez pas connaître, et que je vais vous dire...

« Vous vous rappelez le collier de perles, n'est-ce pas?

— Oui!... Vous allez, vous aussi, me dire qu'il était faux, sans doute?

— Non, les perles en étaient vraies...

— Alors?

— Mais ce collier n'était pas à elle...

— Pas à elle?

— Pour éviter les soupçons de son mari, une amie le lui avait donné afin qu'elle le lui gardât...

— Et cette amie?

— C'était Alice Marbeuf...

— Allons donc! mensonge!

« Le soir même, dans mon affolement, j'y suis allé, chez mes amis Marbeuf... J'ai tout raconté à son mari et à Alice.

« Elle connaissait mes projets, m'enfuir de Paris, enlever son enfant à Berthe, l'emmener loin, bien loin, pour qu'elle ne le revît jamais, elle m'aurait empêché de commettre une semblable lâcheté, elle m'aurait tout raconté, tout dit...

— Elle allait le faire, lorsque son mari est arrivé...

« Et le lendemain, quand après une nuit horrible, elle est accourue chez vous pour vous livrer son secret, il était trop tard, vous n'étiez plus là...

— Alors? ce serait vrai?

« Parce que Marbeuf était là, elle n'a pas osé?

« Et pourtant, elle savait ce que j'allais faire.

« Je le lui avais dit et elle avait lu dans mes yeux mon implacable résolution.

« Mais peu lui importait!

« Accabler une innocente, faire le malheur d'un homme, d'une enfant, de trois êtres qu'elle prétendait aimer, belle affaire!...

« Ce qu'il lui fallait sauver, ménager, c'était son bonheur, à elle... à elle la seule coupable!

« Ah! tenez! c'est infâme, ce que vous me racontez là!...

« Mais pour être si bien renseignée, vous-même qui êtes-vous donc?

Lentement, elle détacha son voile et apparut toute pâle...

— Alice! s'écria le duc... Alice Marbeuf!

— Non... Alice de Quincy, à présent, puisque Marbeuf est mort!

(A suivre dans le prochain numéro)

MICHEL NOËL

[Suite de la page 3]

— Je n'en doute guère. Et je pense que ce stage aussi a dû vous servir dans votre apprentissage de tous les angles de l'art du micro.

— En effet, et parfois quand j'y songe, on dirait que la satisfaction de bien posséder mon métier grâce à cette terrible aventure me fait oublier un peu que j'ai perdu dix longues années de ma vie.

— Le passé quel qu'il soit n'est jamais perdu, il enrichit le présent.

— Oh, la jolie philosophie! Vous devriez mettre cette phrase-là à mon crédit, ça me ferait de la publicité auprès des lecteurs du Samedi.

Mais Michel Noël n'a vraiment pas besoin de phrases empruntées pour être populaire. Tout le monde le connaît et tout le monde l'aime bien l'allègre Michel qui fait rigoler par ses chansons joyeuses ou qui attendrit par celles, plus sereines, qu'il sait interpréter avec un talent égal.

Actuellement il est annonceur régulier au poste CKAC où il est venu en gagnant un concours des « Boursiers de CKAC » grâce à la bonne idée d'un de ses amis, monsieur Marcel Séguin qui, pendant que Michel Noël était encore outre-mer dans un hôpital militaire (car il a été blessé) eut l'initiative de présenter au concours un texte radiophonique écrit par notre show-man. Et c'est lui qui gagna. Il entra donc au poste en qualité de scripteur et mainte-

nant, comme annonceur, il devient de plus en plus populaire. La vie a de ces tours!

Depuis ce moment-là, revenu à Montréal, Michel Noël s'est fait applaudir à peu près dans tous les domaines de la radio et du spectacle. Il a chanté au Bal Tabarin, au Montmartre qu'il a inauguré en même temps que Lucienne Delisle, dans presque tous les cinémas de quartiers (les meilleurs) et dans des émissions intitulées tout bonnement: *Les Chansons de Michel Noël*. Naturellement, la vogue dont il jouit auprès du grand public lui a permis d'enregistrer des disques pour les compagnies Decca et RCA Victor. On a de lui plus de vingt-six disques parmi lesquels notons: *Yolande, L'orgue des amoureux, Quand tu reverras ton village et Madame, ne touchez pas la banana*. Enfin, il y en a pour tous les goûts.

Quelques-unes des émissions régulières où l'on peut entendre Michel Noël, maître de cérémonies, sont notamment: *Le Moulin des rêves* (jeudi à 10 h. 30 p.m.) *Les Trois Cloches* (mercredi à 8 h. 30 p.m.) *La Mine d'Or* (mardi à 8 h. 30 p.m.) et plusieurs émissions du matin que les ménagères et les midinettes peuvent écouter en faisant l'envie des autres. Sur ce, recevez les salutations amicales de Michel Noël qui vous dit: « Au revoir au micro! »

C. S.

LEQUEL PRÉFÉREZ-VOUS?..

LE SAMEDI — LA REVUE POPULAIRE — LE FILM

COUPON D'ABONNEMENT

☐ LES 3 MAGAZINES

LE SAMEDI — LA REVUE POPULAIRE — LE FILM

1 an (Canada seulement) \$5.50

OU

Can. E.-U.

☐ LE SAMEDI \$3.50 \$5.00 pour 1 an

☐ LA REVUE POPULAIRE 1.50 2.00 " " "

☐ LE FILM 1.00 1.00 " " "

Veuillez trouver ci-inclus, la somme de \$..... pour l'abonnement indiqué d'un (X)

☐ IMPORTANT : — Indiquez d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom.....

Adresse.....

Localité.....

Province.....

POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE
975-985, rue de Bullion Montréal 18, P. Q.

LA FILLE DES SABLES

[Suite de la page 10]

— Tu consens ?... reprenait celui-ci. Bien. Nous préviendrons ton père et nous ferons la cérémonie... suivant les coutumes de ta tribu.

Il fut un instant ému en sentant les lèvres de la jeune fille s'appuyer sur sa main. Il l'attira à lui, posa distraitement un baiser sur son front.

Quelques jours plus tard, Raoul et Djelila furent unis à la mode targuie et la jeune fille ne revint pas parmi les siens.

Mais elle n'allait pas, non plus, demeurer au fortin de pisé rougeâtre... Raoul avait pris toutes les dispositions nécessaires pour la faire conduire à la côte : de là, accompagnée par une personne de confiance prévenue à Alger, Djelila gagnerait la France et se rendrait dans la famille de Raoul.

Dès qu'il eut ouvert le journal à clientèle aristocratique auquel il était abonné, M. le Conseiller Saint-Yves, ainsi qu'il le faisait chaque matin, parcourut la rubrique des mondanités.

Avec une stupéfaction sans bornes — et une fureur grandissante — il lut ceci :

« On annonce le mariage, dans le Sud-Algérien, de M. Raoul Saint-Yves, fils du Conseiller à la Cour bien connu, avec Djelila, fille du chef targui Hamida Hadj. La jeune épousée est attendue en France par le paquebot « Massilia ». Elle doit en effet venir compléter son éducation européenne, et vivra, nous dit-on, au foyer du Conseiller Saint-Yves. »

Blême de colère, M. Saint-Yves tendit le journal à sa femme :

— Lisez cela... Quelle honte...

Mme Saint-Yves lut rapidement.

— Mais... mais... balbutia-t-elle ceci ne peut être exact... Quelle est cette invention ?

— Est-ce que je sais ?... bien qu'avec votre fils, il fallait s'attendre à tout... Aurait-il voulu se venger de nous qui l'avons détourné de cette Sabine Salneuve qu'il désirait épouser ? C'était un bien pauvre mariage pour un Saint-Yves... Mais celui-ci...

— Celui-ci est déshonorant... trancha sans ménagement la conseillère... Si toutefois la nouvelle est vraie... ce dont je veux douter. Une Targui... Une sauvagesse en somme... Et il nous l'enverrait... Voyons... voyons, c'est une plaisanterie...

Une heure après cette conversation, une dépêche venait annoncer au ménage Saint-Yves qu'il ne s'agissait pas d'une « plaisanterie », et que le soir même, arriverait chez eux la jeune Djelila.

Aussitôt qu'il l'eut remise entre les mains de ses beaux-parents malgré eux, l'envoyé de Raoul s'éclipsa... et Djelila resta seule dans la famille hostile.

Son sourire enfantin, sa juvénile confiance ne désarmèrent pas M. et Mme Saint-Yves dont l'exaspération se trouvait à son comble devant l'aspect trop spécifiquement exotique de leur bru.

Le « litham », les cheveux graissés et nattés, la parure de cercles métalliques retombant de chaque côté du visage, les tuniques superposées de couleur sombre, les ongles teints en brun... tout donnait à la jeune femme une si barbare apparence que tout sentiment de commisération, devant le sort de la pauvre enfant dépaycée, disparaissait en ceux qui la recevaient.

Une seule personne eut conscience du malaise qui devait envahir Djelila

devant ces visages fermés. Ce fut Bertrand, le frère aîné de Raoul.

Cordialement il s'approcha de la jeune femme, lui sourit, lui prit la main, la fit asseoir, essaya d'ébaucher une conversation avec elle.

— Parlons de Raoul... proposa-t-il.

Le visage de la pauvre enfant s'éclaira :

— Oh ! Raoul... Bon, Raoul... dit-elle. Resté là-bas...

— Mais il viendra bientôt.

— Oh... bientôt... oui...

Il sentit qu'elle serait bien vite en confiance avec lui, petit oiseau privé de la grande liberté du désert, enfermé dans une cage sans joie...

Lui-même conduisit Djelila à la chambre qu'il fallut bien lui donner, atténua autant qu'il fût en son pouvoir les heurts des premiers moments.

La famille Saint-Yves eut tout de même l'élégance d'accepter bravement la situation devant la curiosité plus ou moins malveillante, suscitée par l'événement, parmi la société de mœurs sévères à laquelle elle appartenait.

Djelila fut traitée comme la belle-fille légitime et on ne songea plus qu'à l'adapter — oh ! sans tendresse — à la vie qui serait dorénavant la sienne.

C'eût été difficile sans la présence de Bertrand ; celui-ci se consacra à la jeune Targui avec un dévouement parfait, mettant la plus grande assiduité et la plus grande patience à l'instruire de ce qu'elle ignorait.

Les rudiments de français qu'elle avait acquis au désert, rapidement augmentés, permirent bientôt à la jeune femme de prendre part à une conversation générale. Bertrand obtint — non sans peine, il faut le reconnaître — que sa belle-soeur renonçât à son accoutrement targui, qu'elle portât des vêtements européens.

— Eh, mon Dieu !... déclara-t-il un jour, tandis que Mme Saint-Yves recommençait ses jérémiades, soyez juste, ma mère. Djelila n'est pas plus brune ni plus étrange qu'une Italienne ou une Espagnole, voire qu'une Créole martiniquaise, après tout... Et elle est fort intelligente. Faites-lui crédit quelques mois... Je ne doute pas qu'elle ne vous fasse alors tout à fait honneur...

Mme Saint-Yves haussa les épaules :

— Tu es d'un optimisme ridicule, Bertrand. Cette fille ne sera jamais qu'une sorte de sauvagesse. Comment ton frère a-t-il pu faire une chose pareille... Ah ! quelle humiliation pour une famille comme la nôtre où les alliances ont toujours été si parfaitement choisies...

Bertrand ne voulut rien répondre, mais il était convaincu d'avoir raison.

Il y avait plus d'un an que Djelila était arrivée en France.

Aux étonnements du début, alors que tant de nouveautés n'avaient guère laissé en elle de place pour l'observation, avaient succédé, dans son esprit plus cultivé, des réflexions souvent pénibles.

Elle s'étonnait maintenant que Raoul l'eût épousée, et elle ne comprenait pas pourquoi il l'avait aussitôt envoyée en France.

Elle voulut le demander à Bertrand. Bertrand son professeur et son guide, Bertrand, le seul être qui lui témoignât de l'intérêt, même de l'affection.

Dans le but de l'interroger, elle se dirigea ce jour-là vers le petit bureau où il avait coutume de se tenir. Comme elle arrivait à la porte qui le séparait du salon, elle vit cette porte entrebail-

lée, et entendit Bertrand discuter avec M. Saint-Yves.

— Oui... déclarait ce dernier, cette situation ne peut se prolonger... Puisque Raoul ne se décide pas à revenir en France, il faut que « sa femme » aille le retrouver. Nous ne pouvons garder plus longtemps chez nous cette moricaude.

Il avait mis dans ce dernier mot un mépris profond.

— Pourquoi, poursuivait le conseiller, Raoul a-t-il fait ce soi-disant mariage, qui doit pouvoir être facilement annulé ? Ce n'est pas par amour, car dans ce cas il aurait gardé cette fille auprès de lui... Uniquement, alors, pour nous désobliger, et parce que nous nous étions opposés à son union avec Sabine Salneuve. Mais, je le répète, je ne veux pas que cette comédie se prolonge. Une place sera retenue sur le prochain bateau pour amener la jeune Targui en Afrique...

— Y pensez-vous, mon père ?... protesta Bertrand. Vous ajouteriez une cruauté nouvelle aux coupables manœuvres de Raoul. Djelila est parfaitement adaptée, maintenant, à notre vie et rien ne la différencie des jeunes femmes qui nous entourent... rien, si ce n'est un cachet d'exotisme lui donnant un charme particulier. Raoul, à son retour, ne pourra manquer d'en être fier... et de l'aimer. Elle est digne de cet amour, mon père... et de notre affection.

Derrière la porte entrouverte, Djelila avait écouté. Une sensation douloureuse d'humiliation et de colère la bouleversait. Les expressions méprisantes de M. Saint-Yves l'avaient profondément blessée, et la conviction que Raoul s'était joué de sa candeur s'imposait inéluctablement à elle.

Elle était fille de chef... Elle ne pouvait pardonner cette injure... et ces mépris. Une lueur de haine passa dans son regard... Elle regagna sa chambre...

Là, elle considéra une photographie de Raoul placée sur une table. Dans une impulsion violente de colère, elle la saisit et la déchira.

Ce fut quelques jours plus tard que Raoul, sans avoir prévenu quiconque, revint parmi les siens.

Le domestique qui l'introduisit, ne le connaissant pas le prévint :

— M. le conseiller et Madame sont sortis... dit-il. M. Bertrand est là.

— Bon. Conduisez-moi auprès de lui.

Le valet fit entrer Raoul dans un petit salon où Bertrand se tenait devant un bureau. A la vue du nouveau venu, et malgré le changement que trois années de vie saharienne — et de mauvaise hygiène — avaient amené en Raoul, il eut un cri :

— Raoul... Toi...

Les deux frères s'embrassèrent, puis Raoul demanda :

— Père ? Mère ! Comment vont-ils me recevoir ? Et d'abord, vont-ils bien ?

— Très bien. Quant à l'accueil qu'ils te réservent... je crois d'abord qu'ils seront heureux de te voir.

— Alors, tout est parfait.

Comme il ne questionnait pas d'abord, Bertrand insinua :

— Tu ne demandes pas des nouvelles de ta femme ?

Raoul éclata de rire :

— Ah oui... La jeune Targui... « Ma femme »... Façon de parler... Au fait, qu'est-elle devenue ?

— Mais, Raoul... dit Bertrand stupéfait, ton inconscience m'épouvante. Djelila a vécu ici... Elle...

A ce moment une porte s'ouvrit, et une jeune femme, fine, gracieuse, d'une élégance raffinée et d'une parfaite distinction, entra...

— Oh !... pardonnez-moi, Bertrand... dit-elle. Je vous croyais seul... Je vous laisse...

Elle eut un geste aisé et poli vers celui dont elle ne distinguait que la silhouette et non le visage placé à contre-jour, alors qu'elle était, elle, en pleine lumière...

Bertrand intervenait : Restez, Djelila... dit-il.

Raoul, à ce nom, tressaillit... Était-ce là la jeune Targui ?... Il demeura saisi... Cette gracieuse apparition d'une femme à qui la plus parfaite aisance mondaine semblait familière, à qui aucun raffinement de toilette ne semblait étranger... Était-ce là Djelila, la petite Saharienne au litham bleu et aux ornements barbares. La petite Targui nomade et inculte ?

Il fit un pas vers elle, mais Bertrand s'interposa et s'arrangea pour masquer son frère.

— Djelila... dit-il à voix lente, je viens de recevoir des nouvelles de Raoul... Il sera, sans doute, ici, prochainement. Vous serez heureuse, n'est-ce pas ?

La jeune femme avait tressailli. Un élan la poussa en avant : elle écarta Bertrand, dévisagea celui qui se tenait derrière lui :

— Oh !... dit-elle. C'est vous, Raoul...

Il eut un geste pour lui saisir les mains : brusquement, elle se déroba :

— Non, non... dit-elle.

Comme pour chercher une protection contre un danger possible, elle se pressa contre Bertrand.

Raoul s'était ressaisi :

— Djelila, dit-il, je vous retrouve transformée... devenue une vraie et charmante Française. Vous n'ignorez plus rien de nos façons de vivre... de nos usages... Que de choses vous avez apprises...

Elle le regarda gravement :

— Oui... mais il y a quelqu'un à qui je dois d'être ce que je suis... et celui-là, ce n'est pas mon mari... ce n'est pas vous.

Elle regarda Bertrand :

— C'est lui... lui sans qui j'aurais sombré dans le désespoir... lorsque j'ai compris combien ma venue dans cette maison était jugée indésirable...

— Djelila, vous exagérez...

— Non... Vous m'avez épousée et envoyée ici dans je ne sais quel but de vengeance... Et moi... j'avais cru que vous m'aimiez... et je vous aimais aussi...

Elle s'était laissée tomber sur un siège. Bertrand s'était écarté dans l'angle éloigné de la pièce.

— Djelila, reprit Raoul, en qui la surprise et une admiration évidente de celle dont il s'était joué grandissaient à chaque seconde, Djelila, si j'ai eu tort, pardonnez-moi. Nous pouvons à l'avenir, être heureux...

Elle secoua la tête :

— Non, dit-elle. Je ne crois plus... Je ne vous aime plus... et je vois...

Il l'interrompit vivement :

— Ne dites rien... Djelila... Laissez-moi vous reconquérir...

Et sans attendre qu'elle eût répondu, il quitta la pièce où la jeune femme resta seule, car Bertrand, lui aussi, discrètement, était sorti.

L'existence dans la maison Saint-Yves, avait repris une apparence normale. Raoul, accueilli avec quelque froideur d'abord pas ses parents, partageait leur vie journalière, mais, entre Djelila et lui, aucun rapprochement ne s'était encore produit.

Se dominant à merveille après la surprise du premier moment, la jeune femme faisait montre envers « son mari » de la plus parfaite politesse, mais n'allait pas au-delà. Son tact, en des circonstances si délicates, arrivait même à influencer M. et Mme Saint-Yves qui sentaient leur ressentiment s'apaiser et un commencement d'affection

RIEN DE SÉRIEUX

Il suffit d'avoir un nom dans la politique, les lettres, les arts, l'industrie ou le commerce, ou dans n'importe quelle autre branche de l'activité humaine, pour être en butte aux sollicitations de quantité de quémandeurs. Un homme en vue doit consacrer une partie de son existence à apostiller des demandes, à pistonner des personnes dont, souvent, il n'a jamais entendu parler.

On sait ce que valent ces recommandations. Signalons-en une, pourtant, particulièrement spirituelle. Elle émane de Lucien Boyer. L'auteur de *Mon Village* et de *Monte là-d'sus* écrivait à l'un de ses amis :

« Je t'envoie Mlle X..., qui me dit avoir beaucoup de talent. Si elle en a, remercie-moi. Si elle n'en a pas, remercie-la. »

Ah ! comme la vie serait triste s'il n'y avait plus de gens d'esprit !

L'instituteur interroge un de ses élèves sur la faune africaine.

Le gamin oubliant de citer le rhinocéros, le maître essaie de le mettre sur la voie.

— Voyons, vous oubliez quelque chose... cherchez bien. C'est très dangereux à approcher, ça court vite et ça a une corne.

— Ah ! oui, s'écrie l'élève... L'auto.

Jugement. — Une femme est toujours aussi jeune qu'elle le paraît, mais elle n'est pas toujours aussi jeune qu'elle croit l'être !

— Mademoiselle, j'ai l'honneur de vous demander votre main.

— Vraiment, monsieur, je ne m'attendais pas... Laissez-moi quelques minutes de réflexion...

— Dépêchez-vous, j'ai un taxi à la porte.

Appelé auprès d'une malade âgée, atteinte de pleurésie, le docteur R... lui demande de compter à haute voix, pour rechercher un signe d'auscultation. Mais la malade, assez affaiblie, dit à son infirmière : « Vous, comptez pour moi : moi, je suis fatiguée. »

Entre eux. — « Pourquoi, diable, Jones s'acharne-t-il à porter toute sa barbe ? Elle commence à grisonner terriblement... — Pourquoi ? Il ne vous l'a jamais dit ? C'est parce que sa femme s'obstine à lui choisir toutes ses cravates. »

Dans un journal de province, un critique avait publié une chronique féroce au sujet d'une pièce. Le lendemain, on pouvait lire dans le même journal une grande annonce de théâtre :

« Ne vous laissez pas influencer par l'avis d'une seule personne ! Jugez par vous-même. Pour vous en donner l'occasion nous accordons une réduction de 20 % à toutes les personnes se présentant à nos guichets munies soit de cette annonce, soit de la critique de Monsieur X. »

naitre en eux pour celle qu'ils avaient traitée jusque-là en intruse.

Le seul qui se sentit gêné, c'était Raoul.

Cette tragi-comédie dont il avait, dans un jour de demi-inconscience, élaboré le plan machiavélique, tournait à sa confusion.

Car Djeléila ne pardonnait pas...

Et bientôt Raoul connut un nouveau tourment : un sentiment dont on sait qu'il peut causer les pires souffrances, la jalousie.

Et la jalousie par rapport à son frère... car il ne pouvait se leurrer ; la reconnaissance, son affection, allaient à Bertrand.

Son affection... et, qui sait, peut-être, son amour...

Alors celui qui avait épousé sans l'aimer Djeléila, se prit, lorsqu'il crut qu'elle en aimait un autre, à l'aimer, lui, passionnément.

Raoul avait pensé ne venir en France que pour quelques mois. Six s'étaient écoulés depuis son arrivée : il fallait songer au retour.

Retourner en Afrique... Cela lui paraissait sans attrait. Au fond, il n'aimait pas la vie coloniale : il regrettait l'existence plus facile, mais plus brillante d'Europe... Cependant, y retourner avec Djeléila lui eût à présent, souri ; là, il l'aurait toute à lui.

Il fallait prendre un parti. L'exploitation qu'il avait entreprise aux confins du désert ne pouvait être plus longtemps abandonnée.

— Djeléila... appela Raoul.

La jeune femme se tourna vers lui avec un regard interrogateur.

— Djeléila... reprit plus doucement Raoul, je dois retourner prochainement

en Afrique. Vous avez été mariée avec moi par votre père... Vous êtes ma femme... Me suivrez-vous ?

Djeléila battit des paupières.

— Je retournerai en Afrique, dit-elle, car je ne puis rester ici où je suis seulement tolérée... mais... je ne vivrai pas avec vous. Raoul... Je retournerai au dcaur de mon père.

— Mais vous n'y serez pas heureuse, Djeléila, après avoir connu une vie si différente.

— Non, dit-elle simplement, je n'y serai pas heureuse.

— Alors ?... Croyez-vous que vous ne pourriez pas l'être avec moi ? Je vous aime, vous le savez...

— Il est trop tard... Moi, je vous ai aimé...

— Vous m'aimerez encore... Et, après tout, je puis exiger... vous emmener de force. Je suis votre mari et vous devez me suivre...

Une sourde colère montait en Raoul. Sa nature capricieuse et exigeante contenue ces derniers mois, reprenait sa violence. Il s'approcha de Djeléila qui, les mains en avant, essaya de le repousser. Il les saisit :

— Qui donc pourrait m'empêcher de vous emmener ? Qui oserait s'interposer entre vous et moi ?

La jeune femme n'eut pas le temps de répondre. Quelqu'un pénétrait dans la pièce :

— Moi... dit gravement Bertrand s'approchant de son frère.

Un cri de joie et de délivrance s'échappa des lèvres de Djeléila :

— Bertrand... Protégez-moi...

Raoul s'était retourné vers son frère :

— Et de quel droit ?... demanda-t-il, intervenir entre ma femme et moi ?

— Du droit que l'on a toujours d'empêcher une mauvaise action. Ne crois-

Elle, hautaine. — Vous oubliez bien des choses, cousin. Notamment que vous prétendiez jadis à ma main et que je vous l'ai refusée.

Lui, très calme. — Je vous demande pardon, chère cousine. Et, soit dit sans vous offenser, c'est même l'un de mes meilleurs souvenirs.

Confidences. — Première Amie : « Je me demande comment vous obtenez si facilement de l'argent de votre mari. »

— Deuxième Amie : « Oh ! c'est bien simple. Je fais venir maman. Et, au bout de quelques jours, je dis à Robert que je veux la reconduire chez elle. Aussitôt il s'offre spontanément à m'avancer les fonds nécessaires. »

En 1182, Oscar Wilde avait fait un voyage aux Etats-Unis. Après son retour, il raconta l'histoire véridique suivante : dans une petite ville de Californie, un chercheur d'or devenu riche avait acheté une villa. Ayant entendu dire que les gens riches devaient faire quelque chose pour l'art, il commanda une reproduction de la Vénus de Milo.

Un beau jour la statue arriva. Mais quand le chercheur d'or constata que la Vénus n'avait pas de bras, il entra dans une fureur folle et attaqua la Compagnie des Chemins de fer, responsable du transport, en dommage et intérêts.

Mais le comble de l'histoire : il gagna son procès !

André va voir un médecin.

— J'ai mal aux reins, à l'estomac et dans le dos.

— Eh bien, dit le docteur, déshabillez-vous !

— Me déshabiller ? Pourquoi ? Vous ne me croyez pas ?

LA VIE COURANTE...



— Voilà une cliente que je sers moi-même. Elle vient juste de se marier et ignore tout des prix...

Lucien Guitry, qui joua longtemps au Théâtre Français de Saint-Petersbourg, fut très lié avec le célèbre comédien russe Katchaloff. Il racontait sur son ami, cette amusante anecdote :

— Katchaloff, dont les débuts furent difficiles, avait, à l'époque, une garde-robe des plus réduites. A la fin d'une représentation, son directeur lui adressa de vifs reproches :

— Comment, l'action se passe en Sibérie, et vous jouez en tenue légère ! Je vous avais pourtant recommandé de mettre une pelisse...

— C'est que, répliqua Katchaloff, je n'ai justement pas de pelisse. Mais rassurez-vous, ajouta-t-il sans ironie, j'avais, sous mon veston, deux gilets de laine !

Un lent travail se faisait en son esprit...

Pendant de longues minutes le silence régna dans la pièce. A la fin, Raoul Saint-Yves releva la tête :

— Bertrand... dit-il, et vous, Djeléila... pardonnez-moi... le mal que je vous ai fait... Tu as raison, Bertrand. L'Afrique ne vaut rien pour moi...

Il parut réfléchir un moment encore, puis prit sa décision.

— Bertrand, déclara-t-il, le mariage qui m'unit à Djeléila est sans valeur... Tu peux l'épouser suivant la loi française. Plus que moi tu la rendras heureuse... puisque tu l'aimes... et qu'elle t'aime.

— Djeléila... demanda tendrement Bertrand, y consentiriez-vous ?

Pour toute réponse, elle se pressa plus fort contre lui : son front s'inclina sur l'épaule de celui qu'elle aimait.

— Et, poursuivit Raoul, Bertrand, je te propose de me remplacer en Afrique, dans l'oeuvre que j'y ai commencée. Mieux que moi encore, car tu es fort — et tu seras heureux — tu la mèneras à bien. Ainsi Djeléila ne sera pas pour toujours séparée des siens...

Une expression de joie profonde avait envahi le visage de la jeune fille.

— Là-bas... avec vous, Bertrand... Ah ! que de joies...

Raoul alors, sans bruit, se leva, s'éloigna. Il avait réparé... Il n'était plus utile...

Du pont du Massilia en route pour l'Afrique, Bertrand et Djeléila, appuyés l'un sur l'autre, ont regardé fuir les rivages de France, puis ils sont allés vers le Sud.

Dans le fortin de pisé rougeâtre bâti au bord de l'immense désert des sables, sous le soleil de feu, vit, désormais, un couple heureux.

ANNE DES BAUX

BEN-HUR

d'après l'oeuvre célèbre de LEWIS VALLACE

CONTE ILLUSTRÉ DU "SAMEDI" — QUATORZIÈME EPISODE



Et, loin de son pays et des siens, c'est une nouvelle vie qui commence pour le fils de Hur, prince de Jérusalem. Quintus Arrius, récemment nommé duumvir, l'introduit dans la haute société romaine, et lui fait apprendre le métier des armes. Pendant les longs mois que se prolongera son séjour à Rome, Ben-Hur

se transformera, et deviendra peu à peu ce que Messala, aujourd'hui son ennemi, lui conseillait du temps où ils étaient amis : un soldat rompu à tous les secrets de la guerre, un lutteur aux bras solides, un cavalier émérite, mais aussi un lettré à la grâce toute patricienne.



QUE DE CHOSES
J'AI PU APPREN-
DRE DEPUIS
DEUX ANS !

TU ES UN
PARFAIT
ROMAIN, À
PRÉSENT



MAIS JE NE
PUIS RES-
TER DAVAN-
TAGE. JE DOIS
PARTIR...

TON DÉPART ME
CAUSERA BEAUCOUP
DE PEINE, MAIS JE
N'AI PAS LE DROIT
DE TE RETENIR...



MA PEINE SERA GRANDE AUS-
SI, MAIS JE NE PUIS OUBLIER
MON DEVOIR... MA MÈRE... TIR-
ZAH... PEUT-ÊTRE VIVENT-EL-
LES EN-
CORE ?



ADIEU, PÈRE !...

Deux ans ont passé depuis que le Duumvir Quintus Arrius a adopté Ben-Hur. L'ancien galérien est à présent un véritable Romain. Mais d'apparence seulement, car son cœur n'a pas changé. — Rome n'est pas sa patrie, et il lui faut songer à regagner la terre de ses ancêtres. Mais il lui en coûtera de quitter l'homme pour lequel il éprouve désormais une grande affection. — Pour Quintus Arrius aussi, la séparation sera cruelle. Mais il admet fort bien les sentiments de son fils

adoptif. Ben-Hur ne peut rester à Rome, tant qu'il lui reste l'espoir de retrouver vivantes sa mère et sa soeur. — Le jour des adieux est arrivé. Les deux hommes se reverront-ils, un jour ? Et, au moment où le navire marchand qui va le conduire à Antioche, première étape de son long voyage, lève l'ancre, Ben-Hur ne peut dissimuler son chagrin.



QUE SIGNIFIENT
CES DEUX PA-
VILLONS ?

C'EST LE PA-
VILLON DU
PROPRIÉTAIRE
DU NAVIRE



À-T-IL DE
NOMBREUX
NAVIRES ?

C'EST L'HOM-
ME LE PLUS
RICHE D'AN-
TIOCHE



QUEL
EST
SON
NOM ?

SIMONIDE. SON
MAÎTRE ÉTAIT UN
PRINCE DE JÉRUSA-
LEM, QUI AVAIT LE
GÉNIE DES AFFAIRES,
MAIS QUI PÉRIT EN
MER



ET.... COM-
MENT S'AP-
PELAIT-IL ?

HUR. IL
APPARTENAIT
À L'UNE DES PLUS
ILLUSTRES FA-
MILLES DE JU-
DÉE...

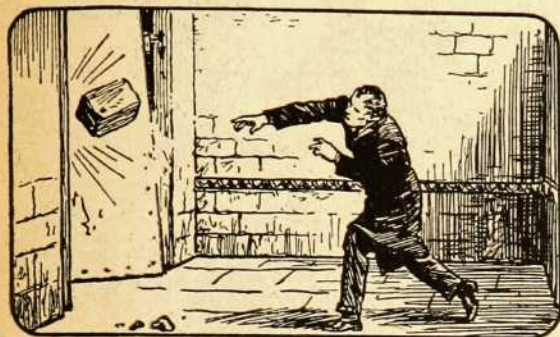
Le voyage approche de son terme. Dans la baie de l'Oronte, la galère à bord de laquelle se trouve Ben-Hur, est rejointe par deux navires ayant le même pavillon. Ben-Hur, intrigué, en profite pour lier conversation avec un homme respectable qu'il pense être hébreu. — Les deux navires pénètrent dans le chenal, suivis de la galère. Ben-Hur apprend qu'ils sont la propriété d'un homme extrêmement riche, résidant à Antioche. — A mesure que se poursuit l'entretien,

Ben-Hur comprend que cet homme lui donnera de précieux renseignements. Mais il ne pouvait s'attendre à la révélation brutale qui lui est faite. — Le coup est rude, et Ben-Hur, pris de vertige, fait un immense effort de volonté pour ne pas laisser paraître son trouble. Ainsi, Simonide, ce riche négociant d'Antioche, n'est autre que l'ancien serviteur de son père !!

(à suivre)

LA FALAISE DES NAUFRAGEURS

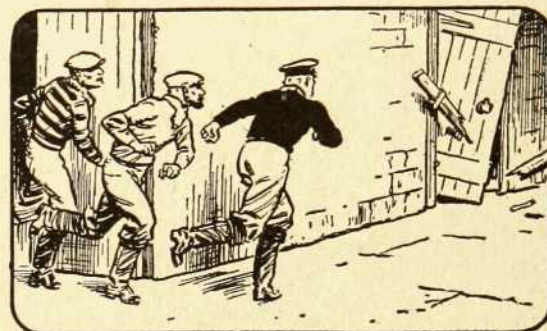
CONTE ILLUSTRE DU "SAMEDI" — QUINZIEME EPISODE



1. A plusieurs reprises, l'oncle Jules lança la pierre contre la porte de sa prison avant que cette dernière ne cède. Il était mortellement inquiet pour sa nièce Jeannette si mystérieusement disparue sans qu'il y ait d'ouverture.



2. La voie était libre! Mais pour combien de temps? Dans une petite pièce non loin de là, quelques contrebandiers jouaient aux cartes. Leur attention fut attirée par de grands chocs et ils décidèrent d'aller aux nouvelles.



3. Ils enfilèrent une suite de couloirs sombres et étroits avant d'arriver près du cachot. C'est alors qu'ils mesurèrent le malheur qui s'abattait sur eux! La porte restait enfoncée, la prison était vide, le douanier libre...



4. Mais à la réalité, Jules n'était pas encore sorti. Quand il se présenta dans l'embrasure, il se heurta aux trois bandits qui s'empressèrent de lui mettre la main au col. Le combat fut bref car par trop inégal.



5. Pendant ce temps la pauvre Jeannette poursuivait sa course folle à travers de sombres tobogans. Pas moyen de s'arrêter depuis que la trappe avait ouvert le plancher du cachot sous elle. Finalement elle atterrit dans un tunnel.



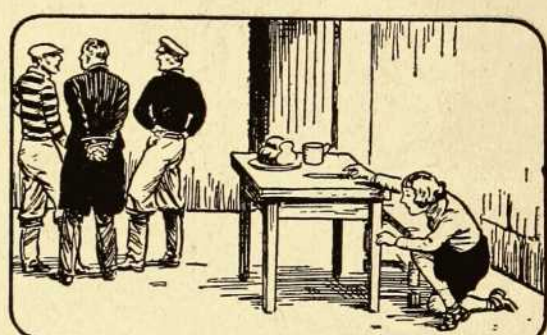
6. Elle resta à terre quelque temps pour reprendre son souffle et ses esprits. Puis, tout de suite, elle s'inquiéta de son oncle toujours enfermé, d'après ce qu'elle savait. Pas un bruit ne transpirait à travers les épaisses murailles.



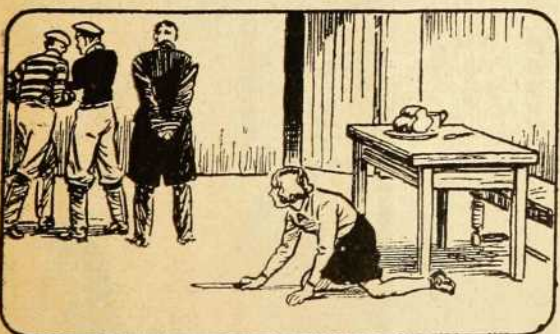
7. Elle se mit alors sur pied, fit quelques pas à tâtons et entendit des coups sourds et lointains. Comment pouvait-elle savoir que c'était Jules cassant sa porte? Néanmoins ce lui fut un guide. Elle se dirigea dans ce sens. Mais...



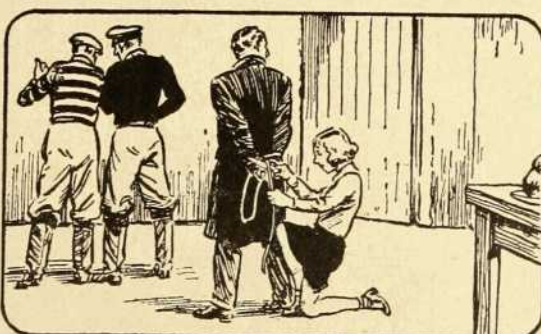
8. Tout à coup des voix fort agitées parvinrent à ses oreilles. Elle avança en se glissant silencieusement le long du mur et vit son oncle solidement garrotté et malmené par les bandits qui lui posaient nombre de questions inutiles.



9. Un des hommes qui cassait la croûte s'éclipsa. Jeannette s'amusa car on demandait de ses nouvelles au douanier qui lui-même ne comprenait rien à la disparition. Tout doucement elle s'avança vers la table et s'empara d'un couteau.



10. Profitant de ce que les deux contrebandiers se parlaient à voix basse dans un coin, sans doute pour mettre au point un plan de représailles contre l'oncle ou de recherches pour elle, elle s'approcha en rampant vers Jules.



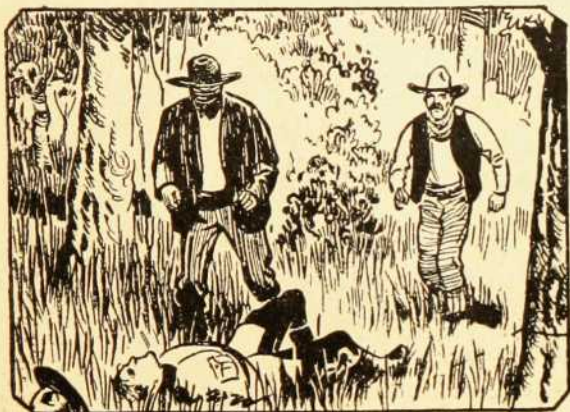
11. On ne pouvait que craindre un cri d'étonnement du douanier ou une fin trop précipitée de la conversation des deux gardiens. Tout doucement, elle fit comprendre qu'elle était à son oncle et attaqua les liens à grands coups de couteau.



12. Ce travail parut leur demander une éternité. Jules restait impassible en priant le ciel de lui donner le temps. Finalement, quand les bandits se retournèrent il put les attaquer solidement et eut l'avantage de la surprise. Mais... (à suivre)

Les Exploits du Sergent Moquin

CONTE ILLUSTRE DU "SAMEDI" — CINQUIEME EPISODE



1. Comme notre jeune constable s'écrasait par terre et roulait sur le dos deux types sortirent des buissons — l'un d'eux portait un masque ! C'était le Faucon lui-même. "Beau travail !" marmotta le Faucon. "Cette fois nous l'avons eu."



2. Nos deux individus réalisèrent trop tard que le sergent n'était qu'étourdi, et ils reculèrent effarés en voyant Charles Moquin se relever et braquer son revolver sur eux. "Haut les mains !" gronda-t-il. "Et pas un geste, hein !"



3. Charles éprouva un sentiment d'allégresse comme les deux hommes levaient les mains. Enfin il connaissait l'identité du Faucon ! Le chef en sûreté derrière les barreaux il serait facile de coffrer toute sa bande. Soudain, le Faucon entra en action.



4. D'un coup de pied vicieux il arracha le revolver des mains du jeune sergent et en un clin d'oeil les deux hommes s'élancèrent vers leurs montures, pendant que Charles perdait des instants précieux à chercher son arme.



5. Comme il mettait la main sur son revolver Charles entendit le bruit d'une galopade tout près, alors visant vite il fit feu à plusieurs reprises sur les fuyards. Mais le sergent semblait jouer de malchance.



6. Les individus se précipitèrent hors des buissons, alors, courant vers sa monture, Charles l'enfourcha et la lança au galop. Soudain, le regard de Charles se durcit. "L'un d'eux est blessé !" marmotta-t-il. "La piste va être facile à suivre."



7. Malheureusement, la monture de Charles n'était pas aussi fraîche que celles des Faucons Nocturnes, aussi, les fuyitifs augmentèrent-ils leur avance jusqu'à ce que l'un d'eux vacillât sur sa selle et glissât sur le côté vers le sol.



8. Charles arrêta son cheval craignant un piège, mais quand le Faucon continua seul, le jeune constable descendit avec précaution et s'approcha du corps étendu sur le sentier. L'homme était gravement blessé, car il respirait péniblement.



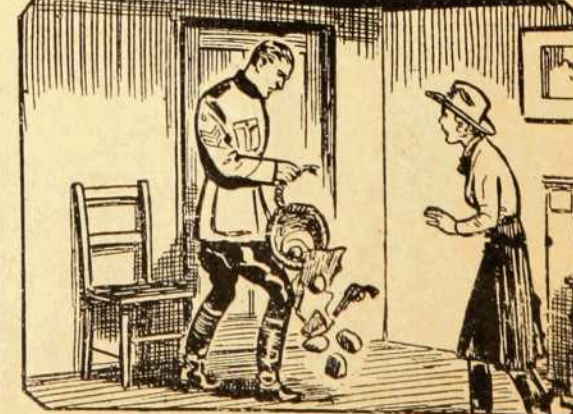
9. Ayant pansé la blessure de son captif Charles retourna à Nerada avec lui et le remit aux mains du shérif. "Voici un des Faucons Nocturnes, Jacquot", dit Charles. "Veille sur lui. Quand il sera rétabli, nous saurons bien qui est le Faucon !"



10. Plus tard, ce jour-là, Hélène Colin reçut la visite du Faucon, qui lui tendit un panier. "Remets ces provisions au prisonnier dans le cachot de Nerada", ordonna-t-il. "Dis qu'il était à votre emploi. Si tu ne veux pas que ton père meure fais ce que je te dis !"



11. Charles fut surpris quand Hélène entra dans son bureau mais sa raison lui parut assez plausible. "Pépé a toujours été un bon garçon avant de faire de mauvaises fréquentations et se joindre aux Faucons Nocturnes", dit-elle. "D'accord ! Je lui remettrai les provisions", dit Charles.



12. Comme le sergent saisissait le panier, cependant, l'anse céda et, à l'étonnement des deux, un revolver tomba sur le sol. "Oh !" haleta Hélène, au regard soupçonneux de Charles. "Je — j'ignorais qu'il y eût une arme là-dedans." (à suivre dans le prochain numéro)

la qualité des oeuvres à produire, doit se chercher quelque temps un nouveau maître qui se présente sous les traits de Verdi grâce à qui l'institution marcha vers une gloire nouvelle. En 25 ans, Verdi donna à la Scala les premières de Rigoletto, la Traviata, Ernani, Forza del Destino. La première de Aïda fut réservée à l'opéra du Caire et la Messe de Requiem à la mémoire de Manzoni fut donnée en l'église St-Marc de Milan. Puis la carrière du grand artiste se termina sur deux triomphes : Othello et Falstaff.

Après Ponchielli et Boito, Catalini fit son entrée avec Wally qu'il fit comprendre à Toscanini et que ce dernier imposa au grand public pour finalement en faire un magnifique succès à la Scala et au Metropolitan Opera de New-York. L'un après l'autre, Smareglia, Leoncavallo, Mascagni, Giordano, Cilea et Franchetti se tournèrent vers le théâtre et la « jeune école » fit son chemin.

Nous devons aussi tenir compte des oeuvres d'artistes comme Weber, Beethoven, Mozart, Auber, Thomas, Gounod, Massenet etc. qui figurent si avantageusement au répertoire. La Scala n'hésita pas non plus à adopter des oeuvres d'auteurs plus révolutionnaires comme Tchaïkovsky, Wagner, Strauss, Debussy, De Falla, Stravinsky, Orloff, Bartok.

Puccini fit son entrée à la Scala avec Villi et Edgar en 1884-89 mais s'éclipsa jusqu'en 1904 pour enlever le

triomphe de Madame Butterfly. Il donna encore Neron un peu plus tard.

Voilà l'histoire d'hier dont est fait une bonne part du succès d'aujourd'hui ; marquée du sceau des plus grands noms elle a su s'assurer de solides traditions dont bénéficie l'opéra italien et celui du monde entier. La glorieuse destinée de la Scala n'a jamais été mise en doute et les noms qui se sont révélés ces dernières années font bien augurer de l'avenir. Ne citons que Pizzetti, Respighi, Zandonai, Alfano, Pedrollo et Pink-Mangiagalli qui sont les enfants de la Scala. D'autres auteurs devraient être nommés qui arriveront par elle à la célébrité, sans compter les nombreux étrangers qui, hier comme aujourd'hui, ont collaboré avec elle.

Parmi les grands chefs d'orchestre de ce siècle, nommons le célèbre Toscanini, T. Serafin, Gino Marinuzzi, Antonio Guarnieri, et Victor De Sabata qui tous sont arrivés à une réputation mondiale.

La liste des chanteurs de renom n'est pas moins impressionnante : Malibran, Adelina Patti, Giuseppina Strepponi, Francesco Tamagno, Enrico Caruso, Eva Tetrazzini et Rosina Storchio. Le nom des chanteurs encore vivants sont si connus de tous qu'il nous semble bien superflu de les mentionner ici.

La destinée de la Scala semble détachée des crises que subirent les nations. Elle rejoint au-dessus de toutes contingences politiques, les plus hautes aspirations de l'humanité que symbolise si bien la musique.

La plus grande faute qu'on puisse commettre est de ne pas tenir compte de celles qu'on a commises.

PRÉTEXTE : Ah ! nom d'une pipe, on a dévalisé le bijoutier chez qui je voulais justement t'acheter un cadeau...

LES BELLES DE NUIT [Suite de la page 6]

La transposition dans le passé permet plus aisément d'introduire la musique dans une action. Trois musiciens ont travaillé pour *Belles-de-Nuit*, Georges Van Parys, Georges Auric et Louis Beydts, ce dernier plus spécialement pour la partie « romance » de 1830.

Le héros est un jeune professeur de solfège. Il est incarné par Gérard Philipe. Les quatre femmes qui sont dans sa vie se retrouvent, chacune dans une époque différente, autour de lui. Martine Carol interprète l'héroïne de 1900. Gina Lollobrigida, celle de 1830. Les deux autres rôles féminins sont tenus par Magali Vandel et Marilyn Buford. Du côté des hommes, il y a entre autres, Raymond Bussières, Jean Parédès, Raymond Cordy et B. Lajarrige.

Ce film, que son réalisateur nous présentait avec autant de simplicité que de précision, a été accueilli par les éloges unanimes de la presse parisienne. L'un de ses critiques les plus avertis, M. Georges Charensol, a affirmé que les *Belles-de-Nuit* sont peut-être, avec le *Million*, la plus belle réussite de René Clair.

Ce film gai succède à plusieurs autres d'un registre bien différent et c'est son désir de renouvellement, l'un des traits caractéristiques de Clair, qui l'a sans doute poussé à nous donner un film joyeux.

La tâche n'était pas aisée. Auteurs et acteurs en ont fait l'expérience : il est beaucoup plus facile de faire pleurer les spectateurs que de les faire rire, surtout si le public est international. Il

y a certains thèmes qui, bien présentés, sont assurés d'émouvoir les gens de n'importe quel pays : mort d'un être cher, enfant maltraité ou abandonné, mutilé de guerre, etc. Rien de plus difficile, au contraire, que de provoquer un rire unanime. Certaines plaisanteries sont pratiquement intraduisibles : ce qui est simplement drôle, cocasse, devient bouffon, grivois, grossier.

Ce résultat décevant, on peut se risquer à prévoir qu'il ne sera pas celui des *Belles-de-Nuit*. L'auteur y a exprimé, si l'on en croit Georges Charensol, quelques-unes des idées qui lui tiennent à coeur : son culte de l'amitié, sa croyance que derrière le monde sensible, un autre s'impose à nous ; une certaine nostalgie du passé ; sa conviction que la liberté est le plus cher de tous les biens. Une modification cependant, mérite d'être notée : René Clair a renoncé cette fois, à situer son action à Paris, ce Paris qu'il nous avait si souvent présenté et décrit avec amour.

La trame du film est constituée par le dialogue du rêve et de la réalité, puisque Claude, le jeune musicien personnifié par Gérard Philipe, est heureux dans ses songes quand il ne l'est pas dans l'existence, et en proie aux cauchemars, lorsque la vie lui sourit. Du fait que le héros est un compositeur, dont l'opéra connaîtra bien des vicissitudes avant d'être joué, René Clair a pris prétexte pour faire de *Belles-de-Nuit* un film musical. Et c'est une raison de plus pour lui prédire une longue et brillante carrière.

NOTES ENCYCLOPÉDIQUES

La petite commune d'Avoise, dans la Sarthe, compte parmi ses 600 habitants 20 personnes ayant passé le cap des 80 ans, y compris le maire. Pour fêter ce peu banal record de longévité, les octogénaires d'Avoise se sont réunis dans un banquet à l'issue duquel le maire leur a souhaité longue vie !

Plusieurs successeurs de Saint-Pierre sont enterrés, non seulement hors de Rome, mais en terre étrangère. Parmi ceux-là, nous mentionnerons l'élu du premier conclave tenu en France, Jean XXII, lequel excommunia Ludovic de Bavière et canonisa saint Thomas d'Aquin, et le fastueux Clément IV, qui mit l'immortel Pétrarque à la tête d'un important prieuré aux environs de Pise et qui acheta pour 80,000 florins la cité d'Avignon, le premier reposant dans cette dernière ville et le second dans la Chartreuse de Villeneuve. Citons encore le tombeau d'Urbain IV, à Marseille, de Gélais II et Grégoire VI à Cluny et de Clément II, à Bamberg, en Allemagne.

Au Groenland, dans les premières années de la colonisation, les mammifères marins, surtout les phoques, fournissaient aux habitants tous les matériaux nécessaires à leur existence ; ils dépendaient à tel point des phoques que leur nombre demeurait proportionnel à celui de ces animaux. Un équilibre naturel empêchait le dévorant de se multiplier plus que le dévoré.

Il fut un temps où les chinchillas étaient des animaux aussi familiers que les souris, descendant jusque dans les villages, entrant dans les maisons, où ils étaient bien accueillis à cause de leur propreté, leurs mines amusantes et de l'aptitude qu'ils ont à se laisser apprivoiser. Maintenant, leur destin a changé. Ils attendent dans des élevages le temps où leur pelage deviendra la parure d'une riche élégante.

La lunetterie ne semble avoir pris naissance qu'à la fin du XIII^e siècle. On rapporte que le roi d'Angleterre, Charles II, après sa fuite en France, et tandis qu'il était pensionné de Louis XIV, rencontra à Cologne un verrier qui lui fabriqua une lentille pour corriger sa myopie. Quand Charles II fut couronné roi d'Angleterre, il amena avec lui le verrier et une vingtaine d'autres artisans. Il leur fit fabriquer des milliers de lunettes avant de trouver celles qui lui convenaient parfaitement. Ces lunettes, que certains considèrent comme les premières construites, sont conservées au British Museum.

Chaque année, aux Etats-Unis, 100,000 personnes perdent la vie dans des accidents, et 10,000,000 sont gravement blessées. Après une étude faite à ce sujet, on a conclu que : 32 pour cent des accidents qui ont lieu au foyer le sont dans la chambre à coucher, 14 pour cent dans la cour, 13 pour cent dans l'escalier, 12 pour cent dans la cuisine et 7 pour cent dans le vovoir. La chambre de bain, la salle à manger et le portique ne sont responsables que de 4 pour cent des accidents du foyer.

A l'exception de l'Egypte, les Etats-Unis avaient, en 1936-1938, la plus forte proportion de divorces au monde. En Egypte, la proportion des divorces était à cette époque de 17.4 pour 1,000 couples mariés et aux Etats-Unis de 8.4 pour 1,000 couples.

Le nombre des décès dans l'univers varie selon l'existence de famines ou d'épidémies dans les régions pauvres. Un estimé brut établit le nombre annuel des morts à 62,500,000, c'est-à-dire deux chaque seconde. Les deux tiers de ces décès ont lieu dans les pays asiatiques.

Le palais de Blenheim où naquit Winston Churchill, en 1874, a les proportions d'une résidence royale ; érigé au XVIII^e siècle, il avait coûté \$1,200,000. Ce monument gigantesque comprend 320 chambres, et est entouré de pelouses, de jardins, de parcs, d'étangs, de cours d'eau et de forêts ; le tout ayant une superficie de 2,700 acres.

L'équipage d'un baleinier canadien fut, au cours d'une croisière de pêche, témoin d'un étrange spectacle : dans les parages des îles Aléoutiennes, le navire rencontra un énorme iceberg qui s'élevait à 125 pieds au-dessus de l'eau. A la hauteur de 35 pieds environ, on voyait un groupe formé par une femelle d'ours blanc et ses deux petits étroitement serrés contre leur mère. Les trois animaux semblaient dormir. La glace avait la pureté du cristal et le groupe donnait l'illusion d'être dans une vitrine. Ce fait extraordinaire se produisit en 1905 et demeure unique. Les naturalistes n'ont pas su expliquer comment les trois ours avaient pu se laisser enfermer dans cette prison de glace.

Un gentleman-farmer, Philippe, duc de Luynes, a su dire non aux gangsters qui lui faisaient proposer de restituer moyennant finance les deux tableaux qu'ils lui avaient volés. Le château de Dampierre et le château de Luynes sont la propriété des Luynes depuis trois siècles. Mais celui de Dampierre, où furent volés les tableaux, a été transformé en musée par son propriétaire. Il a été le promoteur de l'idée d'ouvrir les châteaux privés au public, surtout étranger.

Un ruban de matière plastique adhésive permet la réparation rapide des déchirures dans les vêtements plastiques. La pièce est soudée à sa place à l'aide d'un fer à repasser et devient pratiquement invisible une fois collée convenablement.

Pour l'été, les porteurs de lunettes utilisent souvent des verres protecteurs à leur vue, d'où la nécessité de porter sur eux deux paires de lunettes, ou bien d'ajuster des verres simples teintés, s'accrochant sur la monture. Grâce à ces lunettes démontables, il suffit désormais d'emporter deux ou plusieurs paires de verres qui s'accrochent aisément à une monture unique.

Où Allez-vous?

en FLORIDE aux BERMUDES dans les LAURENTIDES

Partout où vous entendez passer la
saison rigoureuse, ou, si vous n'ai-
mez pas nos sports d'hiver, partout
où vous irez pour échapper au froid,

FAITES-VOUS SUIVRE
DE VOS AMIS FIDELES

Hiver comme été, voilà ce
qui plaît à toute la famille

LE SAMEDI LA REVUE POPULAIRE LE FILM

- INSTRUCTIFS
- AMUSANTS
- DES ROMANS PALPITANTS
- DES CHRONIQUES VARIEES
- DES ARTICLES D'ACTUALITE

ABONNEZ-VOUS A DES REVUES DONT TOUTE LA FAMILLE PROFITE

REPLISSEZ NOTRE COUPON D'ABONNEMENT À L'INTÉ



MME ERNEST BESNER
STE MARTHE
QUE

28-053-C-32011

LES PUBLICATIONS POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE